

**SAS [020] –
Mission à
Saigon**

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



MISSION A SAIGON

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



MISSION
À SAÏGON

Éditions Gérard de Villiers

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Librairie Plon, 1970.

© Presses de la Cité, 1989.

© Éditions Gérard de Villiers, 2003

ISBN 978-2-3605-3353-4

CHAPITRE PREMIER

L'énorme climatiseur du bureau de Richard Zansky s'épuisait en ronflements furieux contre la chaleur poisseuse de la mousson qui semblait s'infiltrer à travers les fenêtres hermétiquement closes. Le numéro un de la CIA ¹ à Saigon se leva et alla vérifier le thermostat accroché au mur. La température du mois de juillet était un ennemi bien pire que tous les Viet-congs et les Nord-Vietnamiens.

Richard Zansky jeta un coup d'oeil machinal six étages plus bas. Son champ de vision était fâcheusement restreint par le mur de ciment entourant entièrement le bâtiment principal de l'ambassade américaine. Les deux portes blindées coulissantes de l'entrée du rez-de-chaussée étaient les seules ouvertures de taille à laisser passer un homme. Un peu comme si on avait renversé sur l'ambassade une boîte à chaussures en béton percé d'ouvertures en losange dont les parois auraient eu vingt centimètres d'épaisseur.

C'était certainement la seule ambassade du monde à avoir été construite selon les normes du mur de l'Atlantique... « Bunker's Bunker's » disaient ironiquement les Sud-Vietnamiens, jouant sur le nom de l'ambassadeur en place depuis trois ans, Eliot Bunker.

Une brume de chaleur semblait faire gondoler l'asphalte de l'avenue Thong-nut. Un peu plus loin sur l'autre trottoir, l'Union Jack flottait mollement dans l'air tiède. Les Anglais n'étaient protégés que par leur drapeau, eux...

L'Américain contempla avec satisfaction les tours de garde circulaires flanquant chaque angle du mur extérieur. Les « marines » de garde devaient cuire sous leur toit de tôle ondulée. Mais ils disposaient chacun d'une mitrailleuse lourde de 12,7. Un fil métallique relié à un dispositif d'alarme courait le long du mur d'enceinte. En bas, le « marine » qui accueillait les visiteurs dans son petit box au milieu du hall avait l'ordre d'appuyer sur le bouton fermant les portes blindées à la moindre alerte.

A la petite porte donnant sur l'avenue, un autre « marine », armé d'un M. 16 filtrait les visiteurs et en fouillait certains.

Les mauvaises langues murmuraient que les deux pelouses ornées de massifs de fleurs étaient truffées de mines, mais c'était officiellement

nié. Par contre, à chaque étage, deux gardes armés, équipés de radios à ondes courtes, surveillaient les visiteurs tant qu'ils n'avaient pas regagné l'ascenseur.

Zansky caressa nerveusement le côté gauche de son visage, à la peau lisse et morte, tendue comme un tambour. Les chirurgiens avaient fait des miracles mais n'avaient pu complètement réparer les dégâts du lance-flammes japonais. Ni lui rendre son oeil gauche. Les femmes étaient à la fois attirées et effrayées par ce visage à demi mort. Sa chemise dissimulait d'autres cicatrices horribles. Richard Zansky ne se mettait jamais en maillot. Mais, chaque matin, il accomplissait son pensum : vingt minutes de culture physique pour maintenir en forme ses cent quatre-vingt-dix livres. Les Vietnamiens de l'ambassade l'avaient surnommé « le géant ». Ses poils roux et les tatouages de ses avant-bras étaient l'attraction numéro un de la cafétéria.

Il revint à son bureau, rempli de satisfaction. Si les Viet-congs s'attaquaient encore à l'ambassade, ils seraient ridiculisés.

Cela avait été la grande honte de l'offensive du Tet 1968. L'ambassade se trouvait sur une des voies de pénétration viet-cong. Ceux-ci avaient fait sauter au bazooka le mur extérieur et s'étaient rués à l'intérieur. Les portes blindées n'existaient pas encore. On s'était battu jusqu'au premier étage, tandis que l'ambassadeur, réfugié dans son bureau au septième, téléphonait frénétiquement pour avoir du secours. Heureusement, le toit du bungalow du septième était une plateforme pour hélicoptères. Une plaque de bronze dans le hall, avec cinq noms, rappelait la défense héroïque des gardes de l'ambassade.

Richard Zansky avait beau se dire qu'une telle surprise n'était plus possible, chaque fois qu'il regardait par la fenêtre, il scrutait soigneusement l'avenue Thong-nut. Afin de limiter les risques, aucun véhicule n'avait droit de stopper devant l'ambassade.

Au milieu de l'hostilité de Saigon, l'ambassade représentait un havre climatisé et sûr. Tout le sixième étage était occupé par la CIA et les « assistants spéciaux ». C'est-à-dire, les vrais responsables de la politique au Viet-nam.

Zansky y travaillait douze heures par jour, parfois plus. C'était sa seule joie. L'ambassadeur, qui n'appréciait pas toujours ses initiatives, avait dit une fois dans un cocktail que le comble de la débauche consistait pour le numéro un de la CIA à se livrer au plaisir solitaire en buvant une bouteille de Pepsi-Cola.

Le téléphone sonna sur son bureau. C'était le sergent de garde du hall.

— Qu'il monte, dit Zansky.

Il ferma le petit coffre-fort scellé dans le mur et attendit, les mains posées à plat sur son bureau. Ses avant-bras, couverts de poils roux étaient joliment ornés de tatouages bleuâtres. Souvenir de l'OSS, dont Richard Zansky avait été un des fleurons.

Un coup fut frappé à la porte et l'Américain cria d'entrer.

L'homme qui pénétra dans la pièce était vêtu d'un costume sombre et portait une cravate, ce qui impressionna favorablement Richard Zansky. Il n'aimait pas le laisser-aller et professait que les Asiatiques ne respectent que l'ordre.

Le nouveau venu lui tendit la main après avoir ôté ses lunettes noires. L'oeil unique de Richard Zansky l'examina froidement. Ainsi, c'était lui, ce fameux prince Malko, la barbouze de luxe de la CIA, qu'on lui envoyait en renfort. Malgré lui, les yeux dorés le fascinèrent. Aussi se força-t-il à une certaine brusquerie.

— Vous êtes en retard. Je vous attendais à deux heures.

Malko essuya son front couvert de sueur avec une pochette de soie. Les trente mètres parcourus sous le soleil l'avaient vidé.

— Le DC-9 de la Thai International était à l'heure. Mais j'ai mis une heure pour récupérer mes bagages.

— Vous avez fait bon voyage ?

— Je suis arrivé d'Europe hier matin à Bangkok, par le Transasian Express des Scandinavian Airlines, via Tachkent. C'est tellement plus court.

— Ah ! l'Europe, fit rêveusement Richard Zansky.

Malko pensait aux délicieuses hôtessees et à la cuisine délicate de la Thai. Avec une pointe de regret pour l'hôtesse blonde et suédoise des Scandinavian qui s'était occupée de lui, de Tachkent à Bangkok.

L'Américain se reprit et tourna un peu la tête de façon à montrer son mauvais profil. Cela démontait généralement ses interlocuteurs.

Malko ne broncha pas. Il se surprit à penser que les bureaux des responsables ne devaient pas être climatisés : la chaleur était aussi un des éléments du problème vietnamien.

— Vous avez suivi vos six semaines de cours, j'espère ? attaqua Zansky.

— Bien sûr. Passionnant.

Tous les agents de la CIA et de la DIA² envoyés au Viet-nam prenaient des cours accélérés de vietnamien par la méthode audiovisuelle. Le vietnamien étant une langue aux subtilités de prononciation diaboliquement complexes, cela donnait parfois des résultats étonnants.

Soudain, Richard Zansky se mit à parler vietnamien. Après trois ans dans le pays, il le parlait à peu près. Malko répondit du tac au tac. Son étonnante mémoire l'avait aidé considérablement durant ses six semaines de cours.

Du coup, Zansky se remit à l'anglais, un peu sèchement.

— J'ai besoin d'un homme sûr pour certains contacts.

Malko ne sourcilla pas au mot de « contact ». Mais il aurait aimé savoir ce que cachait cette innocence. Toutes les opérations de la CIA auxquelles il avait été mêlé dépendaient toujours de la Division des plans, c'est-à-dire du secteur « cape et épée » de l'Agence fédérale. Avec un peu plus d'épée que de cape. Etant donné les kilomètres de barbelés, de grillages antigrenades et de blockhaus qui hérissaient Saigon, les « contacts » ne devaient pas être d'une douceur angélique.

— A quel hôtel êtes-vous ? demanda Zansky.

— Au Continental.

En plein centre de Saigon, au coin de l'ex-rue Catinat, en face du Théâtre municipal promu Chambre des députés. De l'autre côté de la place, l'Hôtel Caravelle était beaucoup plus moderne, mais avait la fâcheuse réputation de n'abriter que des Américains. Ce qui lui avait valu quelques mois plus tôt, l'explosion de cent cinquante kilos de plastic au cinquième étage.

Il n'y avait pas de ces plaisanteries de mauvais goût au Continental. Mystérieusement, en vingt-cinq ans de guerre, pas une grenade ne s'était égarée sur sa terrasse où continuaient à draguer les putains sans âge blanchies sous le harnais de la colonisation.

Seules, les mauvaises langues prétendaient que les propriétaires du Continental payaient régulièrement une dîme au Viet-cong.

Un ronfleur bourdonna sur le bureau et Richard Zansky décrocha un

des trois téléphones. Il écouta quelques secondes, raccrocha sans rien dire et se leva, passant devant Malko pour atteindre la fenêtre.

A cause du mur de béton, on devait se tordre le cou pour apercevoir l'avenue Thong-nut, large d'une trentaine de mètres.

— Venez voir.

Malko regarda par-dessus son épaule.

D'abord, il ne distingua rien d'anormal. Quelques voitures passaient rapidement sur l'avenue. Le « marine de garde à la porte somnolait sur son M.16, contemplant d'un œil torve le goudron brûlant et les cyclo-pousses.

En face de l'ambassade, il y avait un chantier de construction hérissé d'échafaudages. Il semblait désert. Mais devant un tas de bois, trois hommes vêtus de robes grises entouraient un objet posé à terre qu'on ne distinguait pas bien.

— Des bonzes, commenta Zansky. Je me demande ce qu'ils mijotent. Ça sent la provocation. Ils sont tous pro-Viet-cong.

Il abandonna la fenêtre et plongea sur son bureau, appuyant sur l'interphone.

— Prévenez immédiatement la police d'assaut vietnamienne, dit-il. Des bonzes préparent une manifestation en face de l'ambassade.

Malko ne quittait pas les bonzes des yeux. Tout à coup, ils s'écartèrent de l'objet posé à terre et Malko distingua une silhouette humaine, assise dans la position du lotus. Un des trois bonzes se pencha vers le tas de bois et en sortit un objet métallique.

— Mon Dieu !

Malko n'en croyait pas ses yeux. Le bonze tenait un jerrican.

Le reste se passa très vite. Le bonze arrosa l'homme assis d'un liquide incolore contenu dans le jerrican, puis il s'écarta. L'autre craqua une poignée d'allumettes et la jeta sur l'homme assis par terre. Une flamme claire jaillit, embrasant instantanément la victime. Au cri de Malko, Richard Zansky s'était précipité. Il égrena une série de jurons obscènes. Les trois bonzes s'enfuyaient déjà dans les échafaudages.

Glacé d'horreur, Malko regardait le brasier surmonté d'un panache de fumée noirâtre. Lentement, comme dans un film au ralenti, l'homme bascula sur le côté, continuant à brûler. Depuis le début de

l'autodafé, il n'avait pas eu un geste. Toute la scène semblait irréelle. Le « marine » de garde à la porte de l'ambassade avait bondi sur ses pieds et serrait son M. 16, impuissant et horrifié. Il avait des consignes pour une attaque vietcong, pas pour un suicide.

Soudain, dans un mouvement réflexe, presque malgré lui, il lâcha une rafale sur les bonzes qui s'enfuyaient. Le dernier boula en avant et resta immobile.

Du côté de la cathédrale, on entendit une sirène se rapprocher. Richard Zansky se rua à son bureau et cria dans l'interphone :

— Bouclez les portes, c'est une provocation.

Plusieurs soldats de la Military Police couraient vers les blockhaus d'angle. On ne savait jamais sur quoi pouvait déboucher ce genre de manifestation. Le « marine » de la porte, avait relevé son M. 16, indécis. En dépit de la climatisation, Malko sentit la sueur coller sa chemise à son torse. En bas, le malheureux bonze continuait à brûler. Des voitures et des cyclos stoppaient.

La porte du bureau s'ouvrit brutalement, sur un civil en chemise à manches courtes, une paire de jumelles à la main. Une expression d'horreur indicible lui déformait les traits.

— C'est Mitchell qui est en train de griller, dit-il d'une voix blanche.

Même le côté mort du visage de Richard Zansky fut parcouru d'un frémissement imperceptible. Sans mot dire, il arracha la paire de jumelles des mains du nouveau venu et se colla à la fenêtre. Mais, on ne distinguait plus le visage du brûlé, tombé sur le côté. Les flammes s'étaient éteintes, mais il n'était plus qu'une masse noirâtre.

— Vous êtes fou, c'est un bonze, dit le chef de la CIA.

Deux jeeps surgirent dans leur champ de vision. Une patrouille mixte vietnamo-américaine. Les hommes en tenue léopard sautèrent des véhicules, et entourèrent le brûlé. Deux d'entre eux coururent vers le bonze blessé par l'Américain.

— Je vous dis que c'est Mitchell, cria hystérique-ment le civil. Je l'ai vu avant qu'ils y foutent le feu !

Zansky se rua hors du bureau, suivi de Malko et du civil.

— Venez avec nous, ordonna-t-il aux deux gardes du couloir.

L'un d'eux avait une radio en bandoulière. C'était un membre du Secret Service.

L'ascenseur descendit les cinq hommes au rez-de-chaussée en quelques secondes. Le hall sombre —les deux portes blindées ayant été fermées — bourdonnait de secrétaires excitées et piaillantes. La plupart ignoraient ce qui se passait réellement.

— Ouvrez, ordonna Richard Zansky au sergent de garde, et refermez derrière nous.

L'autre obéit. L'Américain n'attendit pas que la porte soit entièrement levée et se glissa dessous.

La chaleur tomba sur eux comme une couverture chaude et moite. Le temps de traverser, ils étaient en sueur. Plusieurs autres jeeps étaient arrivées et l'avenue Thong-nut grouillait d'uniformes vietnamiens et américains.

Le brûlé gisait sur le côté, recroquevillé en un pitoyable tas noirâtre. Le feu avait calciné ses cheveux et fait disparaître la robe grise dont il ne restait que des lambeaux incrustés dans la peau de ses jambes. Le visage était méconnaissable.

— Regardez sa taille ! murmura le civil aux jumelles.

Le brûlé semblait aussi grand que Richard Zansky. Aucun Vietnamien n'avait jamais eu cette taille.

— Bon sang, cria Richard Zansky, il n'y a pas d'ambulance ? C'est un Américain.

— Nous en avons appelé, sir, dit respectueusement un lieutenant.

Au même moment deux ambulances surgirent à toute vitesse, couinant de toutes leurs sirènes. L'une d'elles était américaine. Zansky fonça sur les deux infirmiers qui en descendirent.

— Vite, emmenez-le au Third Field Hospital.

Un capitaine vietnamien se rapprocha et dit :

— Graal est plus près.

Zansky le foudroya de son œil bleu.

— C'est un Américain. Il ne va pas à Graal.

Médusé, le Vietnamien, fluët comme une fillette, recula. Avec un regard d'incrédulité devant le corps étendu. Si les Américains se mettaient à se suicider comme les bonzes...

Richard Zansky attrapa par le bras l'infirmier.

— Il y a une chance de le sauver ?

L'autre secoua la tête :

— Il n'a pas l'air brillant. Il a dû être drogué parce qu'il ne gémit même pas. On va faire l'impossible.

Malko se souvint de l'immobilité de l'homme lorsqu' on lui avait versé l'essence sur les épaules. Les bonzes qui s'étaient immolés étaient bourrés d'opium, eux aussi. Cela aidait beaucoup à leur sérénité, au moment de se transformer en torche vivante.

Au moment où on chargeait le corps sur une civière le civil aux jumelles se pencha et prit la main droite du brûlé.

— Regardez ! dit-il à Richard Zansky.

Il manquait une phalange au petit doigt. Durant la guerre, une balle japonaise avait mutilé le colonel Mitchell.

Richard Zansky ne répondit pas, regardant d'un air absent le corps chargé dans l'ambulance. Puis il s'approcha de la seconde civière où reposait le bonze blessé. Une large tache de sang s'élargissait sur sa robe, à la hauteur de la cuisse. Il avait les yeux fermés mais respirait normalement.

— Celui-là, on va le sauver, dit le capitaine vietnamien. On l'interrogera après.

— Et les autres ?

L'officier secoua la tête, désolé.

— Ils se sont enfuis à travers le chantier vers la rue Nguyen-Du. Nous sommes arrivés trop tard.

Avec la foule grouillante qui circulait dans le quartier de la cathédrale, autant retrouver une aiguille dans une meule de foin.

— Coleridge, ordonna Zansky au civil à jumelles, allez chercher ma voiture.

L'Américain s'éloigna en courant. La vie reprenait sur l'avenue Thong-nut, avec la ruée nauséabonde des motos et des scooters. Un cyclo-pousse cracha sa chique de bétel juste au pied de Richard Zansky qui ne sembla pas le remarquer.

Une Ford noire aux glaces teintées avec une grande antenne de téléphone à l'arrière sortit de l'ambassade, Coleridge au volant, et traversa l'avenue. Zansky monta à l'avant et Malko derrière.

Comme la Ford faisait demi-tour, il aperçut les soldats vietnamiens en train de plaisanter. Ils trouvaient stupide la sensibilité des Blancs à

ce genre d'incident. Ce n'était qu'un mort de plus. Et il y en avait tellement eu, depuis vingt-cinq ans... Leur indifférence minérale avait des excuses.



La Ford se frayait un chemin rue Pasteur à travers un mur compact de cyclomoteurs Honda, de cyclo-pousses, de tri-Lambretta aménagés en taxis collectifs où on entassait huit personnes, qui dégageaient une fumée à faire tomber les feuilles des arbres. Malko était assourdi, assommé. Dire qu'il ne se trouvait à Saigon que depuis quelques heures ! Jamais il n'avait vu une ville aussi sale, bruyante, anarchique. Un magma de buildings lépreux et laids, hérissés de barbelés et de sacs de sable, de masures en tôle ondulée, avec quelques villas, restes du colonialisme, isolées dans leurs barbelés, de bâtiments vieillots et décrépis.

Toute la ville semblait lentement grignotée par l'humidité et la chaleur.

Un rat énorme traversa la rue devant la voiture.

— Pourquoi le colonel Mitchell s'est-il suicidé ? demanda-t-il.

Le profil mort de Richard Zansky resta de marbre. Mais il répondit d'une voix légèrement altérée.

— Le colonel Mitchell travaillait sous mes ordres depuis deux ans. Il n'avait aucune raison de se suicider.

L'atmosphère de la voiture sembla encore plus pesante.

La climatisation n'arrivait pas jusqu'à l'arrière. Malko baissa la glace, et un air chaud, alourdi de vapeurs d'essence, lui frappa le visage, écoeurant. Il regretta le confort douillet du super-DC 8 des Scandinavian Airlines qui l'avait amené de New York à Bangkok à trente-six mille pieds, loin du monde. Ses compagnons de voyage allaient à Bali, à Hong-Kong, à Rangoon, dans des endroits de rêve.

Coleridge freina devant la grille de l'hôpital militaire. Deux blockhaus flanquaient l'entrée, recouverts de grillages à cause des grenades. Saigon était en guerre, vingt-quatre heures sur vingt-quatre.



The Third Field Hospital ressemblait à tous les hôpitaux du monde, avec la chaleur et les lézards en plus. De minuscules infirmières

vietnamiennes circulaient d'un pas pressé, indifférentes et lointaines. Côté horreur, elles étaient plutôt blasées après vingt-cinq ans de guerre.

Malko et ses deux compagnons n'attendirent pas longtemps dans le bureau des admissions.

Un médecin américain en blouse blanche, le crâne rasé, immense et musculeux, surgit d'un couloir et tendit une main énorme à Richard Zansky.

— Major Tully.

— Comment est le colonel Mitchell ?

— Mort. Dans l'ambulance.

Placidement, le major alluma une cigarette. Devant le silence des trois hommes, il demanda :

— C'était un de vos amis ?

Richard Zansky fit sèchement :

— Plus que cela. A-t-il dit quelque chose ?

Le médecin secoua la tête. Il dégageait une épouvantable odeur d'antiseptique.

— Non. Il n'a même pas repris connaissance. Il a été asphyxié par les flammes. Et, de toute façon, il avait trop de surface brûlée au troisième degré. Il était perdu. Qu'est-ce qui est arrivé ? Un accident ?

— Non, un meurtre, fit Zansky, l'air absent. Puis-je voir le corps ?

Rapidement, il exhiba sa carte de l'ambassade. Le major Tully éteignit aussitôt sa cigarette.

— Certainement, si vous voulez me suivre.



La dépouille du colonel Mitchell reposait dans une petite chambre vide, sous un drap, qui cachait son visage. Richard Zansky souleva le drap et le laissa retomber. Le corps était nu, marbré par les brûlures.

L'infirmière vietnamienne qui leur avait ouvert la porte montra à Zansky un tas informe posé sur une chaise : des débris de tissu.

— C'est ce qu'il avait sur lui.

Malko et Coleridge contemplaient le drap comme si cela avait été une chose abominable, pris à la gorge autant par l'odeur d'antiseptique que par l'émotion.

— D'après ce que vous me dites, fit Tully, pensivement, il a dû être drogué. Les bonzes qui se sont suicidés étaient bourrés de boulettes d'opium, avant. Il n'a pas souffert.

Richard Zansky laissa passer entre ses lèvres un soupir bizarre comme un sifflement. Son front s'était couvert de sueur brusquement. Il lui semblait que sa chair grillait encore, qu'il se roulait dans le sable de la plage de Tarawa.

— Foutons le camp, dit-il brutalement.

Il bouscula presque l'infirmière. Sans voir l'amertume de son regard. Ces étrangers avaient bien de la chance. Une partie de sa famille s'était volatilisée, grillée par le napalm d'un chasseur-bombardier américain qui s'était attaqué par erreur à leur village. Eux n'avaient pas eu d'opium pour les aider à mourir, mais elle conservait la belle lettre d'excuse à entête du MACV³, signée du général Westmoreland en personne.

Dans le hall, le major Tully leur écrasa les phalanges pour exprimer sa sympathie.

Il commençait à pleuvoir et les margouillats grouillaient sur le ciment de la galerie extérieure. Les trois hommes durent courir jusqu'à la Ford pour ne pas être trempés. Richard Zansky se laissa tomber sur la banquette sans un mot. Malko s'absorba dans la contemplation des cyclos et des motos, stoïques sous l'averse tropicale, dure comme de la grêle.

Pas gai.

— Qui est responsable de ce meurtre ? demanda Malko comme la voiture s'engageait sur le pont de l'avenue Cong-ly.

Richard Zansky caressait sa joue morte d'un air absent. Soudain, ils furent projetés violemment en avant. Coleridge venait de freiner à mort pour éviter une vieille trotinant au milieu de la rue, pliée sous un balancier chargé à ses deux extrémités de deux grands baquets de soupe : son restaurant ambulante.

Dans le concert de klaxons, Richard Zansky dut élever la voix pour se faire entendre.

— J'ai mon idée. Mitchell était affecté à l'opération Sunrise. Mais je

l'avais vu hier et il ne se sentait pas en danger... Alors, je ne comprends pas.

— Sunrise ? Qu'est-ce que c'est ?

Une espèce de demi-sourire amer tordit la bouche de Richard Zansky.

— C'est pour cela que vous êtes à Saigon.

-
1. Central Intelligence Agency.
 2. Defence Intelligence Agency.
 3. Military Assistance Command, Viet-nam.

CHAPITRE II

— Les fumiers, les fumiers !

Il y eut un claquement sec : le lourd cendrier de cristal que Richard Zansky triturait depuis un moment venait de se briser. L'œil valide du patron de la CIA, noyé de haine, ne voyait pas Malko.

Celui-ci contemplait rêveusement le meuble d'acier derrière l'Américain. Depuis l'attaque du Tet, chacun des tiroirs portait un numéro apparent, correspondant à l'ordre de destruction de son contenu.

— Vous auriez dû rencontrer le colonel Mitchell avec moi ce matin, dit lentement Zansky après avoir jeté les morceaux du cendrier dans la corbeille.

Un picotement désagréable, soudain, parcourut le dessus des mains de Malko. Cela lui rappelait le jour à Istanbul où il était arrivé juste à temps pour voir passer devant sa fenêtre l'homme avec qui il avait rendez-vous.

Pourtant, on se sentait en sécurité dans ce bureau climatisé, retranché du monde chaud et poisseux de Saigon.

— Expliquez-moi.

Richard Zansky souffla, gai comme un furoncle :

— Tous ces pourris de Jaunes ! Tous.

Les pores dilatés de son visage brûlé suintaient la haine.

La rage le sortait de lui-même. La mort de Mitchell allait être un tatouage sur son âme, qui durerait autant que ceux de ses avant-bras velus.

— Depuis des mois, ces salauds se foutent de notre gueule, gronda-t-il. Ils prennent nos dollars, nos gars se font étripier dans leurs rizières pourries et quand on leur donne un conseil ils nous disent qu'ils sont chez eux ! » Chez eux !

Il ricana, amer :

— Il n'y a plus de Viet-nam, je le sais, j'y vis. Plus rien, plus d'économie, plus d'administration, plus de production ! Et ils refusent de changer le taux de change. Ils n'ont pas encore assez de pognon en Suisse !

— Qui sont ces salauds ?

Zansky regarda Malko, brusquement calmé.

— Le président et le vice-président, dit-il. Ils se valent. Heureusement, il y a un gars bien dans l'équipe. Un dur. Un type qui ne part pas tous les samedis pour Hong-Kong avec des valises pleines de piastres. Et qui ne nous crache pas dans la gueule. Avec lui cela va changer.

Malko commençait à comprendre. La CIA reprenait le petit jeu qu'elle avait pratiqué si longtemps en Amérique centrale : achat et vente de gouvernements en tout genre.

— Tout cela n'est pas très clair, dit-il hypocritement. Qu'est-ce que je suis venu faire ici ?

L'œil bleu et glacé examina les prunelles dorées pour y chercher une trace d'ironie. Puis Richard Zansky se pencha en avant comme si les murs avaient eu des oreilles.

— C'est très clair, fit-il sauvagement, il y a à Saigon un type bien qui s'appelle Du Thuc, le colonel Thuc. Il est directeur général de la Sécurité. Il a décidé de balayer la clique actuelle de fantoches.

Malko se dit que, bizarrement, le numéro un de la CIA parlait comme les propagandistes du Vietcong. Etrange.

— Comme il n'est pas assez connu, continua Zansky, nous avons décidé de l'aider en faisant sortir de sa retraite le général Trinh Nhu. C'est un gars bien, lui aussi, mais trop mou pour prendre le pouvoir tout seul. Par contre, il a les contacts politiques qui manquent à Thuc. Ça fera une bonne équipe.

— L'aveugle et le paralytique, dit Malko, *sotto voce*.

La recette CIA avait déjà donné une assez belle collection de tyrans en tout genre, sans compter les canailles et les illuminés dont il fallait ensuite se débarrasser à tout prix. Le fantôme de feu le président Diem traversa le bureau climatisé sur la pointe des pieds.

— Ne dites pas de conneries, fit Zansky. Le « gros Nhu » est populaire. Tout le monde sait qu'il vit avec les quinze mille piastres de sa retraite.

Plus les dollars de la CIA, cela le mettait à l'abri de la famine.

Mais Malko n'avait plus le cœur à plaisanter. Il avait déjà rencontré beaucoup de Zansky au cours de ses missions. Comme ils étaient persuadés d'être investis d'une mission divine, il était inutile de discuter avec eux. Après tout, l'acquisition d'un parc pour son château était beaucoup plus importante que les méandres de la politique vietnamienne. Il réalisa soudain qu'il était en train de prendre une mentalité de mercenaire.

— Alors, répéta Malko, pourquoi suis-je ici ?

— Pour vous occuper de Nhu, fit sombrement Zansky. A cause de lui, tout est bloqué. Il avait accepté d'être le *frontman* du colonel Thuc. Depuis une semaine, rien ne va plus. Il refuse de se mouiller dans l'opération. Et sans lui, pas de Sunrise.

— Pourquoi n'allez-vous pas le voir vous-même ?.

L'Américain haussa les épaules.

— J'ai un poste officiel ici. Vous voulez que tout Saigon dise que la CIA complot contre le gouvernement ?

Il est vrai que Richard Zansky était officiellement sur l'organigramme de l'ambassade américaine comme « assistant spécial ».

— C'est le colonel Mitchell qui était chargé des contacts avec le général Nhu, dit Richard Zansky.

— Ah ! fit Malko.

Un ange aux ailes roussies passa entre eux.

On y était.

— Vous croyez que...

Richard Zansky balaya la supposition comme les morceaux du cendrier.

— Pas question. Nhu est incapable d'un truc comme cela.

— Et votre colonel Thuc ?

— Encore moins. Il n'y a aucun intérêt et, en plus, c'est le seul Vietnamien en qui j'ai toute confiance.

— Qui s'est amusé, alors, à cette horrible mise en scène ? Si le colonel Mitchell était devenu dangereux pour quelqu'un, il suffisait de

le tuer.

L'Américain secoua la tête avec commisération.

— On voit que vous ne connaissez pas le Vietnam !

Brutalement la rage durcit son œil unique et il pointa un doigt roux sur Malko, comme si c'était lui le coupable.

— Je vais vous dire ce qui s'est passé ! Ces salopards viennent d'apprendre ce qu'on prépare. Quelqu' un a bavardé et « ils » ont su, naturellement, pour qui Mitchell travaillait.

» Alors, ils ont fait d'une pierre deux coups : en liquidant Mitchell ils m'ont fait comprendre qu'ils étaient au courant et qu'ils allaient se défendre.

Malko fronça les sourcils.

— Pourquoi le président n'a-t-il pas simplement demandé votre rappel à l'ambassadeur ?

Richard Zansky ricana franchement.

— Ils ne sont pas fous. Même si Bunker avait accepté mon renvoi, il en serait venu un autre avec les mêmes instructions. Aussi, ils préfèrent ce genre de saloperie. Ils pensent m'intimider, me faire renoncer

— Mais vous pensez que des gens aussi haut placés vont utiliser des méthodes aussi brutales.

Il haussa les épaules.

— Ils disposent de leurs hommes de main du Central Intelligence Office, rattaché directement à la présidence. C'est dans leurs cordes. Et bien dans la manière du vice-président. Il est encore plus ordure que l'autre.

Richard Zansky semblait éprouver une joie malsaine à étaler sa connaissance de la guerre en Asie, avec son cérébralisme, ses tortures, ses calculs, ses raffinements.

Même si ce jeu cruel avait coûté la vie du colonel Mitchell et mettait en jeu celle de Malko.

— Ils me le paieront, fit-il sombrement. Mais il faut d'abord que nous réussissions.

Il reprit sur un ton plus calme :

— Il faut que vous contactiez le plus vite possible le général Nhu et que vous découvriez ce qui ne va plus. Mitchell n'arrivait même plus à le voir ces derniers temps. (Il se força à sourire.) Faites attention à Mme Nhu. Il paraît que ses ardeurs sont redoutables. Les dames bien-pensantes du Cercle sportif l'ont mise au ban de leurs thés mondains.

» Ah ! autre chose : officiellement, vous êtes conseiller auprès de la police spéciale. Vous aurez un bureau et un téléphone rue Vo-tanh, et on ne se demandera pas ce que vous faites à Saïgon. Ainsi vous ferez la connaissance de notre ami Thuc.

Malko fit la grimace. Le métier de policier ne l'enthousiasmait pas. Zansky continua, sans remarquer sa mimique :

— Nous avons décidé d'agir au moment de la fête des Ames errantes, qui commence le 15 août. Cela poserait beaucoup de problèmes de reculer cette date.

Autrement dit, l'assassinat du président et du vice-président étaient déjà programmés. Malko commençait à savoir déchiffrer les *understatements* des gens de la CIA. Voilà pourquoi David Wise lui avait fait miroiter tant de dollars pour ses vacances vietnamiennes.

En traversant l'Atlantique, puis la Russie, confortablement enfoncé dans son fauteuil du jet des Scandinavian Airlines, en train de déguster un repas digne de Maxim's et de boire sa vodka favorite, il s'était bien dit que ces bonnes choses allaient déboucher sur quelque chose de moins agréable.

— Il n'y a pas d'autres moyens d'infléchir la politique de ce pays ? demanda-t-il prudemment.

Richard Zansky eut un sourire amer devant une telle candeur.

— Les cimetières sont pleins de gens qui nourrissaient ce genre d'illusions. Nous sommes dans un pays féroce qui mène une guerre cruelle. Vous voulez un exemple ? Il n'y a pas longtemps, un Vietnamien qui avait un certain poids politique a décidé de fonder un parti prônant un gouvernement de coalition. C'était un homme droit et candide. Il a voulu s'ouvrir de son projet au vice-président.

» Celui-ci l'a reçu fort aimablement, lui a assuré que la plus complète liberté d'expression lui était accordée. Confiant, notre homme s'est lancé dans son aventure, a rallié des amis à sa cause.

» Puis un jour, il a disparu. Je savais où il était et qui l'avait enlevé. J'ai voulu intervenir et « on » m'a fait savoir que c'était une affaire

purement vietnamienne. Quelques jours plus tard, chacun des supporters de cet honnête homme a reçu un petit colis. Il contenait un morceau de notre idéaliste, avec une courte note expliquant qu'il n'y avait pas de place pour les traîtres au Viet-nam.

» Sa femme a reçu la tête. Tout s'est passé très discrètement.

Malko regarda la peau lisse du visage brûlé. Il savait que Zansky disait la vérité. Mais qu'il aurait été parfaitement capable d'en faire autant.

— Je vous montrerai la villa où l'on a confectionné les colis, précisa l'Américain. C'est à côté du Cercle sportif. Une annexe de la CIO.

— Et le bonze qui a été blessé et ramassé par les Vietnamiens ?

Les lèvres minces de l'Américain s'ouvrirent pour un sourire mauvais.

— Le colonel Thuc va s'en occuper. Oh ! je ne me fais pas d'illusions : nous ne remonterons pas jusqu' à ceux qui ont monté le coup. Mais on saura peut-être où est la fuite. Et ça, c'est important.

Il pointa de nouveau son doigt sur Malko.

— C'est votre intérêt de trouver le salopard qui nous a doublés.

Pas besoin de faire un dessin à Malko. Il n'avait pas la moindre inclination pour l'autodafé.

— Vous ne croyez pas que c'est beaucoup me demander ?... Je suis arrivé ce matin.

Richard Zansky alluma une cigarette.

— Quelque chose s'est produit entre hier soir cinq heures et ce matin. Mitchell a peut-être eu une information. Ou les autres ont profité d'une occasion favorable.

Il poussa vers Malko un trousseau de clés.

— Il habitait à l'annexe du Continental, rue Tu-do, au quatrième, la porte à gauche. Allez-y. Il y a aussi un gars qui peut vous aider. Un copain de Mitchell, un « Stringer » de *Time* : Chanh. Vous le trouverez soit au Continental, soit au bistrot en face. Il a une barbiche et il ment comme il respire. En plus, je le soupçonne d'avoir des contacts avec les Viet-congs... Mais il sait beaucoup de choses et il connaît tout le monde.

Encourageant comme allié.

Zansky poussa vers Malko un papier sur lequel il avait noté le

téléphone du général Nhu. Puis il se leva.

— J'ai rendez-vous avec mon patron, dit-il, sinistre. Il n'a pas aimé le truc de ce matin.

Objectivement, on le comprenait.

Malko traversa l'avenue Thong-nut pour avoir un peu d'ombre. Malgré lui il s'arrêta devant une tache noire devant le chantier de construction. Tout ce qui restait du colonel Derek Mitchell de l'US Air Force, détaché provisoirement à la Central Intelligence Agency.



Il arriva essoufflé et dégoulinant de sueur au quatrième étage. Des margouillats couraient partout sur les murs à la chasse aux moustiques. En bas de l'immeuble, une vieille femme accroupie par terre préparait sa soupe chinoise pour les coolies-pousse. Une barrière compacte de Honda et de Lambretta taxis dévalait la rue Tu-do, dans les deux sens. Saigon ne possédant plus de transports en commun, chacun avait son cyclomoteur ou sa moto. Côté pollution, New York était battu. Cela formait une marée pétaradante qui ne cessait de palpiter qu'avec l'approche du couvre-feu.

Et les Vietnamiennes, la tunique au vent dévoilant les pantalons noirs, arrivaient à rester gracieuses sur leurs scooters.

La porte de l'appartement du colonel Mitchell était fermée par un cadenas. Malko reprit son souffle et examina le battant sans rien voir de suspect. Il ouvrit facilement.

La pièce était sombre. Il y eut un craquement et Malko, vivement, sortit son pistolet extra-plat. La gorge un peu serrée, il tâtonna et alluma. Il se trouvait dans une petite entrée donnant sur deux chambres.

En deux minutes, il eut vérifié que tout était vide. Il mit en marche le climatiseur et examina la chambre à coucher. Un pistolet mitrailleur Mat 49 était pendu au-dessus du lit. Un livre ouvert sur la table : *The Honeybadger*.

Visiblement, le colonel Mitchell pensait revenir. Dans un cadre, sur la table, Malko vit trois photos : une femme blonde et deux petites filles.

En face du lit, un grand poster représentait une superbe Noire, nue

comme un ver. En passant dans la salle de bains, Malko vit que les murs disparaissaient sous des photos géantes de filles nues, extraites de *Playboy*. Le colonel Mitchell avait eu du mal à s'adapter au Vietnam.

Un peu gêné de pénétrer dans l'intimité de ce mort, Malko commença une fouille systématique des lieux.

Au bout d'une demi-heure, il se laissa tomber sur le lit. Il n'avait rien trouvé. Pas un papier, pas un indice.

Il referma la porte à clé et redescendit. Le trafic était toujours intense. Il traversa en courant, évitant de justesse une grosse Mercedes qui démarrait du trottoir du Continental. Etant donné le prix des voitures au Vietnam, il fallait que le propriétaire fût au moins milliardaire.

En un éclair, il aperçut une femme assise à l'arrière, le visage dissimulé derrière des lunettes noires. Quel contraste avec la vieille qui préparait la soupe à même le sol !

L'étonnant ascenseur capitonné de cuir rouge du Continental, comme dans une maison de rendez-vous d'avant-guerre, était en panne, et il monta à pied.

Déprimé, Malko déplaça sur la commode la photo panoramique de son château. Cela lui remonta le moral. Avec un peu de chance, il allait enfin posséder un parc !

Le propriétaire du terrain contigu venait de mourir. Ses héritiers avaient besoin d'argent. Six cent mille marks. C'est pour les réunir qu'il se trouvait à Saïgon. Sur le budget de 750 millions de dollars de la CIA, ce n'était qu'une goutte d'eau.

Dans le DC-8 des Scandinavian Airlines qui l'emmenait vers l'Extrême-Orient, il avait pensé lucidement au risque qu'il prenait en contemplant ses voisins, un jeune couple en voyage de noces. Lorsqu'ils n'avaient pas le visage collé au hublot, ils parcouraient, ravis, les dépliants de la croisière qu'ils débutaient : « La route des Orchidées ». Pour 1200 dollars ils allaient passer trois semaines dans des endroits de rêve : Pénang en Malaisie, Khatmandou, Bénarès aux Indes, Bangkok, Chiang-mai. Le souvenir de leur vie.

Malko les avait un peu enviés. Lui n'allait que vers le danger et la mort.

Pour se changer les idées, il se fit couler une maigre douche. Il

fallait téléphoner au général Nhu. Horrible corvée.

Le couple du DC-8 des Scandinavian devait déjà être au soleil à Pénang, lui...



Une enveloppe fermée dépassait de sa case quand il donna sa clé au concierge hindou. Malko la prit et l'ouvrit : il n'y avait qu'une ligne écrite à la main.

Allez à quatre heures au cinéma Tien-Jong à Cholon. Asseyez-vous à la quatrième rangée en haut et attendez.

Pas de signature. Il crut d'abord à une plaisanterie. Mais de qui ? Il ne connaissait personne à Saigon.

— Qui a apporté cela ? demanda-t-il au concierge.

L'Hindou se renseigna auprès du groom.

— C'est une petite fille, elle a demandé le monsieur très blond qui venait d'arriver à l'hôtel. Ce n'est pas pour vous ?

— Si, si, dit Malko. Où est-elle cette fille ?

— Dehors, je vais vous la montrer.

Il sortit avec Malko. Une demi-douzaine de gamines vendaient des colliers de fleurs de frangipanier, s'accrochant aux jambes de tous les adultes qui passaient. Le concierge en désigna une.

— C'est la petite là-bas.

Malko se dirigea vers elle, et aussitôt elle brandit un collier. Il s'accroupit et lui tendit un billet de cent piastres ¹, une somme fabuleuse pour elle.

— C'est toi qui m'as porté une lettre ? demanda-t-il en vietnamien.

D'abord surprise, la petite fille éclata de rire. Son accent ne devait pas être fameux. Il comprit à peine sa réponse :

— Oui.

— Qui te l'a donnée ?

Cette fois, il dut répéter trois fois en parlant très lentement. Et la

fillette finit par dire.

— C'est une dame.

Malko eut beau la questionner, chercher à avoir des détails. Il ne put rien en sortir de plus.

De guerre lasse, il lui passa son collier autour du cou et rentra à l'hôtel.

Il faillit téléphoner à Richard Zansky mais se dit qu'il ne risquait rien dans un cinéma. Même à Cho-Ion, la ville chinoise. En plus, il était armé. Qui pouvait être l'inconnue et que voulait-elle ? Surtout, comment l'avait-elle identifié ?

Il était trois heures. Cela lui laissait une heure.

¹ Environ 1 F 20.

1. Environ 6500 francs.

CHAPITRE III

Malko sentit un frôlement contre la jambe de son pantalon. Il tourna la tête. La rangée de fauteuils était vide. Comme dans les cinémas américains, une lumière diffuse éclairait la salle. Il se dit qu'il devenait trop nerveux. Sur l'écran, un facteur de l'île de T'ai-wan déclarait sa flamme à une jeune Chinoise, dans un gazouillis très poétique mais totalement incompréhensible.

Les Chinois de Cholon — le quartier chinois de Saigon — se gavaient de visions bucoliques et de romans à l'eau de rose pour tenter d'oublier la guerre, les massacres et les rackets de l'armée sud-vietnamienne. Ils étaient les proies idéales. Durant l'offensive du Tet il était classique de voir un officier vietnamien débarquer chez un commerçant chinois pour lui dire :

— Vous cachez des Viet-congs. Nous allons bombarder votre maison.

Pour cinquante mille piastres, en moyenne, les soupçons du Vietnamien se dissipaient immédiatement.

Nouveau frôlement. Cette fois, Malko se retourna. La rangée derrière lui était également vide. Il se demanda tout à coup si quelqu'un ne rampait pas sous son siège. Il se baissa et ses doigts touchèrent une fourrure rêche.

Un rat !

Enorme et pas effrayé du tout. Hérissé de dégoût, Malko envoya un coup de pied et le rongeur s'éloigna. Malko le vit escalader la rangée suivante, s'arrêter et hésiter devant la poche entrebâillée d'un gros Chinois.

Le cœur de Malko cognait dans sa poitrine. Depuis le Mexique, il ne pouvait plus supporter les rats. Et il commençait à en avoir par-dessus la tête de la poésie fade de T'ai-wan, de ce cinéma infesté de rats et de l'odeur aigre et grasse de Cholon. Il attendait depuis une heure et demie, au quatrième rang du balcon, comme l'inconnue le lui avait ordonné. Le seul Européen dans la salle. La caissière n'était pas encore revenue de sa surprise.

Une silhouette apparut soudain dans la pénombre dans l'allée

latérale. Une femme. Sans hésiter, elle s'assit sur la même rangée que Malko, laissant un fauteuil vide entre eux deux. Il tourna la tête et distingua un profil presque européen, avec un menton bien dessiné et un nez retroussé. La femme regardait obstinément l'écran et il tourna la tête.

Un nouveau frôlement fit sursauter Malko. Cette fois, à la hauteur de sa poche. Il eut un sursaut de dégoût, pensant au rat. Puis il baissa la tête et vit le bras droit de l'inconnue étendu vers lui. Celle-ci semblait boire des yeux les fadaises taiwanaises avec l'intensité d'un banquier lisant les cours de la Bourse.

Malko effleura la main de l'inconnue. Aussitôt, celle-ci lui glissa entre les doigts un petit paquet et retira son bras. Il le glissa dans sa poche et tenta de s'intéresser au film. Un quart d'heure se passa ainsi puis l'inconnue se leva et sortit, sans même échanger un regard avec lui. Il attendit encore plusieurs minutes puis se leva à son tour et fila vers les toilettes, au fond de la salle.

Deux rats gros comme des autobus filèrent sous ses pieds. Il s'enferma dans le moins nauséabond des réduits et examina ce que lui avait remis la femme. C'était une clé plate enroulée dans un bout de papier. En anglais, on avait écrit :

Prenez un taxi jusqu'au marché. Traversez-le et prenez un autre taxi jusqu'au coin de Phan-dinhphung et Thi-diem. Allez ensuite au 95 Phan-dinhphung.

Malko sortit du cinéma. Il dut marcher jusqu'à l'avenue Dong-khan avant de trouver une Dauphine en loques. Tous les taxis saigonais dataient de l'occupation française — 4 CV et Dauphine — peints en jaune et bleu, et tombaient en ruine.

Celui de Malko se traînait à trente à l'heure dans un bruit d'engrenages martyrisés. En vietnamien, il demanda au chauffeur de le conduire à la gare, en face du marché. Depuis longtemps, il n'y avait plus de trains au Viet-nam et beaucoup d'enfants ne savaient pas ce qu'était le sifflet d'une locomotive. En face se trouvait le marché couvert, grouillant de monde. Malko se demanda s'il était suivi. Il eut un réflexe de méfiance devant cette foule.

Pourquoi lui faire traverser ce marché ?

Un attentat y était si facile. Il s'aperçut vite qu'il était le seul Blanc. Serpenteant entre les piles de letchis et de patates douces, les montagnes de mangues, les carcasses de poulets désossés, il mit près de cinq minutes à gagner l'autre sortie, rue Lethan-ton.

Il tourna aussitôt dans la petite rue Thuk-koa. Les gens le regardaient avec curiosité. C'était rare, à Saigon, un Blanc à pied. Terrorisés, les Américains en civil ne s'éloignaient guère de leurs hôtels-blockhaus. Une 4 CV essoufflée apparut dans la nuée des deux roues, et Malko l'arrêta. Elle était presque propre, et le chauffeur baragouinait le français.

Il se retrouva en face du quartier général de l'US Navy, hérissé d'antennes et disparaissant sous les barbelés. De gros fûts peints en blanc, remplis de ciment, formaient une première ligne de défense sur le trottoir. Le 95 était à une centaine de mètres, presque en face du consulat de France. Malko passa d'abord devant l'immeuble. C'était un petit bâtiment de trois étages, blanc, sans rien de spécial. Il réalisa qu'il ne savait même pas chez qui il allait Et qu'il y avait un risque certain. Un instant, il faillit rebrousser chemin et aller téléphoner à Richard Zansky de l'immeuble de la Navy, sur le réseau privé américain « Tiger ».

Puis, il se sentit un peu ridicule. Il revint sur ses pas et examina la porte, pesant sur la poignée. Elle était fermée. Pas de sonnette. Il prit la clé plate et la glissa dans la serrure. Le pêne joua aussitôt.

Après être entré, il referma derrière lui. Une petite cour desservait un escalier extérieur. La porte du rez-de-chaussée était fermée. Il frappa un coup léger. Pas de réponse.

Il s'engagea dans l'escalier, un peu tendu. Il avait ouvert sa veste pour pouvoir prendre facilement son pistolet glissé dans sa ceinture. Tout était fermé. Puis, au moment où il arrivait au premier, une porte s'ouvrit devant lui et une voix de femme souffla :

— *Come on in, quick*¹.

Il obéit, presque sans réfléchir. Quand il commença à avoir peur, il était trop tard, la porte s'était refermée. Une femme se tenait devant lui, tendue, le visage dur. Il reconnut tout de suite l'inconnue du cinéma : elle était grande pour une Vietnamiennne, mince, vêtue à l'européenne d'une robe imprimée, assez jolie avec de hautes pommettes et de grands yeux fendus en amande. Le nez était loin d'être asiatique, retroussé et coquin : une métisse, Française probablement.

Malko sourit et s'inclina légèrement.

— Que de mystère, dit-il. Rarement une jolie femme s'est donné autant de mal pour m'approcher.

— Asseyez-vous, fit l'inconnue et écoutez-moi. Venez.

Sa voix était sèche et basse, assez agréable. Son anglais, bon.

Malko la suivit dans une pièce voisine, uniquement meublée d'un lit. L'inconnue mit en marche un grand ventilateur qui rendit l'atmosphère un peu moins irrespirable. La femme tendit la main.

— La clé, s'il vous plaît.

Il s'exécuta.

— Pourquoi m'avoir donné rendez-vous ici ?

— C'est un endroit sûr. Si vous avez fait ce que je vous avais demandé, vous n'avez pas été suivi. Et même si vous l'avez été, cela n'est pas trop grave. On pensera seulement que vous avez découvert un peu vite les bons côtés de Saïgon.

Elle eut un mince sourire, soudainement très attirante.

— Je viens souvent ici, retrouver mes amants. Cet appartement appartient à l'un d'entre eux. Il vit sur une plantation à Vinh-long et ne vient que le samedi. Dans le reste de la maison, il n'y a que des Coréens qui ne s'occupent de rien. Ils ne parlent même pas vietnamien.

Malko était plutôt déçu. C'était donc pour cela qu'elle avait suivi cette filière si compliquée ?

— Que voulez-vous ?

Son rire était sans joie, sec.

— Si vous me donnez dix mille piastres, je coucherai avec vous. J'ai perdu au jeu et j'ai besoin d'argent. Mais demain, peut-être, je ferai l'amour avec vous pour rien. Vous me plaisez. Vous êtes Américain ?

— Non, dit Malko, je suis Autrichien. Je m'appelle le prince Malko Linge.

Elle l'interrompit d'un geste de la main.

— Peu importe. Vous travaillez pour les Américains ? Vous avez remplacé le colonel Mitchell.

Malko hésita. Il ignorait tout de cette femme. Sauf qu'elle semblait avoir connu Mitchell et que ce dernier était mort d'une façon horrible.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

Elle leva deux yeux très noirs, sans expression.

— J'étais la maîtresse du colonel Mitchell. Tout le monde vous le dira. Je m'appelle Mary-linh.

Elle haussa les épaules.

— Pourquoi de telles précautions pour me rencontrer ?

— Parce que je tiens à ma vie.

Elle se rapprocha de lui. Son corps était encore mince et, sans les deux rides autour de la bouche, on aurait pu lui donner trente ans.

— Je ne comprends pas.

— Ecoutez, dit-elle, je vais vous parler franchement J'ai quarante ans et je suis veuve. Mon mari a été tué par les Viet-congs, il y a trois ans. J'en ai assez de faire la putain pour assurer mes fins de mois.

»Par hasard, je me suis trouvé en possession d'une information qui vaut très cher. Je suis prête à vous la vendre. Comme à Mitchell.

— A Mitchell ?

Elle croisa les mains nerveusement.

— Je suis sûre que c'est à cause de moi qu'il a été tué. Hier après-midi, j'étais chez lui. Je lui ai dit de quoi il s'agissait. Et que je voulais cinquante mille dollars. Il m'a crue. Mais il a dû être imprudent.

Elle soupira.

— Il était naïf, parfois. Il pensait que les gens raisonnaient comme en Amérique. Ça lui a coûté la vie.

Elle l'agrippa par la veste.

— Trouvez avec qui il a dîné et vous saurez qui est responsable de sa mort. Il a dîné dans un restaurant de Cholon, à l'Arc-en-Ciel.

Tout cela sentait le conte de fées. Malko regarda la métisse, sceptique.

— Que voulez-vous, maintenant ?

Les yeux en amande ne cillèrent pas.

— De l'argent.

Elle se pencha sur Malko.

— Je sais que vous ne me croyez pas. Mais j'ai la preuve de ce que j'avance. Je vous la donnerai en échange de cinquante mille dollars. Je vais vous dire de quoi il s'agit. Vous avez entendu parler du colonel Du Thuc ?

— Oui.

— Savez-vous que le colonel Thuc travaille pour les Viet-congs depuis des années ?

Malko eut l'impression que le ventilateur s'arrêtait. Le colonel Thuc, l'homme en qui Richard Zansky avait toute confiance, qu'il avait mis dans le complot, le directeur de la police sud-vietnamienne, un homme du Viet-cong. Incroyable...

Devant l'expression de Malko, la métisse sourit méchamment, découvrant des molaires en or.

— Je sais ce que vous pensez. Thuc est à la tête de la police spéciale, il a fait prendre, torturer et exécuter des milliers de Viet-congs. Il a la confiance du président. Mais je vais vous poser une question. Croyez-vous que si le Viet-cong le voulait, il ne l'aurait pas déjà tué ?

Malko ne répondit pas. C'était tellement énorme ! Mais Richard Sorge aussi avait été un coup énorme. Et un des plus grands espions du siècle.

— Les Viet-congs sont intelligents, continua Mary-linh. Parfois ils savent payer très cher pour avoir un pion en place. Comme Thuc. Un jour, il leur rendra un service fabuleux qui les paiera de tout le reste. Et il repartira ensuite au Nord.

» Voulez-vous connaître son histoire ?

» Le colonel Du Thuc était du côté du Viet-minh. Jusqu'en 1959. Un jour, il a réapparue. C'était un homme du Sud, un ami de Diem. Il a déclaré qu'il en avait assez du communisme, qu'il avait compris.

» Bien sûr, au début, on ne l'a pas cru. Thuc avait deux autres frères. L'un a disparu, l'autre aujourd'hui commande la 47^e division nord-vietnamienne.

— Mais enfin, protesta Malko, les Vietnamiens ne sont pas fous. Ils savent tout cela !

La main brune se crispa sur sa cuisse.

— Bien sûr. Pour l'éprouver, on a donné à Thuc la province de Benthie à pacifier. La plus dure. En six mois, il l'a nettoyée des Viet-congs. Une fois il a même été délivrer, en personne, un poste attaqué. Il a tué ensuite des dizaines de Viet-congs de sa main. Il a donné des gages. Mais nous sommes en Asie, mon cher monsieur, on peut toujours racheter des gages.

» Et je vous dis que Du Thuc est un Viet-cong.

Malko avait la tête qui tournait. La sueur dégoulinait sur son front, dans sa chemise. Jamais il ne se serait attendu à cela.

— Comment pouvez-vous posséder une preuve de ce que vous avancez ?

— C'est un rapport, dit-elle. Un document nord-vietnamien qui parle du colonel Thuc et qui analyse son action. Ne me demandez pas comment je l'ai eu. Mais je l'ai. Et, avec cela, vous pourrez faire fusiller le colonel Thuc.

D'une voix changée, elle ajouta :

— Vous comprenez maintenant mes précautions. Le colonel Thuc est l'homme le plus dangereux de Saïgon. Parce qu'il a à sa disposition les deux réseaux : la police spéciale et les comités d'assassinat viet-congs. Il sait maintenant que quelqu'un sait la vérité sur lui. Mais il ignore qui. Je suis sûre que Mitchell n'a pas parlé. Il n'a pas eu le temps de le torturer. C'est un homme qui a des nerfs d'acier. Il ne va pas fuir, il va chercher à éliminer le danger.

Elle laissa sa phrase en suspens. Malko la regarda. Elle suait de peur. Au propre, pas au figuré. Pourtant le ventilateur tournait toujours.

— C'est incroyable, murmura-t-il.

La métisse essuya ses mains moites sur le lit.

— Le colonel Mitchell a été imprudent, dit-elle. Il a dû vouloir jouer avec Thuc, le faire avouer. (Elle se pencha sur Malko.) Il ne faut pas jouer avec Thuc. Il faut l'abattre. Dans le dos. Sinon, il vous tuera. Comme Mitchell.

Un moteur pétarada dehors et Malko sursauta. Mary-Linh sourit.

— Vous n'avez pas les nerfs assez solides pour jouer avec le colonel Thuc.

Malko réfléchissait, ses yeux d'or presque fermés. La sueur lui picotait les paupières. C'était une affaire fabuleuse, fantastique.

L'instinct professionnel reprenait le dessus.

— Quand pouvez-vous me donner cette preuve ? demanda-t-il.

— Dès que vous aurez l'argent.

La pluie se mit à tomber. Ils devaient être là depuis une heure.

— Comment m'avez-vous trouvé ?

Elle haussa les épaules.

— Je suis passée chez Mitchell, ce matin. J'avais la clé. J'ai vu qu'il n'avait pas couché là. C'était anormal.

» Je suis allée à l'ambassade. Juste au moment où...

Elle se tut et reprit :

— Je vous ai vu, avec Richard Zansky. J'étais dans la foule. Après j'ai téléphoné à l'hôpital.

Cela se tenait.

— C'était vous, dans la Mercedes ?

— Ce n'est pas la mienne. C'est celle d'un de mes amants. Alors ? Satisfait ?

— Comment puis-je vous joindre ? demanda Malko.

Elle secoua la tête.

— Je vous joindrai, moi. En vous donnant une heure. S'il arrive quoi que ce soit, souvenez-vous que je suis une putain. D'accord ?

— D'accord.

Elle se leva et tendit la main.

— Alors, donnez-moi cinq mille piastres.

— Mais...

Elle sourit.

— Imaginez qu'en sortant d'ici, je sois arrêtée par un des hommes de Thuc. Je dois avoir l'argent sur moi. Sinon, il ne me croira pas.

Imparable. Malko sortit une liasse de billets et lui donna dix billets de cinq cents. Elle les mit dans son sac. Puis, elle le laissa tomber sur le lit et s'approcha de Malko.

— J'ai toujours envie de faire l'amour quand j'ai peur.

En dix secondes, elle fit glisser sa robe. Elle avait un corps fin, un peu maigre, avec une petite poitrine. Devant l'hésitation de Malko, elle dit :

— N'ayez pas peur, je ne suis pas malade.

Avec des gestes précis, elle le déshabilla, eut une moue devant son manque évident de désir. Elle s'agenouilla sur le lit devant lui, entourant ses hanches de ses deux bras et entreprit de mériter ses cinq mille piastres.

Plus tard, elle se renversa en arrière et l'attira, jetant ses jambes sur ses épaules. Les yeux fermés, les dents serrées, elle se frottait furieusement contre lui. De petites rigoles de sueur coulaient entre ses seins, elle grognait. Puis, elle laissa retomber ses jambes.

— Vous n'êtes pas un très bon amant, remarqua-t-elle d'une voix égale. J'aime que cela dure plus longtemps.

Déjà, elle avait sauté du lit et filait sous la douche. Malko l'y rejoignit. L'eau froide sur son corps était une sensation délicieuse. Bien qu'il se sente un peu vexé par l'appréciation de cette amazone.

Elle se rhabilla, le visage détendu, et attendit Malko. A peine sorti de la douche, la chaleur l'avait de nouveau assommé.

— Faites attention, dit-elle. Et tâchez d'agir vite. Pour vous autres Américains, cinquante mille dollars ce n'est pas beaucoup. Surtout pour Thuc.

Elle sortit la première. En bas, elle ouvrit la porte de la rue et souffla :

— Partez. Au revoir.

Malko se retrouva, sous une pluie diluvienne, dans la rue noire. Il se mit à courir. Dieu merci, au coin de Duy-tan, il stoppa une 4 CV qui lui sembla une Rolls. Mais il était déjà trempé.

Il se laissa aller sur la banquette défoncée, moralement et physiquement en capilotade. Les révélations de la métisse tournaient en rond dans sa tête.

Plus il s'éloignait de la maison, plus ce qu'il avait appris lui semblait invraisemblable.

Le taxi ralentit. Des anciens combattants manifestaient devant

l'ambassade de l'Inde, rue Tu-do. Des policiers d'assaut en tenue camouflée, ployant sous les douze kilos de leurs gilets pare-balles, tentaient mollement de disperser la manifestation. Les Hindous, usuriers traditionnels, n'étaient pas aimés des Vietnamiens. Un Hindou mort, c'était un créancier en moins.

Il eut du mal à s'extirper du taxi. La fatigue était tombée sur lui d'un coup. Ses yeux dorés étaient striés de rouge. Il rêvait à son lit comme un chien rêve à un os.

1. Entrez vite.

CHAPITRE IV

Richard Zansky éclata d'un rire énorme qui fit vibrer aussi la moitié morte de son visage. Même son oeil de verre en avait pris un éclat malicieux. Puis ses traits reprirent d'un coup leur expression habituelle : compassée, froide, concentrée, un peu hautaine, les lèvres serrées sur des secrets inavoués.

— Mon cher SAS, dit-il, je ne vous croyais pas si naïf ! Vous me faites penser à tous nos braves amis qui tombent amoureux de leur congai et se font dévaliser jusqu'à la dernière épingle.

» Ainsi, le colonel Thuc est un Viet-cong ! Il sera ravi de l'apprendre. Puisque nous déjeunons avec lui.

En dépit de la climatisation, Malko eut l'impression que son front se couvrait de sueur. Il revoyait l'expression terrifiée de Mary-linh. Elle n'avait pas pu jouer la comédie à ce point. Même si elle se trompait, elle était sincère. L'assurance de Richard Zansky l'avait un peu démonté. Il se sentait brusquement idiot. N'ayant pas grand-chose à avancer contre l'énorme conviction de l'Américain.

— Je pense que, de toute façon, il vaut mieux ne pas lui en parler, fit-il prudemment. Ce n'est pas très élégant vis-à-vis de mon informatrice.

Richard Zansky cracha, méprisant :

— Votre informatrice ! C'est une putain, oui. Chaque fois qu'elle perdait au jeu, c'est lui qui payait... Elle et ses copines, je les connais ! C'est le gang des veuves. Elles passent leur temps à jouer et à se vendre.

» Un jour, l'une d'elles m'a proposé une vierge de treize ans pour une semaine : cinquante mille piastres !

Il en vibrait d'indignation, Richard Zansky.

— Cela ne paraît pas très cher, remarqua Malko.

Il crut que l'œil de verre allait atterrir sur ses genoux... Puis Zansky balaya ces abominations d'un geste sec.

— Racontez-moi tout.

Malko décrivit les circonstances rocambolesques de la rencontre, sans toutefois donner l'adresse. Un reste de prudence au deuxième degré. L'Américain l'écoutait en jouant avec une tasse de café vide. Puis, il secoua la tête, plein de commisération.

— Vous avez été victime d'un coup classique, où le vrai et le faux ont été habilement mélangés. J'ai toujours soupçonné cette Mary-linh d'avoir des contacts avec les VC. Elle refilait parfois de petits renseignements à Mitchell. Contre des dollars, bien entendu. Je me demande jusqu'à quel point, elle ne marche pas totalement avec eux.

Il se pencha en avant.

— Le colonel Thuc est la cible numéro un des Viet-congs. Il leur a fait trop de mal. C'est vrai, il a combattu dans leurs rangs, jadis. Mais vous pensez bien, que depuis, nous l'avons mis à l'épreuve. Et les Vietnamiens donc ! Eux qui sont passés maîtres dans l'art du double jeu.

» Si je l'ai choisi, c'est justement parce que c'est un dur. Tout ce que cette pute vous a dit de son passé est vrai.

Un peu emphatique, Zansky conclut :

— Je lui ai donné la confiance et je ne donne pas à n'importe qui.

Malko se tint coi.

Satisfait, l'Américain enchaîna :

— Laissez tomber. Et essayez plutôt de trouver d'où est venue la fuite.

Devant l'expression de Malko, il sourit, encourageant.

— Allons, ce n'est rien. Vous en verrez d'autres à Saigon. Tout le monde ment et beaucoup de familles sont séparées entre le Sud et le Nord. Cela ne simplifie pas les choses. (Il baissa la voix.) Vous avez entendu parler du général Do-Kao-Tri, le « Patton » vietnamien ? Eh bien ! son frère dirige la logistique du Viet-cong. On ne lui en parle jamais.

Malko ne savait plus que penser. Ici, dans ce bureau fonctionnel de l'ambassade, les racontars de la métisse ne semblaient plus avoir aucun poids. Et pourtant.

— Cinquante mille dollars, cela n'est pas une somme énorme,

plaida-t-il. Vous ne croyez pas que cela vaudrait la peine de récupérer ce document. On ne sait jamais.

Une grosse veine se mit à battre sur la tempe de Richard Zansky.

— Ne me parlez plus de cette idiotie, grommela-t-il. Je ne jetterai pas par les fenêtres l'argent des contribuables pour une putain qui renseigne les Viets.

» Etes-vous entré en contact avec le général Nhu ?

— Il m'a fait dire qu'il était souffrant.

Une nouvelle fois, l'œil de verre faillit jaillir de l'orbite.

— Il se fout de notre gueule, éclata brusquement Zansky. Hier, il jouait au tennis au cercle.

» Allez chez lui et installez-vous devant la porte jusqu'à ce qu'il vous reçoive !

Malko pensait encore à Mitchell. Quelqu'un était responsable de sa mort. Tant qu'il ne l'aurait pas trouvé, il ne serait pas entièrement tranquille.

— Allez, venez, fit l'Américain, d'un ton bourru, nous allons être en retard et le colonel Thuc est un homme ponctuel. C'est une de ses qualités. Il nous attend. Après tout, il va être votre patron.

Il se leva et enfila sa veste.



La Ford noire se frayait difficilement un chemin à travers le mur compact des deux roues. Entassés à dix dans les triporteurs Lambretta, les Vietnamiens avalaient stoïquement la fumée bleue de l'échappement. La rue Vo-tanh était presque à Cholon. Brusquement, la circulation se raréfia.

Barrant presque entièrement la rue, un énorme tas de barbelés se dressait devant eux.

De l'autre côté de la rue, un blockhaus, disparaissant sous les grillages antigrenades, abritait une mitrailleuse. Sur deux cents mètres les barbelés protégeaient un mur aveugle : le quartier général de la police.

La Ford entra sans ralentir. Tous les dix mètres, des policiers d'assaut armés de M.16 veillaient à ce qu'aucun véhicule ne stoppât, même pour débarquer quelqu'un. Inlassablement, un de leurs

collègues sifflait pour accélérer le trafic. A l'intérieur, la voiture stoppa devant un bâtiment jaunâtre, vieillot et décrépi. Tout le complexe datait de l'époque colonialiste. Cela tenait de la caserne de province et du baraquement de relogement. Ça et là, on avait greffé des climatiseurs comme des excroissances malsaines, mais partout les bons vieux ventilateurs tournaient lentement, brassant un air tiède et humide. Les bâtiments étaient répartis sur plus d'un hectare, séparés par des chicanes de barbelés.

Laissant la « chauffeuse » impassible au volant, Malko et Zansky coururent sous la pluie diluvienne. Le bureau du colonel Thuc se trouvait au premier étage. En reconnaissant Richard Zansky, un planton courut prévenir le chef de la police.

Il revint presque aussitôt et ouvrit, cassé en deux de déférence, une porte capitonnée.

Malko pénétra le premier dans le bureau du colonel Du Thuc. Celui-ci attendait, debout près de son bureau. Il tendit la main à Malko :

— Enchanté de vous voir à Saigon.

Sa poignée de main était ferme. Malko attendit qu'il ait regagné son fauteuil pour l'examiner. On aurait dit un petit fonctionnaire grassouillet près de la retraite. Les lunettes sans monture n'arrivaient pas à donner un aspect énergique aux traits un peu empâtés. La grosse bouche et le menton un peu fuyant juraient avec le front haut, dégagé. Les cheveux étaient peignés soigneusement en arrière, très noirs. Le regard, très mobile, intelligent, franc.

Mais rien n'accrochait dans la silhouette un peu épaisse. Le colonel Thuc, en civil, devait passer complètement inaperçu. Pour l'instant, il portait un superbe uniforme blanc. Il tendit un paquet de cigarettes anglaises à Malko.

— Vous fumez ?

Malko accepta par politesse. Le Vietnamien se leva et les invita à s'asseoir sur un divan, de l'autre côté de la pièce, en face d'un poste de télévision.

Une bouteille de whisky J and B, une de Perrier, une théière et des verres étaient posés sur une énorme table de roulette. Surprenant dans ce Vietnam austère, prohibant le jeu et la danse. Le colonel Thuc sourit.

— Mes services l'ont confisquée dans un tripot de Cholon. C'est fait à Hong-kong. Un très bel objet.

Il oubliait de dire que le propriétaire de l'objet avait omis de régler sa dîme mensuelle aux services du colonel. Il fallait bien payer les informateurs et donner leur bol de riz aux inspecteurs qui gagnaient juste de quoi ne pas mourir de faim.

Il régnait dans le bureau une atmosphère feutrée, presque étouffante. Malko réalisa soudain qu'il n'y avait aucune ouverture. Le colonel Thuc avait fait condamner les deux fenêtres, moitié par prudence, moitié par goût asiatique du secret. Deux gros climatiseurs ronronnaient dans le mur. Une ampoule brillait au plafond. Derrière le bureau, s'étagaient les rayons d'une bibliothèque.

Le colonel s'était versé du thé. Malko le regarda de profil. Jamais on n'aurait dit l'homme le plus puissant de Saïgon.

— Vous ne craignez pas les attentats ? remarqua-t-il.

Thuc eut un bon sourire.

— Asseyez-vous dans ce fauteuil, dit-il, désignant le siège en face du bureau.

Malko obéit, un peu mal à l'aise. Le colonel se leva et s'approcha du bureau. Il se pencha et écarta un fanion de la police coréenne pendant devant le meuble. Une petite ouverture ronde apparut dans le bois.

— Derrière, il y a une mitrailleuse URI, expliqua gentiment le colonel. D'une simple pression du pied, je peux tuer la personne qui se trouve assise en face de moi. De toute façon, les suspects sont fouillés avant d'entrer dans ce bureau.

— Votre tête doit être mise à prix ?

Le colonel Thuc eut un sourire modeste.

— Mon ami Lo-an a l'honneur d'être en tête de liste des Viet-congs. Avec cinquante mille piastres. Je ne suis que le numéro deux. Mais je fais très attention.

Ses yeux pétillaient de malice.

— J'ai plusieurs gardes du corps, je ne prends jamais deux fois le même itinéraire et je n'utilise que des voitures saisies par la justice. Quelquefois, on les repeint dans la semaine, ou on change les numéros. Mais j'ai confiance dans mon étoile.

Richard Zansky passait nerveusement sa main gauche sur sa joue morte. Finalement, il coupa le colonel.

— Colonel, et l'homme que vous avez arrêté ?

Le Vietnamien écrasa soigneusement sa cigarette dans le cendrier.

— Nous n'avons pas encore pu l'interroger, dit-il. A cause de sa blessure. Mais je pense que cela ne saurait tarder. Voulez-vous le voir ?

— Avec plaisir, fit Malko avant Richard Zansky.

Le colonel Thuc se leva.

— C'est facile, il se trouve ici, au bloc spécial. J'ai donné l'ordre qu'il soit mis au secret.

Il laissa passer les deux visiteurs devant lui et ferma à clé la porte de son bureau.

La pluie avait cessé, mais le sol était un vrai marécage. Il sembla à Malko que Richard Zansky lui jetait un regard triomphant. Dans le genre « croyez-moi, à l'avenir ».

Le bloc de la police spéciale se trouvait à une centaine de mètres, sur la droite, séparé des autres bâtiments par un mur surmonté de barbelés. Une jeep blanche et verte doubla les trois hommes, les éclaboussant. Tout à coup, Malko sursauta. Richard Zansky venait de dire d'une voix enjouée :

— Savez-vous que M. Linge a déjà été victime d'une tentative d'intox depuis son arrivée ? A votre sujet...

Malko ouvrit la bouche pour l'arrêter, mais l'Américain était lancé... Rien n'y manqua, l'inquiétude de Malko, les précisions sur le passé de Thuc, les références à l'assassinat de Mitchell. Bonhomme, le colonel vietnamien continuait à marcher, la tête un peu penchée de côté, comme un gros lézard. Lorsque Richard Zansky eut terminé, il hocha la tête et sourit à Malko.

— Je comprends que ces propos vous aient troublé. C'est vrai, j'ai eu une vie difficile et j'ai parfois été déchiré. Lorsque j'ai été nommé gouverneur de région, l'homme qui se trouvait en face de moi était un ancien camarade de combat contre les Français. Cela m'a aidé à le vaincre, je connaissais toutes ses méthodes de combat.

— Il est mort ?

Le colonel Thuc secoua la tête.

— Non, le destin nous a évité cette épreuve. Il s'est enfui. C'est un homme brave et droit qui s'est fourvoyé. Peut-être un jour fera-t-il comme moi.

Le Vietnamien eut un sourire triste.

— Il y a mon frère aussi. Je ne l'ai pas vu depuis douze ans. Nous nous sommes quittés un jour près de Da Nang, pour une semaine. Jamais il ne m'a donné signe de vie. Mais, s'il est vivant, je suis sûr qu'il pense à moi.

— La guerre ne durera pas toujours, dit spontanément Malko.

Thuc hocha la tête.

— Bien sûr, mais où serons-nous quand elle sera terminée ? Et toutes ces années auront passé pour rien.

Il sembla à Malko que ses yeux étaient embués derrière ses lunettes.

Les guides en faction devant le « bloc spécial » saluèrent. Ils contournèrent plusieurs baraques en tôle ondulée pour arriver à une baraque basse en bois, d'une vingtaine de mètres de long.

Deux policiers en uniforme léopard gardaient la porte et plusieurs civils discutaient avec animation.

— Nous sommes arrivés, dit Thuc, c'est ici.

Le dos de son uniforme blanc était taché de sueur.

En apercevant le colonel, les Vietnamiens se turent brusquement. Un des policiers se détacha du groupe et s'approcha de lui, l'air gêné. Il lui dit quelques mots à voix basse, puis recula, comme s'il avait peur d'une réaction violente.

Le colonel Thuc sursauta, posa une question. Ils parlaient trop vite pour que Malko comprenne tout, mais il saisit au passage le mot *tiet* : mort.

Soudain, le colonel explosa, criant à toute vitesse d'une voix aiguë qui fit sursauter Malko et Richard Zansky. Les policiers écoutaient, figés de respect, ratatinés de frousse, les yeux presque fermés, comme un chat qu'on corrige.

— Que se passe-t-il ? demanda Richard Zansky.

— Ces imbéciles n'ont pas surveillé cet homme, fit le colonel Thuc. Il s'est suicidé il y a une heure. Ils n'osaient pas me le dire.

Il pénétra dans la baraque, suivi de Malko et de Richard Zansky.

D'abord, ils ne distinguèrent rien dans la pénombre, mais une atroce odeur d'urine et de transpiration les prit à la gorge. La chaleur était si intense que l'air semblait solide. Le colonel repoussa brutalement un volet et la lumière du jour pénétra, éclairant un affreux spectacle.

Un cadavre entièrement nu, à l'exception d'un bandage sale sur la cuisse gauche, était étendu sur une table de cuisine noire de crasse. Le visage était enflé, déformé par la strangulation, le corps, d'une maigreur effrayante. Malko, étant donné la réputation des Vietnamiens, s'attendait à trouver des traces de tortures.

Mais il ne vit aucune trace de coups ou de brûlures. Peut-être n'avaient-ils pas eu le temps.

Les policiers étaient entrés aussi. L'un d'eux ouvrit une porte et appela le colonel Thuc. La pièce était minuscule, éclairée par une fenêtre grillagée. Au pied de celle-ci une petite mare d'urine et d'excréments dégageait une odeur infecte.

— Il s'est pendu au grillage avec son pagne, expliqua un des hommes. On n'aurait pas dû le lui laisser.

Le colonel Thuc secoua la tête sans répondre et se détourna, les lèvres serrées, le visage fermé. Les policiers attendaient, muets de terreur. Mais il sortit sans rien dire. Une fois dehors, il eut un sourire contraint pour ses deux visiteurs.

— Je suis navré de cet incident. Cet individu aurait pu nous mettre sur la piste des vrais assassins du colonel Mitchell. Les responsables seront sévèrement punis.

Il avait appuyé sur le mot *vrais*. Richard Zansky avait l'air soucieux.

— C'est regrettable, dit-il. Mais j'espère que notre ami, ici présent, pourra mener de son côté une enquête efficace.

— Je l'espère aussi, fit Thuc. Je dois vous quitter, maintenant. Je reçois le directeur de la police thaïlandaise. Voulez-vous conduire M. Linge chez le commissaire Le Vien ?

Ils se serrèrent la main un peu solennellement. Le colonel Thuc partit d'un pas rapide vers son bureau. Malko jeta un regard de regret à la baraque. De ce côté-là, l'enquête sur la mort du colonel Mitchell était close.

Définitivement.



Malko et Richard Zansky s'arrêtèrent devant une mare grande comme le lac de Genève. De l'autre côté se trouvait un petit bâtiment sans étage au toit de tôle ondulée, décrépi et hérissé de climatiseurs.

Un Vietnamien en civil. tout rond, minuscule, agita joyeusement le bras en direction des deux hommes, sur le pas de la porte, de l'autre côté de la mare.

— Le commissaire principal Le Vien, souffla Zansky. Le patron de la police spéciale.

Il avait l'air encore plus innocent que le colonel Thuc. Un vrai petit Bouddha guilleret et avenant.

Malko fit un pas en avant et s'enfonça dans l'eau tiède et boueuse jusqu'à la cheville ! Adieu, les mocassins à cinquante dollars. Stoïque, il pataugea pendant dix mètres.

Le commissaire Le Vien enserra sa main dans les siennes, deux petits matelas de graisse, et la secoua vigoureusement.

— Bienvenue à la police spéciale, fit-il dans un anglais zézayant. Bientôt on nous cimentera la cour. Heureusement, la saison des pluies ne dure que trois mois.

Un petit hall desservait plusieurs bureaux numérotés. Le commissaire Le Vien entraîna Malko vers la droite.

— Voici votre bureau.

Un écriteau indiquait : « American Advisor. » Tous les services de sécurité comportaient ainsi un réseau parallèle de conseillers américains à tous les échelons. A la grande rage des Vietnamiens.

C'était grand comme une cabine téléphonique avec un climatiseur ronflant furieusement. Et une adorable Vietnamienne en train de se faire les ongles devant sa machine à écrire. Elle leva vers Malko un visage triangulaire, avec des yeux malicieux et une grosse bouche sensuelle. Un petit museau d'animal. Elle fit pivoter sa chaise pour se lever et Malko aperçut deux cuisses brunes et fuselées. C'est la première mini-jupe qu'il voyait au Viet-nam.

— Miss Tu-anh sera votre secrétaire, expliqua le commissaire Le Vien. Elle parle anglais et français.

Miss Tu-anh se leva et vint serrer la main de Malko en minaudant. Elle l'examina effrontément, sans aucune timidité, et se replongea dans ses ongles.

Le Vien entrouvrit la porte voisine. Plusieurs filles s'y trouvaient. L'une d'elles, grande, avec des traits hautains et des cheveux jusqu'à la taille, se leva.

— Miss May-li, fit le commissaire. Elle dirige le pool de nos interprètes pour les interrogatoires. Vous en aurez peut-être besoin. Votre prédécesseur aimait assister à tous les interrogatoires. Il nous a donné beaucoup de travail.

Miss May-li eut un sourire servile et vaguement hostile, et se détourna, laissant apercevoir une croupe ronde moulée de soie rouge. Elle était fidèle au costume vietnamien, le pantalon et la tunique fendue jusqu'à la hanche.

Trois tasses de thé les attendaient dans le bureau du commissaire Le Vien, à peine plus grand que celui de Malko. Le Vietnamien riait sans arrêt, ses petits yeux porcins sans cesse en mouvement. Son anglais était haché et volubile.

— Comment va le travail ? demanda Richard Zansky.

Le Vien soupira, soudain grave.

— Ce n'est plus comme au temps des Français ! Là, on pouvait travailler. Maintenant tous les gens qu'on arrête ont des protections. S'ils disparaissent, cela fait un foin du diable. On téléphone, on se plaint. Avant, du temps de Bertin, pfuuii !...

Ses petits yeux pétillaient de joie malicieuse : un bon petit fonctionnaire de l'horreur. Malko se demanda combien de gens les mains grassouillettes du commissaire avaient torturés. Ce dernier dut deviner sa pensée, car il continua :

— C'est comme pour la torture, on n'a plus le droit. Le pire que je fais, c'est de leur mettre un margouillat sur eux. Ça chatouille, ça leur fait peur.

» Les Viet-congs sont très méchants. Ils résistent même au *lie-detector*. Parce que, pour eux, la vérité, c'est le mensonge.

Des êtres assez vils pour résister au détecteur de mensonge ne méritaient que le mépris.

Le commissaire tapota un épais dossier devant lui.

— Il faut que je vous laisse, j'ai quelques condamnations à mort à signer.

» Le colonel Thuc me laisse toujours le travail délicat.

Il semblait considérer cela avec une parfaite bonne humeur. Malko et Zansky prirent congé.

— Je viens avec vous, fit Malko.

Il tenait à reculer le plus possible le moment de commencer ses fonctions officielles. Et il avait d'autres choses à faire. Le soleil avait réapparu et la mare un peu diminué de profondeur. En prenant son élan, Malko ne mouilla que ses chevilles.

— Qu'avez-vous fait du précédent *advisor* ? demanda-t-il à Richard Zansky.

— Il est à Da Nang. Au programme Phoenix. Ils ont besoin de spécialistes.

Effectivement, Phoenix avait pour but l'élimination par tous les moyens des cadres viet-congs dans les hameaux stratégiques.

— Alors, que pensez-vous du colonel Thuc ? demanda Richard Zansky.

Malko hésita à répondre. Son opinion n'était pas faite.

— Il paraît un homme énergique, fit-il prudemment. Et très intelligent. C'est regrettable que le complice du meurtre du colonel Mitchell se soit suicidé.

— Ce sont des choses qui arrivent, dit philosophiquement Zansky.

Ils sortaient du « bloc spécial ». Malko se sentit inexplicablement soulagé.

— Pourquoi un homme comme Thuc se risque-t-il dans un complot aussi dangereux ? demanda-t-il. Il a tout à perdre.

— C'est un pur, dit Richard Zansky en ouvrant la portière de la Ford. Il veut balayer la corruption et collaborer plus franchement avec nous.

Un crépitement de mitrailleuse couvrit la fin de sa phrase. La pluie sur le toit de la voiture. En une minute, ce fut un rideau gris et opaque. Ils étaient arrivés à temps. La mare, devant le bureau de Le Vien, avait dû prendre des proportions fantastiques.

— Où allez-vous ? demanda Zansky.

— Voir votre ami Chanh. Le journaliste. Je lui ai téléphoné, il m'attend au bar du Continental.

La Ford ralentit. Ils passaient devant un amoncellement de sacs de sable et de barbelés, hérissé de mitrailleuses et de blockhaus.

— Le quartier général des Coréens, remarqua Zansky. A l'attaque du Tet, les VC s'y sont cassé les dents. Si les Vietnamiens étaient comme

eux...

Il n'y aurait probablement plus de Viet-nam. Parce que les Coréens faisaient régner une terreur sanglante dans le centre d'Annam, à base de têtes coupées et de tortures raffinées. Ils étaient les seuls à avoir rouvert trente kilomètres de chemin de fer, un tortillard où personne n'osait monter, d'ailleurs.

Le QG coréen disparut dans la pluie. Saigon était ainsi parsemé de chancres verdâtres et mortels, protégeant les innombrables bâtiments militaires vietnamiens et alliés. Ce qui donnait à la ville un aspect permanent d'état de siège.

Enfin, ils s'engagèrent dans l'avenue Le-loi s'achevant sur la rue Tudo, à la hauteur du Continental. Deux sentinelles veillaient devant le théâtre promu Chambre des députés. C'était le seul building officiel de Saigon à ne pas être hérissé de blockhaus.



Avec son bouc, il ressemblait à feu Ho Chi Minh. Ses petits yeux malins étaient tellement plissés qu'on les voyait à peine. Malko devait se pencher à travers la table pour saisir ses paroles, un bredouillis presque inaudible. Les bons jours, on comprenait un mot sur quatre.

Avec un rire aigrelet, Chanh reconnut :

— Je suis un peu pourri. Mais, au Viet-nam, il faut être pourri pour vivre longtemps.

Malko l'avait retrouvé facilement. La terrasse du Continental était presque vide. Avec son air souffreteux, Chanh faisait un peu pitié. Par moments, il était secoué d'une toux sèche et crachait ensuite discrètement.

— Qu'est-ce que vous pensez de la mort du colonel Mitchell ? demanda Malko.

Jusque-là, Chanh lui avait surtout expliqué comment il gagnait sa vie en vendant des renseignements un peu à tout le monde et en organisant des rencontres. Sans préciser de quel genre.

Le Vietnamien toussa.

— C'est très fâcheux pour lui.

Encore un empereur de l'*understatement*.

— Cela peut être beaucoup de gens. On n'aime pas beaucoup les Américains, expliqua sereinement Chanh. Les bouddhistes, les Viet-congs, la CIO... Peut-être on ne saura jamais. Aujourd'hui encore, peu de gens savent qui a fait tuer Diem.

Malko grillait d'envie de lui parler de ses soupçons sur le colonel Thuc. Chanh semblait être au courant de beaucoup de choses. Mais c'était un peu prématuré. Et Chanh travaillait pour trop de gens. Aussi, Malko se contenta de relater sa visite.

— Ah ! vous avez fait la connaissance du Scorpion.

— Du Scorpion ?

— C'est le nom du colonel Thuc. Pour ses ennemis, bien entendu.

Les yeux de Chanh pétillaient derrière ses lunettes.

Malko reprit son récit.

Tout à coup, Chanh l'interrompit d'un rire aigret et inextinguible.

— Ils ne l'avaient pas torturé ? demanda-t-il.

— Je n'ai rien vu.

La voix du Vietnamien baissa encore d'un ton. Malko dut se pencher sur la petite table.

— Il avait été blessé, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et il avait encore son pansement ?

— Oui.

Chanh éclata d'un rire franc et joyeux.

— C'est la première chose qu'ils enlèvent. Puis, ils enfoncent des petits bâtonnets de bois dedans. Ou ils mettent des fourmis rouges. Cela dépend des inspecteurs. Au bloc spécial, ils aiment bien les fourmis.

— Mais ils ne le détenaient que depuis quelques heures.

Chanh secoua la tête devant la candeur de Malko.

— Justement. On est frappé tout de suite, quand on arrive du dehors, qu'on n'est pas encore habitué, qu'on a peur. Je sais, j'y suis passé.

— Vous ?

— Six mois. Du temps de Diem. C'était très dur. Et j'ai des amis qui y sont encore maintenant. Quelquefois on les relâche et ils racontent.

» Si on n'a rien fait à celui-là, c'est qu'ils ne l'ont pas interrogé. Ils ne voulaient pas qu'il parle.

Malko regardait sans la voir la putain assise à la table voisine.

Ce que disait Chanh était bien troublant. Pourquoi les policiers de Thuc n'avaient-ils pas cherché à faire parler le meurtrier du colonel Mitchell ?

— Si nous allions déjeuner à la Dolce-Vita ? proposa-t-il.

C'était le restaurant chic du Continental. Il fallait une sacrée dose d'humour noir pour appeler ainsi un restaurant au Viet-nam.

CHAPITRE V

Malko avait le doigt sur la sonnette depuis près d'une minute lorsque des pas crissèrent sur le gravier, de l'autre côté du mur et que la grille s'ouvrit brusquement.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

La voix était dure, presque masculine. Il ôta ses lunettes noires pour répondre, confus d'avoir été si mal élevé. La femme qui se trouvait en face de lui n'était pas absolument belle, avec un corps assez lourd, des cheveux noirs très courts, de grands yeux marron un peu proéminents dans un visage marqué, mais elle retenait l'attention. Et son pantalon en faux crocodile, la moulant étroitement des hanches aux chevilles, accentuait son éclat.

— Je désire voir le général Nhu.

— Il ne reçoit pas ? Qui êtes-vous ?

Malko avait donné à ses yeux dorés leur expression la plus avenante. Il lui parut que la voix s'était un peu radoucie. Mais, un sac de plage à la main, la femme continuait à barrer la porte.

— Je suis un collaborateur de Richard Zansky. En fait, je remplace le colonel Mitchell.

— Ah !

Il sentit qu'elle hésitait. Difficile de lui donner un âge. Entre trente-cinq et quarante-cinq. Ses mains étaient courtes et fortes, avec des ongles carrés, comme un homme.

— Je suis la femme du général Nhu, dit-elle, comme à regret.

Malko sauta sur l'occasion.

— Vous vous appelez Hélène, n'est-ce pas ?

— Comment le savez-vous ?

Il s'inclina en souriant.

— On m'a beaucoup parlé de vous. Comme une des plus jolies femmes de Saïgon. Je vois que c'est vrai.

Ce sont des choses qui font toujours plaisir. Même si on lui avait dit qu'Hélène était une joyeuse nymphomane, couchant aussi avec ses boys.

— Merci, fit-elle. Mais je ne peux pas vous faire rencontrer le général. Il fait sa sieste. De plus, il ne veut plus avoir de contact avec M. Zansky.

— C'est justement pour cela que j'étais venu, insista Malko. Il faudrait absolument que je lui parle.

Elle hésita, leva les yeux vers lui et dit tout à coup :

— Si vous voulez, venez avec moi au Cercle sportif, j'y allais. Nous pourrons parler.

Inespéré. Déjà elle refermait la grille à clé. La villa du général se trouvait dans la rue Minh-giang, l'ancien quartier élégant de Saigon, où les dernières belles demeures luttèrent contre le pourrissement de la ville. Une haie de barbelés entourait le mur.

Malko suivit Hélène jusqu'à une 204 Peugeot et lui ouvrit galamment la portière.



Les Jaunes ont horreur de bronzer. Aussi les dames décolletées et suantes du Cercle sportif s'abritaient peureusement sous des parasols en loques plutôt que de s'allonger au bord de la piscine abandonnée aux enfants des nouveaux membres vietnamiens.

Malko, dans un maillot loué, examinait avec méfiance l'eau du grand bassin qui avait la couleur du Mékong en crue.

— On entre dedans avec un rhume et on ressort avec le choléra, fit gaiement une voix derrière lui.

C'était Hélène. Sculpturale dans un bikini noir retenu par des plaques d'acier poli. Elle avait un corps ferme et plein, une peau mate et lisse.

Devant le regard admiratif de Malko, elle éclata de rire.

— Ici, je fais scandale avec ce maillot. Ce sont de vieilles biques, mais je m'en moque.

Les regards outragés et pudibonds des dames des parasols la vouaient aux gémonies.

Le Cercle sportif saigonnais était l'ultime bastion du colonialisme, se désagrégeant lentement sous l'assaut conjugué des nouveaux membres vietnamiens et de l'humidité qui rongeaient les vieux bâtiments. L'air conditionné en était banni. Un baiser dans le cou était considéré comme un acte dégoûtamment obscène et un règlement désuet interdisait de se baigner avant de s'être savonné. Ce qui donnait une haute idée de la propreté moyenne des membres du club.

L'élégante avenue Chasseloup-Laubat était devenue la rue Hong-Tap-Tu et le Cercle sportif, décrépi et mal entretenu, s'en allait par plaques, inexorablement.

Mais avec ses courts de tennis, sa piscine et ses salons vieillots, c'était le seul endroit de Saigon où les Blancs pouvaient se réunir. Le dimanche, leur dernier carré s'y retrouvait pour des bridges sinistres ou des dîners-regrets où l'on évoquait l'époque dorée où la rue Tu-do s'appelait encore la rue Catinat.

Et les règles draconiennes n'empêchaient pas que, dans les vestiaires, on vous volât pratiquement votre maillot sur vous. Hélène examinait d'un œil critique Malko . Cela dut être satisfaisant car elle lui dit :

— Vous êtes plus sympathique que le colonel Mitchell.

Elle fixait les poils blonds de sa poitrine en jouant distraitement avec son briquet.

— Merci, dit Malko. Mais vous savez ce qui lui est arrivé ?

— Oui.

Cela ne paraissait pas la bouleverser outre mesure. Mais elle dut deviner ce que pensait Malko car elle dit lentement :

— Mon premier mari a été tué par le Viet-cong. Avec mon fils. Il a mis 57 jours à mourir. J'étais près de lui. La cervelle suintait de son crâne éclaté et je l'essayais... Le colonel Mitchell a eu de la chance. Il est mort vite.

Brusquement, Malko avait devant lui une autre femme. Un morceau d'acier poli, sans prise, sans faille, une machine. Il se souvint de tout ce que lui avait dit Richard Zansky. C'est Hélène qui avait poussé son mari à entrer dans l'opération Sunrise. Elle en avait assez de croupir dans une villa sans air conditionné, de ne pas avoir de vacances en Europe, pas de Mercedes et pas de bijoux. Depuis trois ans, le général Trin Nhu était sur la touche, après une amorce de coup d'Etat avorté. Et Hélène enrageait de voir certaines filles qu'elle avait connues congai pour sous-officiers, mariées à de hauts personnages du régime,

riches, considérées et la saluant à peine.

— Nous aimerions savoir qui l'a tué ?

— C'est votre affaire.

La voix avait repris toute sa sécheresse. Malko voulut changer de sujet.

— M. Zansky est ennuyé par le changement d'attitude de votre mari, dit Malko, penché sur elle. Que s'est-il passé ?

Elle le regarda dans les yeux. Son maillot descendait si bas que l'auréole marron de ses seins se confondait avec son bronzage et Malko eut l'impression qu'à cette seconde, Sunrise était très loin de ses pensées.

— Il vous le dira à vous-même, répliqua-t-elle. Je ne veux pas me mêler de ses affaires. Je ne suis qu'une femme.

Brusquement, elle se leva et plongea. Malko la regarda nager, rêveur. Que voulait-elle ? Enfin, il avait le contact. Mais il avait l'impression que c'était plus à titre personnel qu'en raison de ses qualités. Elle revint s'étendre près de lui et ils bavardèrent de l'Asie. Plus Malko parlait de ses précédents séjours, plus elle se détendait. Mais ils n'avaient plus abordé le sujet brûlant.

— Vous avez déjà fumé l'opium ? demanda-t-elle tout à coup.

— Oui.

— Alors, je vous invite ce soir. Nous avons une petite soirée. Mais il ne faut le dire à personne, c'est interdit.

Comme tout à Saigon.

Un gros nuage cacha le soleil. Hélène se leva et rajusta son maillot.

— Il va pleuvoir. Partons.



Couché sur le côté, ses bourrelets de graisse débordant en boudins jaunâtres de son sarong noué à la taille, appuyé sur un coude, le général Nhu regardait avidement la boulette d'opium grésiller au-dessus de la lampe.

Il lui semblait déjà sentir le goût âcre sur la langue, la paix descendre à travers ses nerfs, se faufiler jusque dans les plus secrètes circonvolutions de son cerveau. Sans qu'aucun son ne sorte de ses

lèvres, sa bouche dessinait le mot *mau*, *mau* à l'intention de la petite fille qui préparait la pipe.

Après quelques pipes, sa peur allait disparaître, le nœud qui lui serrait l'estomac se déferait, il serait à l'abri de tout.

Une flambée de haine pour l'étranger étendu en face de lui, dans la petite pièce tranquille, fit trembloter son menton. A cause de lui, de ses amis, il ne dormait plus, il tremblait au moindre bruit, il n'osait plus sortir de sa villa. Lorsqu'il était seul, il enfilait un lourd gilet pare-balles, fait de plaques d'acier et de toile. Il mangeait à peine. Il savait que les boys se moquaient de lui derrière son dos. Lequel d'entre eux le trahissait ? Lequel viendrait déposer une nuit près de son lit, la grenade quadrillée qui le déchiquetterait ? Ou passerait sur sa gorge un poignard effilé ?

Le Vietnamien porta brusquement la main à sa gorge grasse. Il n'en pouvait plus. Il lui avait semblé sentir l'acier froid contre sa peau.

Il n'était pas fait pour les complots. La politique était trop féroce au Viet-nam. La vie ne valait rien. Il haïssait les Américains. Eux ne risquaient que leurs dollars.

Par-dessus le corps de son hôte, il aperçut la silhouette de sa femme. Une bouffée de haine et de désir secoua son gros corps. C'est pour elle qu'il s'était jeté dans cette aventure insensée. A cause de son ambition démesurée. Et aussi parce qu'il ne pouvait pas s'en passer. Avant la peur, il avait toujours envie d'elle. Depuis longtemps, il ne se gênait plus pour les boys, les sachant ricanant derrière les portes mal fermées.

Le jour où l'Américain lui avait proposé son marché, Hélène était venue le trouver dans son bureau vêtue d'un maillot de cuir noir clouté d'or et s'était assise sur ses genoux. Il avait voulu la prendre, elle s'était défendue, l'avait giflé, jeté à terre. Sans même la laisser l'effleurer.

— Si tu n'acceptes pas, tu ne me toucheras plus jamais, lui avait-elle dit froidement. Et si à la fin de l'année tu es encore en train de croupir ici, je te quitte. Le consul de l'Inde veut m'épouser. Il est riche, lui.

C'était son amant depuis longtemps. Ce jour-là, le général Nhu avait cédé. Et il était entré dans le premier cercle de l'enfer.

La boulette brune grésilla plus fort et se gonfla en une grosse cloque. La fillette la coinça habilement dans le fourneau de la pipe, l'étala avec la longue aiguille et tendit l'embouchure à Nhu. Déjà les narines du Vietnamien palpaient, aspirant l'odeur fade et entêtante.

Sa bouche happa l'embout d'ivoire et il aspira goulûment, à longues bouffées, les yeux fermés, jusqu'à ce que la pipe s'éteigne en un ultime grésillement.

Aussitôt, le général Nhu se laissa aller en arrière sur le dos, gardant dans sa poitrine la fumée brune.

La fillette, qui pouvait avoir une dizaine d'années, rassembla sur le plateau d'argent la pipe, le flacon d'opium, la lampe et les aiguilles, se leva, contourna le corps de Malko et vint s'accroupir entre lui et Hélène. La flamme de la lampe dessinait sur le mur des ombres fantastiques. Le visage gras et mou du général Nhu avait pris une expression extatique.



— A vous, souffla Hélène à Malko.

Elle était étendue sur les nattes qui couvraient le sol de la petite pièce nue et sans fenêtre. Très maquillée, les yeux démesurément étirés au Twenty, la bouche rouge comme une mangue, intégralement nue sous un sarong bleu retenu par ses seins, appétissante comme un fruit tropical. La tête appuyée à un petit coussin, elle savourait l'effet de sa première pipe.

Malko était allongé à côté d'elle, séparé du général par un petit espace. Lui aussi, en sarong.

Avec des gestes habiles et précis, la fillette préparait sa pipe. Lorsqu'il fuma, elle attendit, absente et impassible. Plus tard, lorsqu'ils auraient tous fumé, elle fumerait à son tour.

La drogue n'avait pas encore déconnecté Malko de la réalité. Il contemplait le général Nhu, se demandant pourquoi Richard Zansky l'avait choisi. Et pourquoi, il se défilait maintenant. Or, il fallait absolument qu'il perce son secret, qu'il lui fasse reprendre sa place dans le complot. Sans cela, pas de Sunrise.

Le général l'avait d'abord reçu dans un salon meublé sans goût. Il était sanglé dans un uniforme blanc et semblait s'ennuyer profondément. Un autre couple était présent. Un civil vietnamien avec une tête de mort, accompagné d'une grande fille à la poitrine énorme, complètement idiote. Ils avaient grignoté de la tarte à la papaye en buvant du thé et du whisky. La conversation languissait. Hélène resplendissante dans son sari bleu, avait insisté pour que Malko adoptât la même tenue.

A côté du salon, il y avait deux petites pièces sans ouverture, sans meuble : les fumeries. Le couple ami s'était éclipsé le premier, sans façon.

Hélène, Malko et le général étaient restés seuls dans le salon. Malko en avait profité pour demander au Vietnamien :

— Savez-vous ce qui est arrivé au colonel Mitchell ?

Le général avait pris l'air d'une glace à la vanille en train de fondre au soleil. Il savait. Seul un élémentaire réflexe de savoir-vivre l'avait empêché de jeter à la porte cet étranger porteur de mauvaises nouvelles.

— Je ne l'avais pas vu depuis plusieurs jours, avait-il dit mollement.

— Vous ne voyez pas qui avait intérêt à sa mort ?

Malko avait poursuivi impitoyablement le gros général à travers le salon. Nhu avait agité ses petites mains boudinées dans un geste de défense.

— Je n'en ai pas la moindre idée, avait-il affirmé d'une voix aiguë. Tout cela ne m'intéresse pas.

Il s'était littéralement précipité dans la fumerie, et déshabillé séance tenante. Malko avait réalisé que sa mission n'allait pas être facile. La mort de Mitchell n'avait rien arrangé.



Hélène, étendue à plat ventre sur la natte, essayait de garder la fumée le plus longtemps possible dans ses poumons. Enfin, elle expira. Son corps semblait une bulle de savon. A côté d'elle, Malko récupérait avec sa seconde pipe.

— Caressez-moi le dos, demanda Hélène à voix basse.

Il tourna la tête, surpris. Le général Nhu était à un mètre d'eux. Hélène sourit :

— A partir de la troisième pipe, il se moque de tout.

Le général en était à la sixième. Et la fillette était en train de lui en préparer une autre. Soudain, Hélène se leva et vint s'étendre entre Malko et la lampe, face à son mari. Baissant son sarong sur ses reins, elle regarda Malko impérativement. Celui-ci, couché sur le côté, posa sa main sur les épaules de la jeune femme. Sa peau était fine et douce.

Il laissa glisser ses doigts jusqu'au creux de ses reins et remonta lentement.

— C'est bon, murmura Hélène. Continuez.

Malko souleva la tête et vit Nhu, de l'autre côté de la lampe. Son visage était tourné vers eux, mais, en réalité, fixait la boulette d'opium. Puis, avidement, il prit la pipe et aspira la fumée, jusqu'à ce qu'il retombât sur le dos.

Il n'y avait aucun bruit dans la villa. L'autre couple devait dormir. La fillette n'avait pas dit un mot depuis le début de la soirée. Inlassablement, elle sortait l'opium du flacon et confectionnait ses boulettes.

Hélène tourna la tête vers Malko. Elle avait les lèvres entrouvertes sur des dents éblouissantes. Tranquillement, elle fit glisser son sarong encore plus bas, découvrant le haut de ses cuisses. Malko retira sa main. Hélène se rapprocha encore de lui et murmura :

— Ne craignez rien, il ne nous voit pas.

Elle se retourna sur le dos, envoya promener le sarong d'un coup de pied et resta ainsi, la tête appuyée sur un coussin. Son corps avait des reflets cuivrés, à cause de la lampe.

— Je suis bien, murmura-t-elle. Caressez-moi encore.

La fillette vint s'accroupir près d'eux et prépara une énorme boulette. Sans un regard pour Malko. Hélène prit la pipe, aspira, et ensuite, prit la main de Malko et la posa sur sa poitrine.

Malgré lui, Malko se crispa un peu sur la chair ferme. La pointe épaisse d'un sein vint à la rencontre de ses doigts. Hélène soupira, se tordit, creusa son bassin. La main de Malko atteignit le ventre concave, lisse et doux. Il n'avait fumé que trois pipes et était encore parfaitement conscient, bien que merveilleusement détendu. Il réalisa soudain que le mari d'Hélène était à un mètre de lui.

Par-dessus le corps de la jeune femme, il le regarda.

Le général Nhu était étendu sur le côté, les yeux ouverts, le visage dans sa direction. Son souffle était régulier mais il ne faisait pas un mouvement. Pourtant, il voyait la main de Malko posée sur sa femme, il entendait le souffle saccadé de cette dernière.

Bourré d'opium jusqu'aux yeux, il se moquait éperdument de tout, à des milliers de milles, sur un petit nuage rose. Pour les vrais opiomanes, la drogue efface tout penchant sexuel avec une efficacité totale.

La fillette posa la pipe. Puis elle saisit l'un après l'autre, les deux pieds d'Hélène, étendant les jambes légèrement ouvertes. Accroupie, elle commença à lui masser habilement les pieds et les chevilles, d'un mouvement doux et tournant. Hélène glissa vers le mur et Malko sentit soudain une fourrure rêche et courte sous sa main.

En dépit de l'étrange situation, il eut tout à coup terriblement envie d'Hélène. Un peu honteux, il commença à défaire son sarong.

La jeune femme ouvrit les yeux et tourna la tête vers lui.

— Non, continuez à me caresser.

Elle referma les yeux et attendit. Malko dut faire appel à toute sa volonté pour ne pas se jeter sur ce corps étendu, offert. Il avait totalement oublié la présence silencieuse du général. Si le puritain Richard Zansky avait pu les voir...

Un peu sadiquement, ses doigts coururent sur la peau d'Hélène, évitant le sexe et la poitrine. Jusqu'à ce qu'elle lui prenne la main brutalement.

Quand elle commença à onduler d'avant en arrière, il sembla à Malko que les yeux du général brillaient légèrement. Mais ce n'était peut-être que le reflet de la lampe continuant à brûler entre eux.

Hélène se tordit silencieusement, avec des saccades brusques, haletant, échappant aux mains de Malko et à la fillette qui la massait.

Puis elle resta sur le dos, immobile, les yeux fermés, apaisée. Par contre, Malko eut du mal à reprendre son souffle. Le sang battait à ses tempes, son ventre le brûlait, il était au bord de la jouissance, frustré, furieux.

La fillette vint s'accroupir près de lui. De nouveau, l'opium grésilla. Elle lui présenta la pipe et il aspira la fumée âcre et fade à la fois avec avidité. Peu à peu, une douce torpeur l'envahit et il contempla plus calmement le corps de la jeune femme.



Malko ouvrit les yeux en sursaut. Hélène était penchée sur lui. Elle avait remis son sarong.

— Il est tard, dit-elle.

Le général avait disparu. L'odeur fade de l'opium flottait encore dans la pièce. Malko se leva péniblement de la natte, la tête lourde, passa à côté et se rhabilla. Hélène réapparut, elle avait passé une robe

de toile. La villa était totalement silencieuse.

— Je vais vous raccompagner, dit-elle.

Ils sortirent. La nuit était claire et la rue absolument déserte. Malko regarda sa montre : minuit et demi. A une demi-heure du couvre-feu, Saigon était déjà désert depuis une bonne heure.

Une rafale d'arme automatique claqua du côté de Bien-hoa. Hélène démarra. Malko avait repris ses esprits. Ils roulèrent quelques minutes dans des rues désertes, puis débouchèrent sur une grande place, défigurée par un hideux monument aux morts.

— La Faculté de droit, annonça Hélène.

L'effet de l'opium s'était atténué et la conscience professionnelle de Malko reprenait le dessus.

— Il faut que je vous parle, fit-il fermement. Arrêtons-nous.

Hélène ralentit et s'arrêta contre le trottoir. Elle coupa le contact et alluma une cigarette. En face d'eux, les grilles donnaient sur le parc sombre et désert de la Faculté de droit.

— Je n'ai pas pu parler au général, dit Malko.

— Vous lui parlerez. Je vous promets. Il vous a trouvé sympathique. Il est possible que les choses s'arrangent. Laissez-moi faire.

Malko comprit qu'en dépit de l'étrangeté de la situation, il était sur la bonne voie.

La robe s'était relevée sur les cuisses bronzées et Malko, tout à coup, avala difficilement. Il sentit le regard d'Hélène posé sur lui.

Elle se pencha vers lui. Ses lèvres effleurèrent son cou.

— Je vous demande pardon pour tout à l'heure. Je n'aime pas faire l'amour quand je fume.

La main droite d'Hélène joua sur sa chemise, défit un bouton et il sentit ses doigts parcourir sa poitrine, jouant avec les poils.

Soudain, elle frissonna comme si elle avait la fièvre et sa bouche recouvrit la sienne.

Sans cesser de l'embrasser, les mains de la jeune femme glissèrent plus bas. Il y eut un froissement d'étoffe, puis la tête d'Hélène quitta la bouche de Malko et il la sentit l'envelopper d'un coup, chaude et douce avec une infinie délicatesse.

— Arrêtez, fit Malko d’une voix étranglée.

Il aurait vraiment voulu qu’elle cessât mais n’eut pas la force de l’arracher de lui. Tout ce qu’il fit, c’est de reculer un peu le bassin, vite arrêté par le siège. La tête d’Hélène le suivit et son mouvement se fit plus profond et rythmé. Soudain Malko sentit une onde sauvage partir de sa colonne vertébrale, lui tordre le ventre.

Son plaisir fut violent et bref, puis il se laissa aller contre le siège, la tête vide, le torse et les bras dégoulinant de sueur.

— Il ne faut pas rester là, dit-elle quelques instants plus tard. Nous risquerions de passer la nuit en prison.

Elle remit en route. Ils passèrent devant l’horrible cathédrale de brique rouge et descendirent la rue Tu-do, déserte. Hélène stoppa en face du Continental éteint. Malko se sentait des ailes. La jeune femme lui effleura la joue d’un baiser.

— Téléphonez-moi demain, je parlerai de vous au général, dit-elle.

Pensif, il descendit et regarda la Peugeot tourner dans l’avenue Le-loi. Le premier contact avec le général Nhu avait été inattendu.

Mais rien ne se passait comme ailleurs au Vietnam. Malko s’engagea dans la rue Tu-do pour rejoindre son hôtel. Il y eut un bruit de moteur et il se retourna. Un scooter descendait la rue, venant droit sur lui. Il s’élança en courant pour rejoindre le trottoir. Mais la machine fut plus rapide, passant près de lui à le frôler. Il n’eut pas le temps de voir les deux hommes qui la montaient. L’un d’eux le frappa à la volée d’un coup de matraque à la tempe.

Malko vit le trottoir monter vers lui, envoya les mains en avant et perdit connaissance.

1. Vite, vite.

CHAPITRE VI

Il était le battant d'une cloche. Régulièrement, toutes les cinq secondes environ, le son mat heurtait ses tympans, s'étalait en vibrations atroces dans sa boîte crânienne et venait buter contre ses yeux fermés, irradiant une nouvelle douleur.

Comme si une main gigantesque l'avait transformé en pendule oscillant sous une énorme grotte de bronze.

Soudain, Malko réalisa qu'il n'avait pas la tête en bas, mais qu'il était recroquevillé, les mains attachées derrière le dos, les chevilles liées, dans un espace clos, si petit qu'il lui interdisait le moindre mouvement.

Il essaya d'ouvrir les yeux mais n'y parvint pas. Comme si ses paupières étaient collées. Une panique viscérale le submergea. Il se débattit furieusement, ne réussissant qu'à se cogner la tête contre une paroi métallique. Son sang-froid un peu revenu, il réalisa qu'une large bande de tissu adhésif avait été collée en travers de son visage, à même les paupières, obturant complètement sa vision.

Peu à peu, il reprenait conscience. Le martèlement qu'il avait pris pour le son d'une cloche provenait en réalité du choc répété d'un objet contre les parois métalliques de l'enceinte où il se trouvait. Comme si quelqu'un avait tapé dessus à coups de marteau, avec la régularité d'un métronome. Malko avait l'impression que c'était son cerveau qui prenait directement les coups, que sa matière grise se désagrégeait dans sa tête. Il ouvrit la bouche pour aspirer un peu d'air, soulager la pression de ses tympans. Mais le bruit lui parvint encore plus fort et il la referma.

En se heurtant l'épaule et la hanche, il réalisa qu'il était nu. On ne lui avait même pas laissé son slip.

Il lui fallut un effort surhumain pour déplier un peu les articulations de ses genoux et essayer de quitter la position accroupie. Très vite, le sommet de son crâne heurta une autre paroi métallique et il retomba lourdement sur ses talons. Il se trouvait dans une caisse métallique exactement à ses mesures.

Les chocs continuaient. Il hurla, pour dire de cesser, mais ses paroles furent hachées, mutilées par les chocs. Idiotement, il pensa au

gong appelant les bonzes à la prière.

La mémoire lui revenait peu à peu. Depuis le moment où l'homme en scooter l'avait frappé. Mais toute notion de temps avait disparu. Cela avait pu se passer une heure ou un mois plus tôt. Impossible de se rappeler ce qui était arrivé entre-temps. Chaque fois qu'il tentait de dérouler ses souvenirs le choc coupait le fil. Il lui semblait pourtant qu'il n'était plus inconscient depuis longtemps, qu'il avait parlé.

Il chercha à comprendre où il se trouvait. Au toucher il pensa qu'il s'agissait d'un gros fût d'huile dans lequel on l'avait tassé comme un crapaud. Avec ses doigts, il sentit les canelures de la tôle ondulée.

Au fur et à mesure qu'il reprenait conscience, la chaleur s'infiltrait dans tous ses pores. La sueur coulait de ses yeux, le long de ses bras. Une odeur nauséabonde choqua ses narines. La sienne.

Entre deux chocs il prêta l'oreille, mais n'entendit rien.

C'était à devenir fou, à hurler.

Que voulait-on de lui ? Ou se trouvait-il ? Et depuis quand ? Une soif dévorante lui gonflait la langue. Il se sentait si épuisé qu'il se serait endormi immédiatement dans sa position horriblement inconfortable, si les vibrations de la tôle ne l'avaient pas tenu éveillé. Il cria de nouveau, heurta le toit de sa prison avec son crâne, ne réussissant qu'à se faire mal. Inexorablement, les chocs continuaient contre le métal, créant des vibrations insupportables. Il aurait fait n'importe quoi pour que cela s'arrête.

Il remua furieusement, espérant faire basculer le fût.

En vain. L'angoisse le submergea. Il se dit que ceux qui tapaient sur le fût voulaient seulement le rendre fou, dément, lui faire perdre la tête. C'était très asiatique. La destruction par l'intérieur. Malko savait que les vibrations sonores peuvent provoquer des lésions permanentes. On relâcherait dans les rues de Saïgon une loque, un déchet humain.

Tout à coup, les coups s'arrêtèrent. Malko n'eut pas le temps de souffler. Le bourdonnement continuait dans ses oreilles. Le couvercle du fût sauta avec un claquement sec.

Les mains le prirent aux aisselles, le mettant debout. Il cria, tant ses articulations ankylosées étaient douloureuses.

Une voix demanda en anglais, calmement :

— Qui d'autre avez-vous vu depuis votre arrivée ?

L'homme parlait anglais, mais Malko fut certain qu'il s'agissait d'un

Vietnamien. A un certain sifflement dans les voyelles. Qu'avait-il déjà dit ? se demanda Malko.

— Qui êtes-vous ? fit-il.

— Parlez ou nous continuons, répondit la voix anonyme.

Il devait se trouver dans un service de police. Soudain, il hurla de toute la force de sa voix, rentrant la tête dans ses épaules pour parer les coups probables.

Rien ne vint. La voix calme remarqua :

— Vous avez tort, vous finirez par tout dire.

On repoussa brutalement Malko à l'intérieur du fût et le couvercle se referma.

Les coups recommencèrent tout de suite, affreusement douloureux. Il se demanda si des artères n'allaient pas céder dans sa tête, s'il ne sortirait pas de ce fût idiot ou hémiplegique. Mais très vite, le martèlement empêcha toute pensée suivie. Il était enserré dans un bourdonnement continu, qui semblait venir de partout à la fois.

Un liquide chaud commença à couler de ses oreilles : du sang. Il ne pouvait le voir, mais l'odeur fade lui arracha une nausée.

Peu à peu il sombra dans une sorte de coma. Il était une méduse flottant dans un autre monde.

Tout à coup, Malko réalisa qu'il n'était plus accroupi dans le fût. Des mains invisibles l'avaient hissé dehors, hébété. Et il répondait, mécaniquement, aux questions de son tourmenteur.

Il ne raisonnait plus, ne se défendait plus. Il voulait seulement ne plus entendre les coups, se reposer quelques minutes.

— Qui d'autre avez-vous rencontré à Saigon ?

La question mit près d'une minute pour cheminer à travers le cerveau de Malko. Péniblement, il répondit :

— Richard Zans...

— Pas les Américains, fit la voix patiente et précise. Les autres.

Malko dut faire un effort gigantesque pour trouver un autre nom. Pourtant, il avait devant lui le visage grassouillet du général Nhu.

— Le général, fit-il.

Il ne se souvenait plus du nom. Soudain, il réalisa qu'il était peut-être dans le fût depuis plusieurs jours, qu'il était déjà détruit, que l'homme invisible savait tout, qu'il le lui avait répété mille fois.

— Nhu, fit la voix. Et ensuite ?

Désespérément et de bonne foi, Malko cherchait. Le bouc de Chanh sortit de sa mémoire.

— Chanh, le journaliste.

— Oui, ensuite.

Ni satisfaction, ni colère dans la voix. La patience détachée d'un entomologiste qui dissèque un insecte.

— Qui encore ?

Cela allait mieux dans la tête de Malko. Il pensa à la métisse, mais parvint à dresser un barrage mental entre son nom et son désir de parler.

— Personne.

— Vous mentez, dit la voix, vous avez vu d'autres personnes.

Malko pensa au colonel Thuc.

— Des gens de la police.

— Qui ?

Il énuméra tous ceux dont il se souvenait, sans obtenir de commentaires. L'idée l'effleura que, peut-être, un de ceux présents à son interrogatoire était, peut-être, le colonel Thuc. Ou le commissaire Le Vien. C'était bon signe qu'on lui ait bandé les yeux. On voulait donc le laisser en vie. Et qu'il ne puisse reconnaître ses interrogateurs. A moins que cela ne soit qu'un raffinement supplémentaire à sa torture.

— Ensuite ?

Il comprit qu'il ne s'en tirerait pas ainsi. Avec une méticulosité tout asiatique, celui qui l'interrogeait avait décidé de tirer de lui la moindre parcelle de vérité.

— Libérez-moi, réclama-t-il.

La voix fit écho.

— Je crois que vous ne dites pas la vérité, fit-il sentencieusement.

Il donna un ordre en vietnamien. Malko saisit qu'il s'agissait d'eau. Ses cours ne l'avaient pas familiarisé avec l'accent paysan.

On le repoussa dans le fût. Presque aussitôt, un jet d'eau tiède éclaboussa son visage. Surpris, il suffoqua. Il sentit le contact d'un tuyau dont le bout plongeait dans le fût. L'eau monta très vite, atteignit les genoux, le ventre de Malko.

Il voulut se redresser, mais deux mains le maintinrent au fond du fût. Dans sa position, il ne pouvait pas lutter.

Il hurla.

L'eau arrivait à sa poitrine. On allait le noyer. Dans un réflexe désespéré de défense, il parvint à se redresser. On le repoussa brutalement et sa tête disparut sous l'eau. Les mains continuaient à peser sur ses épaules, lui maintenant le visage sous l'eau. Il retint son souffle aussi longtemps qu'il le put puis ouvrit la bouche, ses poumons prêts à éclater.

L'eau nauséabonde envahit sa gorge, il toussa, cherchant de l'air, suffoquant. Les mains le lâchèrent. Il put aspirer une goulée d'air chaud. L'eau arrivait jusqu'à sa bouche, mais ses narines étaient à l'air libre.

Soudain, une vibration sonore fit vibrer sa boîte crânienne. On recommençait à frapper contre la paroi du fût ! L'eau transmettait le son encore plus que l'air et la tension sur les tympons de Malko, devint insupportable. A chaque coup, c'était comme si sa tête allait éclater. Il essaya de sortir de l'eau, mais on l'y enfonça et il faillit suffoquer de nouveau.

Cette torture déshumanisée, sans visage, sans cri, sans violence, sans haine était diabolique.

La résistance de Malko faiblissait. Son souffle était de plus en plus saccadé. Sa tête résonnait sous les coups. Pour conserver son sang-froid il tenta de compter, mais s'arrêta tout de suite. Son cerveau refusait de fonctionner. Peu à peu, il ressemblait dans son coma précédent.

Les coups étaient de plus en plus rapprochés, ne formaient qu'un grondement continu.

L'instinct de conservation craqua d'un coup. Malko se tassa, plongeant la tête dans l'eau, la bouche ouverte, pour ne plus entendre. Mais il n'eut pas le temps d'avalier de l'eau sale. On le tira brusquement du fût pour le jeter brutalement par terre. Il resta là, comme un poisson tiré brusquement hors de l'eau.

Des élancements parcouraient son crâne dans tous les sens, désagrégeant toute pensée coordonnée. Il se demanda s'il allait mourir.

— Vous êtes prêt à dire la vérité ? demanda la même voix.

— Je l'ai dite.

Ces simples mots lui avaient arraché la gorge. Quelqu'un se mit à califourchon sur son dos, lui maintenant les épaules. Deux mains lui saisirent la tête et la firent pivoter de façon à la présenter de profil. Malko sentit une natte rugueuse contre sa joue.

La voix se rapprocha. Son bourreau devait s'être accroupi près de lui.

— Puisque vous refusez de dire qui vous avez vu, nous allons vous tuer.

Menace classique. Malko aurait donné n'importe quoi pour ne pas retourner dans le fût.

Soudain, quelque chose piqua l'intérieur de son oreille. Il sursauta. Les mains le tinrent plus fermement. La voix annonça :

— Je vais vous enfoncer ce morceau de bambou dans l'oreille. Il vous percera le tympan et le cerveau. Vous mourrez tout de suite.

Malko sentit un frôlement dans son oreille. C'était horrible. Bien pire que d'avoir un canon de pistolet. Il avait vraiment la sensation que le fin bâtonnet allait lui transpercer la tête. Il sentit la pointe aiguë qui cherchait à se frayer un chemin dans la chair délicate.

L'instinct de conservation fut plus fort que le raisonnement. Il *savait* qu'ils ne voulaient pas le tuer. Que ce soit les hommes de Thuc ou d'autres.

Son sursaut désarçonna l'homme qui se tenait sur son dos. Il l'entendit tomber lourdement avec un juron vietnamien. L'eau avait à moitié décollé le tissu adhésif qui l'aveuglait. Son mouvement brusque l'accrocha à la natte et un de ses yeux se libéra. Cela ne dura que quelques secondes.

Dans son champ de vision, Malko aperçut deux bottes de toile, un mur sale où était accroché un bas-relief en bois brun, et un coin de fenêtre. Les volets étaient fermés et la lumière devait venir d'une lampe.

Il y eut un cri en vietnamien :

— Ne le tue pas !

Mais un choc violent atteignit Malko à la nuque. Il plongea sur la natte, assommé.



— Il est certainement ivre mort.

— Il était chez Than-thanh.

— Soulevez-le.

Malko sentit qu'on le remuait. Il ouvrit les yeux et ne vit d'abord que des cabanes en tôle et de la boue. Il faisait jour, son crâne lui semblait en lambeaux et, sans les hommes qui le soutenaient, il serait tombé.

Une jeep militaire était arrêtée près de lui, un soldat US au volant. Deux autres encadraient Malko, qui se trouvait au bord d'une route rectiligne bordée de rizières. Rien que de garder les yeux ouverts lui donnait une migraine atroce. On lui fit boire quelque chose et il sentit le goût fade du thé vietnamien.

Il recracha tout de suite, écoeuré, et vomit à longs traits. L'un de ceux qui le tenaient s'écarta précipitamment en jurant.

— Bon sang, mais qu'est-ce qui se passe ? demanda Malko. Où sommes-nous ?

La voix du sergent claironna :

— Ben, mon pote, qu'est-ce que tu tiens ! Tu es sur l'autoroute de Bien-hoa. T'as des papiers ?

Sans attendre sa réponse, il fouilla sa veste et sortit son portefeuille.

Il était trop fatigué pour protester. D'ailleurs, le sergent émit un petit sifflement : il avait trouvé sa carte de l'ambassade.

— Vous allez mieux, sir ? demanda-t-il.

Malko parvint à esquisser un sourire.

— Un peu, mais je ne suis pas soûl. J'ai été attaqué et drogué.

— Certainement, sir, fit le sergent respectueusement.

Se demandant si Malko était ivre mort ou bourré de marijuana. Il avait rarement vu une cuite pareille. Le type avait dû se bourrer de *chum* ¹ chez Than-thanh, le restaurant voisin sur pilotis, et se perdre dans la nature. Une chance qu'il n'ait pas été dévalisé.

— Voulez-vous que nous vous raccompagnions à votre hôtel ?

— Avec plaisir, dit Malko.

On l'aida à monter dans la jeep et il s'effondra sur le siège arrière. L'air lui fit du bien, mais n'ôta pas sa migraine. Chaque véhicule qui les croisait déclenchait dans son crâne endolori une vibration douloureuse. Il avait hâte de se voir dans une glace.

— Quel jour sommes-nous ? demanda-t-il brusquement à son chauffeur.

— Mercredi, fit l'autre, stupéfait.

Donc, Malko n'était resté que six ou sept heures prisonnier. Et ne semblait garder aucune trace de ses tortures. C'était un intermède à la Kafka. La jeep stoppa devant le Continental et il descendit sous le regard goguenard du sergent.

Le veilleur de nuit lui donna sa clé sans commentaire. Avec le couvre-feu, il était fréquent que les clients restent coucher où ils se trouvaient.

Malko réclama une bouteille de Contrexéville, se traîna jusqu'à l'ascenseur qui monta avec une lenteur exaspérante. Ce n'est que dans sa chambre, en retrouvant l'air climatisé, qu'il se sentit un peu mieux.

La glace du lavabo lui renvoya l'image d'un visage fatigué, aux yeux rougis, aux traits tirés, mais rien de plus. Ses vêtements étaient secs. Il se déshabilla et examina son corps devant la glace de l'armoire.

Aucune marque. Il eut beau tourner sur lui-même, il trouva seulement un minuscule caillot de sang dans son oreille gauche. Sans cela il aurait cru avoir rêvé.

Il s'effondra sur le lit. On ne lui avait rien volé, ses vêtements et son corps étaient en parfait état et pourtant il avait été torturé toute une nuit. Son crâne retentissait encore des coups frappés contre la paroi métallique du fût. Il lui semblait étouffer. Il eut une nausée et se leva pour vomir.

Qui l'avait capturé et interrogé ? Et surtout que voulait-on savoir ?

Ce que préparait le général Nhu ou ce que lui avait dit la métisse ? Qu'avait-il dit ?

Il s'endormit tout d'un coup sur cette question angoissante. Sans pouvoir y répondre.

1. Alcool de riz.

CHAPITRE VII

Tu-anh jeta à Malko un regard ironique. Lorsqu'elle eut fini de refaire son œil droit, elle remarqua :

— Vous avez fait la bringue hier soir... Vous avez la gueule de bois. C'est le chum et les taxi-girls. (Elle pouffa.) Et encore si vous n'avez rien attrapé...

Malko leva un œil torve et agacé. Si, en plus, il devait se laisser mettre en boîte par cette mini-chipie. Sa colère fondit en partie devant les cuisses généreusement découvertes par ce qui tenait lieu de jupe à Tu-anh. Il hésita entre la fessée et le viol.

— Je n'ai pas fait la bringue, fit-il patiemment. J'ai mal dormi.

La Vietnamiennne pouffa, totalement incrédule. Malko ferma les yeux : le bourdonnement continuait dans sa tête. Par moments, des douleurs lancinantes zigzaguaient à travers son crâne, lui donnant envie de hurler. Il s'était réveillé à trois heures de l'après-midi, à peu près aussi frais qu'une serpillère usagée. Le bureau de Zansky ne répondait pas. Chanh n'était pas là. Il pleuvait ou il allait pleuvoir. Saigon était toujours aussi bruyant et aussi sale.

Comme un somnambule, il avait pris la direction de la rue Vo-tanh, dans une Dauphine qui avait dû faire la Marne. Pas de nouvelles d'Hélène non plus, mais il était trop fatigué pour l'appeler. Une seule question lui importait. Qui l'avait torturé et pourquoi ?

Si seulement il avait pu joindre Mary-linh... Il n'osait pas aller à l'appartement de la rue Phandinh-phong. Les événements de la nuit précédente prouvaient qu'il était suivi. Une pensée lancinante le paralysait. Avait-il parlé d'elle ? Dans ce cas, il fallait absolument la prévenir. Si c'était les hommes de Thuc.

Toutes ces pensées s'entrechoquaient encore douloureusement dans son crâne lorsque Tu-anh commença à se moquer de lui. Le commissaire Le Vien était en opérations. Pour se changer les idées, Malko commença à griffonner sur son buvard les plans de son futur parc.

— Tenez, buvez ça.

Tu-anh lui tendait une tasse de thé. Il sourit, reconnaissant.

Le liquide chaud lui fit du bien. Mais ses yeux d'or étaient encore striés de rouge et gonflés.

La porte s'entrouvrit sur May-li, la hautaine interprète. Elle semblait moins guindée, et esquissa même un sourire.

— Encore du thé ?

Malko accepta. Puis elle feuilleta un magazine posé sur la machine de Tu-anh. Malko eut soudain une idée.

— En quoi consiste exactement votre travail ? demanda-t-il. Il faut que je me documente.

May-li sembla flattée qu'il s'intéressât à elle. En dépit des cuisses de Tu-anh.

— Ça dépend. Quelquefois, je fais la sténo, d'autres fois, je traduis pour les *advisors* qui ne parlent pas vietnamien.

— Tous les gens arrêtés par la police spéciale sont interrogés immédiatement ?

— Tous.

Visiblement, elle ne se méfiait pas, ravie de bavarder. Sans façon, elle s'assit sur le bureau et sa tunique s'ouvrit, découvrant ses longues jambes gainées dans le pantalon de soie noire. Malko poursuivait son idée.

— Vous avez vu l'homme qui s'est suicidé ?

Elle hésita.

— Je ne me souviens plus.

Malko tiqua. Au moment où il allait poser une autre question une voix aiguë appela de l'autre pièce l'intérieur. May-li se leva aussitôt.

— Excusez-moi, j'ai du travail.

Malko, perplexe, termina son thé. Comment se faisait-il que cette fille ne se souvienne pas d'une histoire aussi surprenante. Bizarre, bizarre.

Abandonnant Tu-anh à son magazine, il se plongea dans les plans du parc de son château. Il n'avait pas envie de visiter le bloc spécial. enfin, la porte du bureau voisin s'ouvrit sur les interprètes. Malko attendit que May-li apparaisse, et la rejoignit dès qu'elle fut dehors.

— J'aimerais bavarder encore avec vous, dit-il. Voulez-vous venir

dîner à la Cave ?

Le restaurant en vogue de Saigon. Malko sentit May-li hésiter, tentée. Enfin, elle dit, très vite :

— D'accord, mais je ne veux pas venir à votre hôtel. Vous pouvez me chercher 151, rue Hien-vuong. Je vous attendrai en bas.

Elle s'enfuit, rejoignant les autres filles qui l'attendaient près de la barrière séparant le bloc spécial du reste des bâtiments. Brusquement, Malko se sentit mieux. Enfin, il allait avancer.



Richard Zansky écoutait Malko en caressant sa joue gauche lisse comme un tambour. Il était fatigué, lui aussi, ayant passé la journée en conférences stériles au MACV, à deux pas du Continental.

Malko et lui s'étaient installés à la table la plus tranquille de la terrasse du Continental. Autour d'eux les petits pédérastes vietnamiens buvaient des chocolats et de la cannelle en lorgnant les massifs « marines » en treillis qui restaient entre eux, terrorisés par les microbes et les maladies vénériennes. Seuls, les plus héroïques se hasardaient au Continental. La plupart préféraient la Caravelle, climatisée et close.

— C'est bizarre, fit Zansky, lorsque Malko eut terminé son récit. Qu'est-ce que vous pouvez bien savoir qui puisse intéresser les Vietnamiens ? Ils croient peut-être que vous avez identifié celui qui a vendu Mitchell.

— On ne peut pas trouver où j'ai été interrogé ?

L'Américain haussa les épaules.

— Que ce soit le CIO ou la police spéciale, ils ont des dizaines de villas où ils torturent les gens. Nous ne les connaissons pas toutes, même si c'est nous qui payons.

— C'est réconfortant de penser que j'ai été torturé grâce à mes propres impôts, remarqua Malko.

Zansky ne releva pas.

— Il faut faire plus attention que jamais, dit-il. Et continuer vos contacts avec le général Nhu. N'oubliez pas que vous êtes à Saigon pour cela.

— Et si cette métisse avait raison ? dit soudain Malko. Si c'est à elle que mes tourmenteurs en aient voulu ?

Zansky haussa les épaules.

— Ridicule. Cessez de rêver. Vous avez revu cette fille ?

— Non.

— Vous voyez bien. Elle a vu que son conte de fées ne prenait pas et elle n'a pas insisté. Non, je crois que c'est le CIO. Ils continuent l'opération Mitchell ; ils ont peut-être voulu vous décourager.

Il se leva.

— Excusez-moi. Ce soir, je dîne avec l'ambassadeur. En smoking. Il faut que j'aille me changer.

Malko vit Zansky assailli par les fillettes aux colliers de fleurs et sourit. L'Américain semblait totalement désarmé avec une couronne autour du cou. Il consulta sa montre. Encore une demi-heure avant d'aller chercher May-li.

Il n'avait pas parlé de ce rendez-vous à Richard Zansky.



La rue Hien-vuong était sombre comme un four. Depuis vingt minutes, Malko faisait les cent pas dans le noir, en essayant d'éviter les énormes trous du trottoir.

Pas de May-li. Il ignorait même son nom de famille, et, d'ailleurs, la porte de l'immeuble était fermée à clé. Une angoisse sourde commença à lui serrer l'estomac. Un taxi passa, ralentit et repartit.

La porte grinça tout à coup, s'entrouvrit. Malko se précipita, aperçut quelqu'un dans l'ombre.

— May-li ?

— Vous êtes le conseiller américain ?

C'était une voix fluette et pointue, inconnue de lui. En s'avançant encore, il vit une silhouette beaucoup plus petite que l'interprète dont il ne distinguait pas le visage dans l'obscurité.

— Où est May-li ? demanda-t-il.

— Elle n'a pas pu venir, elle a changé d'avis. Il ne faut pas l'attendre.

La fille récita ses trois phrases très vite puis repoussa la porte.

— Il ne faut pas attendre, répéta-t-elle avant de disparaître.

Malko se retrouva seul dans le noir. Il patienta encore quelques minutes, puis s'en alla, frustré et intrigué. Pourquoi la Vietnamiennne avait-elle changé d'avis en deux heures. Timidité ? Un fiancé jaloux ? Il se consola en se disant qu'il aurait le fin mot de l'histoire le lendemain matin et qu'il l'inviterait à déjeuner. Un taxi le ramena au Continental. Sa tête était encore lourde et il avait hâte de se reposer.



Toutes les filles arrivèrent entre neuf heures et neuf heures et demie. Toutes, sauf May-li.

Malko attendit dix heures pour pénétrer dans le bureau voisin. Une demi-douzaine de Vietnamiennes y travaillaient. Le plus naturellement possible, il demanda :

— Mary-li est en retard ?

D'abord, personne ne lui répondit, puis une des filles dit en anglais d'un ton égal :

— May-li ne vient pas aujourd'hui.

— Elle est malade ?

— Non, elle est partie à Da Nang, fit une autre fille. Pour travailler.

Elle se replongea dans sa machine. Etrange. On ne partait pas ainsi sans crier gare. Il est vrai qu'il ne savait rien de May-li. Il n'insista pas. Si quelque chose ne tournait pas rond, cela ne ferait qu'aggraver les choses.



Tu-anh portait une mini-jupe qui était une atteinte à l'effort de guerre. Avec son énorme bouche et ses yeux en amande, allongés au khôl, elle était d'une indécence totale. Elle toisa Malko sans vergogne, allumeuse en diable.

— Vous êtes en retard, M. Sting était toujours là à neuf heures. (Elle pouffa.) Il avait tellement peur d'attraper des maladies qu'il amenait son bidon d'eau du PX. Un jour, je l'ai vidée pendant qu'il allait faire pipi et j'ai mis de l'eau du robinet. Je lui ai dit quand il a eu bu. J'ai cru qu'il allait me tuer. Il s'est plaint à M. le commissaire. J'ai failli être renvoyée.

Malko ne put s'empêcher de rire. Tu-anh était adorable et pas bête.

Et vraisemblablement là pour l'espionner. Il abaissa son regard sur ses jambes découvertes beaucoup trop haut pour une honnête secrétaire.

— Vous avez de jolies jambes, remarqua-t-il. C'est rare que les Vietnamiennes en montrent autant.

Elle éclata d'un rire enfantin.

— Parce qu'elles ne sont pas à la mode ! Moi, je suis la mode. Souvent, je mets des cuissardes en cuir avec une robe longue, puisque c'est ce qu'on fait maintenant.

Malko la contempla, suffoqué : à l'ombre, il devait faire 38°.

— Avec cette chaleur ?

— J'ai très chaud, admit Tu-anh. Mais je ne mets rien dessous. Et je suis la seule fille à la mode de Saigon. D'ailleurs, dit-elle, coquette, si vous sortez avec moi, vous verrez.

On ne pouvait être plus directe. Malko toisa ironiquement la minuscule secrétaire.

— Vous n'avez pas peur de vous compromettre ?

— Je dirai à mon père que je vais au cinéma et vous me ramènerez à dix heures. Et samedi, si vous êtes libre, nous irons danser.

— Danser, mais c'est interdit !

— Bien sûr, mais il y a des soirées privées.

Ou c'était une provocatrice, ou le commissaire Le Vien nourrissait une vipère dans son sein.

— En attendant, allons déjeuner, proposa Malko. Vous êtes libre ?

Elle fronça comiquement les sourcils.

— Pas tout à fait. J'avais promis à mon fiancé. Mais je préfère aller avec vous. Seulement, il faut partir tout de suite. S'il m'attend à la sortie, vous lui direz que vous avez besoin de moi.

En un clin d'œil, elle avait ramassé son sac. Malko fut gêné de tant de désinvolture, mais parmi les mystères inquiétants qui avaient marqué ses premiers jours à Saigon, la disparition de May-li semblait le plus accessible. Tu-anh pourrait l'aider.

Dès qu'ils furent rue Vo-tanh, elle se planta au milieu de la route et un taxi dut stopper pour ne pas l'écraser. Avant que la sentinelle ait eu le temps de siffler, elle s'y était engouffrée, tirant Malko. La discussion sur le prix fut courte et furieuse. Le chauffeur cracha par la portière et

démarra.

— Allons à la Casita. J'adore la cuisine exotique.

C'était le meilleur restaurant corse de Saigon.



Etourdie par un vin rouge qui aurait troué de l'acier, Tu-anh babillait sans arrêt. Pour une Vietnamiennne de dix-sept ans, elle semblait étrangement dessalée. Plusieurs fois, elle avait adressé à Malko des œillades sans équivoque. Il avait beau se dire qu'elle était sûrement en service commandé, c'était assez excitant.

— Vous connaissez May-li ? demanda-t-il.

— Oui. Pourquoi ?

Les petits sourcils s'étaient froncés.

— Oh ! c'est une fille qui m'a posé un lapin.

— Vous avez couché avec elle ? fit Tu-anh, intéressée.

Malko secoua la tête.

— Non, elle n'est même pas venue à mon rendez-vous. Et depuis, elle a disparu.

Tu-anh poursuivait son idée, aidée par le vin.

— Vous aimez coucher avec des filles ? demanda-t-elle avec une grande simplicité. Est-ce Que vous êtes un voyeur ?

Malko la contempla, suffoqué.

Ou elle avait une expérience peu en rapport avec son âge, ou elle avait eu de très mauvaises lectures.

Sous la table, sa jambe s'appuyait contre celle de Malko. Mais la disparition de May-li semblait la laisser totalement indifférente. Malko n'osa pas insister, attaqua par la bande.

— Vous ne vous occupez jamais des interrogatoires ? comme May-li et les autres ?

Elle secoua la tête, avec une moue méprisante.

— Je n'aime pas parler à ces filles. Quand elles ne travaillent pas, elles vont dans les bars. Ou elles couchent avec les types de la police d'assaut. (Son petit nez se releva comiquement.) Ils sentent très mauvais.

Dieu merci, sa morale s'arrêtait à l'odorat... Tandis que Malko payait l'addition, elle demanda :

— Vous ne voulez pas dire au commissaire que vous m'avez envoyée à l'ambassade pour vous ? J'ai envie d'aller au cinéma.

Malko ne put s'empêcher de sourire.

— Bien sûr.

— Alors, au revoir.

En un clin d'œil, elle arrêta un cyclo-pousse et sauta dedans, abandonnant Malko sur le bord du trottoir. Il décida d'aller voir Chanh au Continental. Tout en marchant, il essaya de faire le point. Etrange que le « coupable » se soit suicidé. Etrange aussi que May-li ait disparu. Bizarre, cette mort de Mitchell, ce défi. Les journaux n'en avaient pas dit un mot. Sur l'ordre de qui ?

Le visage bonasse du colonel Thuc se superposait dans la tête de Malko, aux traits aigus de la métisse Lequel mentait ?

On le frôla et il sursauta. Mais ce n'était qu'un mendiant qui tendait une main suppliante. Evidemment le pansement n'était pas tous les jours à la même jambe, mais cela aussi c'était le Viet-nam.

Malko lui donna une pièce de vingt piastres. Par superstition.



Malko trouva Chanh plongé dans une conversation mystérieuse avec un Vietnamien à l'étrange tête de mort, qui s'évapora à la vue de Malko. Ce dernier s'assit à côté du journaliste sous la tonnelle. Ce jardin intérieur du Continental était l'endroit le plus calme de Saigon.

— Alors, fit Chanh, vous vous habituez à Saigon.

Il semblait ravi, comme toujours.

— C'est plutôt Saigon qui ne semble pas s'habituer à moi, dit Malko. J'ai failli avoir le sort de Mitchell.

Lorsqu'il eut fini son récit, Chanh éclata d'un petit rire guilleret.

— Heureusement qu'ils ne vous ont pas fait le « bananier renversé ». C'est très désagréable.

— Merci, dit Malko. Mais qui est-ce à votre avis ?

La voix du Vietnamien diminua jusqu'à ne plus être qu'un murmure.

— Il y a tant de gens qui s'intéressent à nous à Saigon, fit-il évasivement. Ça peut être les gens de la CIO. Ou la police spéciale, ou le Viet-cong, même.

» C'est bien difficile de savoir.

»Prenez mon cas : j'ai passé six mois en prison, sous Diem. Eh bien, je ne sais toujours pas pourquoi. Ils m'ont torturé et je ne savais pas ce qu'il fallait avouer. Un jour, ils m'ont relâché. Le mois dernier des gens de l'ambassade me faisaient suivre. Je ne sais pas non plus pourquoi.

— De l'ambassade ? Mais...

Le Vietnamien haussa gaiement les épaules.

— Je suis un peu pourri, alors les gens me soupçonnent. Qui est Viet-cong et qui ne l'est pas ? Il n'y a pas si longtemps, notre vénéré président a fait prendre des contacts avec le Nord par un de ses très bons amis. Puis la politique a changé. Alors, il a mis l'ami en prison. Il va passer au tribunal pour haute trahison. Il ne sera pas condamné à mort. Parce que sa femme est la maîtresse du président.

C'était la Renaissance.

Chanh continuait son monologue bredouillé : » ... Mitchell... j'ai présenté beaucoup de gens à Mitchell. Des gens dangereux. Il s'est peut-être trompé sur eux.

Ses yeux pétillaient malicieusement. Il s'amusait beaucoup.

Soudain, sa voix ne fut plus qu'un chuchotis inaudible.

— Regardez cet homme qui traverse devant l'Assemblée ? Avec le chien ?

Malko aperçut un Blanc avec un chien-loup en laisse qui se dirigeait vers l'hôtel Caravelle. Les cheveux en brosse, les épaules larges, il avait l'air d'un militaire en civil.

— Qui est-ce ?

Les lèvres de Chanh bougèrent à toute vitesse.

— Vous vous souvenez du président Diem ? L'homme qui avait préparé le coup pour la CIA, c'est celui-ci, Dave Kolin... Un ancien béret vert. Il a fait un peu de zèle. Nhu et Diem devaient arriver vivants à Than-son-nhut. Le président Kennedy avait téléphoné lui-même de Washington. Mais les ordres étaient déjà donnés. Au passage à niveau de Cholon, un commandant de la police militaire les a abattus au colt.

» Quinze jours plus tard, on l'a retrouvé égorgé. Et Zansky a balancé Kolin. Parce qu'il s'était fait engueuler. Comme Kolin aimait le Vietnam, il est resté à Saigon. Il a monté une petite affaire, mais il tire le diable par la queue. Personne n'a vraiment confiance en lui. Les Vietnamiens pensent qu'il travaille encore pour la CIA et ses anciens copains l'évitent.

» Si un jour, Richard Zansky prend une grenade, ce ne sera pas forcément le Viet-cong.

Malko suivit la silhouette des yeux. Chanh le regarda ironiquement. Il acheva sa cannelle et se leva en frissonnant.

— Faites attention. A bientôt. J'ai froid.

Il faisait 38.

— Je vous présenterai le colonel Kolin, conclut Chanh, mais il ne faudra pas le dire à Richard Zansky... Il n'aimerait peut-être pas. Et nous avons tous besoin de lui.

Sur ces paroles sibyllines, il se faufila à travers les tables et disparut.

Un hélicoptère passa à très basse altitude, volant lentement, hérissé de mitrailleuses. La garde du Palais présidentiel. Malko n'avait plus qu'à aller manger un steak de buffle arrosé de Heineken à la Dolce-Vita. Saigon lui semblait tout à coup un marécage hostile et dangereux.



Le téléphone grelotta si faiblement que Malko se demanda s'il avait rêvé. Il décrocha. D'abord, il n'entendit qu'un bredouillis indistinct, puis il reconnut la voix sèche de son informatrice.

— C'est vous ? demanda-t-elle.

— C'est moi.

— Venez à l'Hôtel Président. Tout de suite.

Elle raccrocha.

CHAPITRE VIII

Malko s'avança avec méfiance dans le couloir sombre, aux murs de ciment nu, qui serpentait à travers l'énorme rez-de-chaussée de l'Hôtel Président.

A droite et à gauche s'ouvraient des pièces inachevées, sans meubles et sans porte. De rares ampoules diffusaient une lumière jaunâtre et parcimonieuse, les murs du lobby qu'il venait de traverser se décomposaient sous l'humidité, perdant leur crépi par larges plaques. Le premier ascenseur, à droite dans le hall, ne comportait qu'une cage sans cabine.

En dépit de l'incongru jardin japonais bordant le hall, cela tenait du décor de Kafka et du blockhaus pas terminé. Le Président avait été construit par des Chinois, pour loger les Américains. Mais ceux-ci quittaient le Viet-nam et l'hôtel restait inachevé, monstre de sept cents chambres, sale, lépreux, sur la sinistre avenue Dong-khanh, à la limite de Cholon. A côté, les débris d'une usine électrique bombardée par le Viet-cong formaient un trou noir et inquiétant. Dans une publicité dithyrambique, le *Saigon Post* le présentait pratiquement comme la huitième merveille du monde.

Les deux gardes vietnamiens, le M.16 sur les genoux, avaient à peine levé les yeux quand Malko était passé devant eux. Le Président était *off limits* pour les Vietnamiens.

Le couloir se terminait en cul-de-sac. Malko stoppa devant l'ascenseur au moment où il s'ouvrait. L'appareil cracha un gamin en tenue rouge, l'air vicieux et rusé. Malko pénétra dans la minuscule cabine. Aussitôt le gosse referma la porte et appuya sur un bouton, en se hissant sur la pointe des pieds. Puis il glissa un regard sournois et intéressé vers Malko.

Se rapprochant de lui, il passa une petite main sale sur sa poitrine, massant et pinçant les mamelons à travers la chemise.

Son sourire était sans équivoque. Malko recula, horrifié, et, rassemblant tout son vietnamien, dit :

— Tu n'as pas honte !

Le gosse n'insista pas et proposa :

— Tu veux une fille très jeune. Six cents piastres ?

En bon commerçant, il se diversifiait. Malko ne répondit pas. Heureusement, l'ascenseur s'arrêta et il sortit.

Aussitôt, le gosse, avec un clin d'œil horriblement canaille replongea dans sa cabine et disparut.

Malko regarda autour de lui. Pourquoi le petit monstre l'avait-il conduit directement au douzième étage, comme s'il savait où il allait ? Où se trouvait la métisse ? S'il fallait fouiller les sept cents chambres... La plupart étaient d'ailleurs inhabitées. Même les MP n'osaient pas se hasarder là la nuit. De temps en temps, un ivrogne défonçait une porte et violait une fille, mais personne n'appelait jamais la police.

Le couloir était aussi sinistre que celui du rez-de-chaussée. Une rumeur venait de la gauche. Quand Malko se rapprocha, cela se transforma en vacarme infernal. On se serait cru à un festival pop. Il poussa une porte vitrée et demeura interdit.

Un juke-box gigantesque, peint de couleurs violentes, trônait au milieu d'une immense salle. Dans un fracas de fin du monde, des soldats américains s'affairaient autour d'une douzaine de billards, la plupart en compagnie de Vietnamiennes en mini-robis, plus petites que leurs queues. Chaque coup était ponctué de cris aigus et de rires énormes.

D'autres soldats étaient vautrés dans des fauteuils, des filles sur les genoux, tétant de la bière, ou agglutinés autour du juke-box, oscillant sur place au rythme de la musique.

A la vue de Malko, un essaim de filles se rua vers la porte, embellies par des kilomètres de faux cils et des livres de fond de teint. La plus audacieuse le prit par la main et tenta de l'entraîner vers un fauteuil libre, tout en se frottant contre lui. Ses faux cils de l'œil gauche se décollaient, mais elle avait un minois agréable.

Un GI vautré dans un fauteuil près de la porte, une bouteille de Heineken à la main, jeta un coup d'œil hostile à Malko. Brutalement, il repoussa une fille qui tentait de s'asseoir sur ses genoux. Malko alla jusqu'à une fenêtre. La vue était splendide : toutes les lumières de Saïgon. Mais où trouver celle qu'il cherchait dans cet immense caravansérail ? Mary-linh ne se trouvait pas parmi les filles jouant au billard.

Il ressortit de la salle. Le couloir se divisait en deux. Attiré par un bruit de voix féminines, Malko alla à droite et tomba sur un spectacle

encore plus étonnant.

Les toilettes avaient été transformées en cabines de déshabillage par les petites putains qui se maquillaient ou bavardaient, accroupies à même le carrelage. Aucune ne ressemblait à Mary-linh. Malko battit prudemment en retraite. Il allait atteindre l'ascenseur lorsqu'un chuchotement derrière lui le fit sursauter.

La porte d'une des chambres était entrouverte. Il se retourna. Dans l'ombre, le visage triangulaire de la métisse ressemblait à un masque du théâtre japonais.

Elle lui happa le bras.

— Venez.

A peine fut-il à l'intérieur, qu'elle se retourna et, à toute volée, le gifla. Elle avait de la force, et la tête de Malko retentit douloureusement sous le choc.

— Salaud !

Malko sentit vaciller son urbanité.

Elle transpirait de haine ! Les griffes dehors, elle avança sur lui.

— Vous m'avez trahie !

Il recula. La chambre était minuscule et sale, meublée d'un lit et de deux chaises. Brutalement, elle se jeta sur lui en crachant des injures en vietnamien. Malko eut toute les peines du monde à préserver ses yeux. Mary-linh donnait des coups de pied, de griffes, crachait comme un chat. Elle sentait l'oignon, la soupe chinoise et le parfum tourné par la chaleur. Sa robe de toile avait deux grandes auréoles de transpiration sous les bras.

Il n'entendit pas la porte s'ouvrir derrière lui et, soudain, se sentit enlevé de terre comme par une grue. Le mur vint vers lui et le frappa en pleine tempe.



Un énorme Noir, torse nu, tenait Malko à la gorge et lui cognait la tête à petits coups contre le mur. Un rictus de rage retroussait ses grosses lèvres sur des dents éblouissantes. A côté de lui, Malko paraissait un nain. Il voulut parler et réalisa que les doigts de son adversaire lui écrasaient les cordes vocales. Son pistolet passé dans sa ceinture était tombé. La métisse chercha à séparer les deux hommes, en couvrant d'injures le Noir.

Comme il continuait à tenir Malko à la gorge, la main aux ongles acérés fila vers le pantalon du treillis, crocha dans le tissu et tourna.

Le Noir poussa un cri sauvage et lâcha Malko. Sa gifle projeta Mary-linh à travers la pièce. Elle atterrit avec un bruit mat sur le mur, arrachant quelques plaques de crépi. Reprenant son souffle, Malko plongea et se releva, pistolet au poing, au moment où le Noir revenait sur lui. Il s'arrêta pile, à deux mètres de Malko. Prêt à bondir, malgré tout.

— C'est un copain, glapit la métisse, fous-lui la paix !

— J'aime pas être cocu, *man*, gronda le Noir. Si je te revois ici, je t'arrache les couilles avec mes dents. Fous le camp.

Malko avait encore le sang à la tête. Il affermit son pistolet dans sa main.

— Vous n'avez rien à craindre. Je n'ai que des relations d'affaires avec votre amie, fit-il calmement.

Le Noir marmonna une injure mais n'avança pas. Mary-linh renchérit :

— Et je te jure que c'est un copain. Il me doit de l'argent

L'œil du Noir brilla.

— Alors qu'il te le donne et qu'il foute le camp ; dit-il aimablement. Sinon, je lui bouffe les couilles.

C'était une obsession.

— Il faut que je parle avec lui, expliqua Mary-linh. Attends dans le couloir. Je laisse la porte ouverte.

De mauvaise grâce, Ed s'exécuta et alla s'asseoir dans le couloir en face de la porte, le dos au mur. Prudemment Malko resta à deux mètres de la métisse.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda-t-il.

— C'est à cause de vous si je suis là, fit-elle furieusement. On me cherche.

— Qui « on » ?

— Le Scorpion. Vous lui avez parlé de moi, cria-t-elle, hystérique. Maintenant, il va me tuer.

Elle serrait les poings, un cercle plus clair autour des lèvres, les yeux

fous. Folle de peur. Malko sentit sa raison vaciller. Il revivait la séance de torture, les questions. Est-ce que vraiment il avait parlé ? Et à qui ? Il revoyait la bonne humeur matoise du commissaire Le Vien, les phrases sentencieuses du colonel Thuc... Qui mentait ? Mary-linh jouait-elle la comédie ?

Pour le compte de qui ?

— Ils sont venus ce matin, dit-elle, d'une voix basse et monocorde. J'étais déjà partie. Ensuite, un homme que je connais m'a fait prévenir qu'il voulait me voir. Heureusement, je me suis méfiée, je lui ai téléphoné. Il ne m'avait jamais appelée. Si j'avais été au rendez-vous, on ne m'aurait jamais retrouvée.

» Alors je suis venue retrouver Ed. Il est en permission pour une semaine. Avec lui je ne crains rien. Il est jaloux comme un tigre. Mais, quand il partira, il faut que je quitte Saigon. J'ai besoin d'argent.

Malko hésita, puis dit lentement :

— Je ne suis pas sûr que vous disiez la vérité.

Elle tapa du pied.

— J'ai une preuve. De toute façon, il me faut de l'argent pour me cacher. Dix mille piastres au moins.

— Je ne les ai pas sur moi.

Mary-linh prit une expression avide.

— Je vous en supplie. Je dois quitter Saigon.

Malko était de plus en plus perplexe. Soudain, elle se rapprocha de lui, colla sa bouche contre son oreille.

— Je vais vous dire quelque chose. Quelque chose qui vaut de l'or. Le colonel Thuc envoie des renseignements à Hanoi tous les samedis. Par l'avion.

— Par l'avion ? Quel avion ?

— Vous ne savez pas qu'il y a un avion qui relie Saigon et Hanoi, tous les vendredis ?

— Vous vous moquez de moi ? fit Malko.

— Vous n'avez jamais entendu parler de la CIC, la Commission internationale de contrôle ? Les Hindous, les Polonais, les Canadiens. Tous les vendredis, ils vont à Vientiane et à Hanoi. L'avion revient le

samedi. L'hôtesse de l'air s'appelle Mireille. Elle travaille pour le Scorpion. A chaque voyage, elle emporte des documents qu'elle laisse à l'Hôtel Thongnat à Hanoi.

— Comment savez-vous cela ?

Mary-linh ricana.

— Faites votre enquête. Mireille dîne tous les soirs à la Casita. Elle a une 204 rouge.

Le Noir s'encadra soudain dans la porte, menaçant.

— C'est fini, vos conciliabules ?

La métisse s'écarta vivement de Malko.

— Entre, Ed.

Mary-linh jeta à Malko, avant de refermer la porte :

— Demain, au bar de la Caravelle. A midi. Apportez l'argent.

Malko se retrouva dans le couloir désert. Un peu plus loin, il buta dans une fille étendue sur une natte à même le sol. Des bruits de bagarre et des cris venaient de la grande salle. Une porte bâillait, éventrée. Il fut soulagé de retrouver l'ascenseur. Cette fois le petit liftier tirait sur un mégot. Il manifesta à Malko un mépris de glace.

L'avenue Doug-khanh était déserte. Malko arrêta un taxi, perplexe. Cela pouvait être une simple manœuvre pour lui soutirer un peu d'argent. Mais Mary-linh semblait vraiment terrorisée. Il pensa à l'étrange disparition de l'interprète.

Malko se sentait frustré. Tout se dissolvait au fur et à mesure qu'il croyait découvrir quelque chose. Oui ou non, le colonel Thuc était-il un agent vietcong ?

Si la métisse disait la vérité, la CIA était victime d'une énorme intoxication : Richard Zansky faisait sans le savoir le jeu du Viet-cong.

Le taxi passa le long du marché de la nuit. A la lueur d'une lampe à acétylène, des marchands ambulants chinois vendaient des volailles, des œufs pourris, et des fruits. C'était le seul îlot de vie de Cholon.

Lorsqu'il arriva au Continental, Malko était encore plus perplexe. Il restait cette mystérieuse Mireille. De ce côté, il pourrait peut-être découvrir quelque chose.

CHAPITRE IX

Par sa fenêtre, à travers les tamaris, Malko aperçut un rassemblement en face de l'Assemblée nationale, en plein soleil, là où il n'y avait jamais personne. Pris d'un affreux pressentiment, il dévala les vieux escaliers de bois du Continental, n'attendant pas l'ascenseur.

Il était un peu plus de midi et il était en train de se demander s'il allait se rendre au rendez-vous de Mary-linh. Et lui donner ses dix mille piastres, de sa poche à lui. Pour garder le contact.

La chaleur le frappa comme une gifle. Exceptionnellement, il n'y avait aucun nuage. Une cinquantaine de personnes piétinaient devant l'Hôtel Caravelle. Des policiers vietnamiens couraient dans tous les sens et empêchaient les véhicules descendant la rue Tu-do de s'arrêter.

Malko se fraya un chemin à travers les badauds. Il était le seul étranger. Une forme humaine était étendue sur le macadam, recouverte d'une vieille couverture qui cachait mal une large tache de sang.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il à un Vietnamien bien vêtu, portant une serviette.

L'homme leva vers lui un visage indifférent.

— Elle a sauté. De là-haut...

Il désignait l'Hôtel Caravelle. Malko se sentit glacé jusqu'à la moelle. Ce n'était pas possible... Ecartant le policier vietnamien qui gardait le corps, il se pencha et écarta la couverture.

La flaque de sang faisait comme une auréole rouge autour de la nuque broyée, mais le visage était très reconnaissable. C'était Mary-linh. Sa cuisse disloquée faisait un angle incroyable avec son bassin. Malko laissa retomber la couverture et balbutia une excuse pour le policier qui le regardait ironiquement. La tête vide, il s'éloigna.

S'il avait été à l'heure au rendez-vous... Cette pensée ne le lâcherait pas de sitôt. Le drame datait de quelques minutes. Mary-linh était morte à cause de lui, de son incrédulité. Si elle avait dit la vérité, c'était monstrueux. Et terrifiant, car il ne savait où retrouver les

documents dont elle avait parlé. Malko éprouva en cette seconde une haine violente pour Richard Zansky, avec son orgueil et sa confiance aveugle.

Ivre de rage, il monta l'escalier menant au hall de l'Hôtel Caravelle.



Des gens parlaient à voix basse dans le bar impersonnel et climatisé du Caravelle. Depuis le jour du Tet où un capitaine américain ayant abusé du chum, avait ôté son pantalon et promené sous le nez des dames présentes ses attributs virils, il ne s'y était jamais rien passé.

Lorsqu'une charge de cent vingt kilos de plastic avait explosé au cinquième étage de l'hôtel, le faisant vieillir de vingt ans en cinq minutes, l'onde de choc n'était pas arrivée à secouer l'ennui du bar.

Même les portraits de Juliette Gréco accrochés au mur n'arrivaient pas à l'égayer.

Malko avisa le barman et demanda calmement :

— Comment va-t-on sur la terrasse ?

Le barman se figea instantanément.

— C'est impossible, monsieur, bredouilla-t-il. Tout à fait impossible. C'est défendu.

— Cela doit bien être possible, insista Malko.

L'autre secouait la tête, quand un Européen chauve surgit derrière Malko.

— Je suis le gérant. Est-ce que je peux vous aider ?

— Je voudrais voir votre terrasse, dit Malko.

L'autre se décomposa. Soudain, très mystérieux, il prit Malko par le bras et l'entraîna à l'écart.

— La terrasse est fermée, expliqua-t-il. Interdite. Il vient de se produire un drame épouvantable.

— Justement, dit Malko, je travaille avec la police spéciale. Je voudrais me rendre compte des lieux.

Il exhiba sa carte d'*american advisor* au gérant. Celui-ci se décomposa encore plus. Les Américains étaient tout-puissants à

Saigon.

— Dans ce cas, je vais vous la faire visiter moi-même, dit le gérant. Venez

Il amena Malko jusqu'à une porte vitrée donnant dans le restaurant, sortit une clé de sa poche et l'ouvrit. Cela donnait sur un patio et un escalier. Le gérant précéda Malko.

La terrasse se trouvait au treizième étage, faisant le tour de l'hôtel. Au-delà du garde-fou, elle était prolongée par un à-plat de ciment donnant sur le vide, sans aucun rebord. En bas, c'était la place Lamson. On plongeait dans les chambres du Continental, et on apercevait même le Palais du Gouvernement.

— La terrasse est toujours fermée ? demanda Malko, « admirant » la vue. En bas, une ambulance avait emmené le corps et la foule s'était dispersée.

Le Français prit un air mystérieux.

— « On » a peur que des Viet-congs se glissent ici avec un lance-roquettes. Ils pourraient atteindre le palais. Ou même le MACV.

Hypothèse abominable. Malko prit son air le plus innocent.

— Et la femme qui s'est suicidée ? Elle est venue ici ? Comment a-t-elle fait ?

— Je voudrais bien le savoir, fit le Français. J'étais en bas dans mon bureau. C'est une histoire bizarre. D'après le barman, elle est montée là-haut avec un Vietnamien. Elle semblait effrayée, et il la tenait par le bras. Le barman a cru à une scène de jalousie. Il a été surpris de les voir dans l'escalier. Ils avaient refermé la porte derrière eux. Aussitôt, il m'a fait prévenir.

Quand je suis arrivé, c'était trop tard. La fille avait sauté et l'homme avait disparu. Le barman l'avait vu redescendre et traverser le bar, seul.

— Et la porte ?

— Elle était ouverte.

La brise tiède leur fouettait le visage. Quelle curieuse histoire.

— Où... est-ce que cela s'est passé ?

Le Français tendit la main.

— Difficile à dire. Par là.

Tranquillement Malko escalada le garde-fou et s'avança sur la corniche.

- Hé ! cria le gérant, affolé, vous...

— N'ayez pas peur, dit Malko, je voulais seulement me rendre compte.

Il vit un objet noir dans un coin et se pencha : c'était une chaussure de femme. Il la ramassa. Elle était contre le garde-fou complètement à l'opposé du bord donnant sur le vide. Il chercha l'autre en vain, et regagna la terrasse, la chaussure à la main.

— C'est une de ses chaussures ? demanda l'autre, la voix blanche.

Malko regardait pensivement l'escarpin. Si on l'avait poussée, elle avait pu perdre sa chaussure dans la bagarre. On ne se suicide pas à cloche-pied.

— Comment savez-vous qu'elle s'est suicidée ? Quelqu'un l'a vue ?

Le Français secoua la tête.

— Ce ne peut pas être un accident. Il a fallu qu'elle escalade d'abord le garde-fou.

Malko posa la chaussure et suivit son guide. Cette fois, décision était prise. Il allait se pencher sérieusement sur la vie du colonel Thuc. Avant de quitter le gérant, il dit doucement :

— Et si ce n'était ni un suicide, ni un accident ?

L'autre détourna la tête, gêné, et lui serra la main très vite, comme s'il n'avait pas entendu la question. A Saigon, on ne savait jamais qui était avec qui.



Mme la générale Nhu portait un maillot deux pièces à faire tomber raide d'horreur les vénérables dames du Cercle sportif saigonais. Des minuscules bouts de tissu réunis par des anneaux.

Elle était déjà là lorsque Malko était arrivé au cercle. Encore bouleversé par la mort de la métisse. Cela faisait la seconde élimination depuis son arrivée. Sans compter ce qui lui était arrivé. Les révélations de Mary-linh tournaient dans sa tête. Puisque la métisse était morte, il fallait qu'il trouve lui-même la vérité.

— A quoi pensez-vous ? demanda Hélène.

Ses yeux brillaient en regardant Malko et elle eut un regard humide pour les poils blonds de sa poitrine.

— A vous, dit Malko. Je vous trouve ravissante. Et vous avez été très altruiste, l'autre jour.

Elle eut un petit rire.

— Oh ! c'était bien peu de chose.

Modeste, en plus. Malko profita de l'ambiance.

— Vous m'aviez promis de me parler, de me dire pourquoi le général a changé d'avis.

— Tout à l'heure, dit Hélène. Aujourd'hui, le général est parti à Vinh-long toute la journée. Nous partirons d'ici vers quatre heures. Après il pleut.

» Venez vous baigner.

Il plongea à sa suite.

Ils nagèrent un moment puis restèrent debout l'un près de l'autre. Dans l'eau, les jambes d'Hélène frôlèrent celles de Malko. La tête rejetée en arrière, les bras appuyés au rebord de pierre, elle semblait s'offrir. Son bassin bougea un peu et son ventre s'appliqua contre celui de Malko pendant une seconde.

— Ce serait bon là, dit-elle rêveusement.

Aussitôt, elle sortit de l'eau, se sécha et s'étendit sur une chaise longue. Lorsqu'elle eut allumé une cigarette, elle dit d'une voix froide :

— Le général a été déçu.

— Déçu ?

Elle sourit, angélique.

— Oh ! moi je ne connais rien aux questions d'argent ! Je ne suis qu'une femme. Mais M. Zansky a diminué sa mensualité de moitié. Les risques sont trop grands pour accepter une telle humiliation.

Malko eut l'impression que l'eau de la piscine se ruait dans ses poumons.

— Quelle mensualité ? Je ne suis pas au courant.

Elle lui jeta un coup d'oeil incrédule.

— Le colonel Mitchell versait au général dix mille dollars par mois pour ses frais. Ce mois-ci, il n'en a eu que cinq mille. C'est moi qui ai conseillé au général de se retirer de l'opération.

— Je ne comprends pas pourquoi Richard Zansky...

Hélène eut un rire indulgent.

— Oh ! ce n'était pas lui ! C'est sûrement Mitchell. Il a dû trouver une congai plus exigeante que les autres.

— Mais pourquoi ne pas vous être plaint à Zansky ? fit Malko, suffoqué.

— Il ne fallait pas lui faire perdre la face, dit Hélène. C'était plus simple de refuser de continuer. Je savais que M. Zansky nous enverrait quelqu'un d'autre.

Malko en avait perdu la voix.

Ainsi, même Mitchell avait été corrompu par le Viet-nam. Lui, l'intègre officier de l'Air Force ! Du coup, tout était possible au sujet de sa mort.

Hélène se pencha vers lui, câline.

— Vous aurez mille dollars, comme Mitchell au début.

Malko allait de découvertes en découverte. Il ferma les yeux, poursuivi par les criailleries des enfants. Quel monde !

— Je n'en ai pas besoin, dit-il. Votre charme me suffit.

Elle sourit, sans dissimuler son incrédulité. Un homme dit n'importe quoi quand il a envie d'une femme.

— Nous verrons, fit-elle évasivement.

— Donc, je peux dire que le général est revenu sur sa décision ?

— Je pense, dit Hélène. A moins que vous ne soyez aussi gourmand que Mitchell.

Après un quart d'heure de silence, elle se leva et s'étira.

— Ça y est, j'ai senti une goutte. Il faut partir.

Malko leva les yeux vers le ciel vierge du plus petit nuage. La mauvaise foi féminine n'avait pas de limite.

Un rat sauta d'un énorme tas d'ordures en face de la Casita au moment où Malko payait son taxi. Il traversa et se perdit dans l'ombre. La rue Cong-tru ressemblait plus à un coupe-gorge qu'à l'artère d'une ville civilisée. Un réverbère sur six marchait et l'odeur aurait étendu raide un croque-mort. Une 204 rouge était stationnée devant le restaurant.

Malko entra et poussa la porte. Il avait encore les jambes flageolantes et se sentait capable d'avaler un buffle entier.

Mme la générale avait autant de goût pour l'amour que son mari pour l'opium. Ses hurlements avaient de quoi faire croire à une attaque viet-cong. Il l'avait quittée heureuse et comblée. Si sa santé ne le trahissait pas, Sunrise arriverait à terme de ce côté-là. Le restaurant était petit, tout en longueur, presque vide. A Saigon, on dînait vers huit heures. Une fille seule, au visage un peu chafouin et aux cheveux courts, était assise à une table du fond. Malko pensa que c'était Mireille. Il s'assit près de l'entrée et commanda son dîner : de la charcuterie corse vendue au poids de l'or et du poisson. Le tout arrosé de bière Heineken.

Personne ne fit attention à lui. Une musique d'ambiance créait un fond agréable. On se serait cru, à part les garçons vietnamiens, dans n'importe quel établissement de province, en France. Malko réalisa que c'était vendredi. Si les renseignements de Mary-linh étaient exacts, la fille qui se trouvait derrière lui partait pour Hanoi, le lendemain, apportant les renseignements du colonel Thuc.

Brusquement, il se sentit perdu, impuissant. Que faire ? Si une chose aussi énorme était passée inaperçu si longtemps, c'est que ses adversaires étaient remarquablement organisés.

Il mangea machinalement. La fille lisait un magazine. Pas pressée de s'en aller. Qu'attendait-elle ? Il se dépêcha, à tout hasard.

Au moment où il demandait l'addition, elle se leva. Elle dit au revoir sans se presser à la patronne, juste le temps de régler pour Malko. Il sortit quelques secondes derrière elle. Elle était déjà au volant de sa voiture. Malko eut une inspiration subite. Au pire, elle croirait à un homme trop empressé.

Se penchant par la portière ouverte de la 204, il demanda :

— Mademoiselle, je vous prie de m'excuser, mais je suis nouveau à Saigon. Savez-vous où je pourrai trouver un taxi ?

Elle le regarda froidement.

— Où allez-vous ?

— Au Continental.

— Montez, je vais vous déposer.

Déjà, elle se penchait pour lui ouvrir la portière. Il s'installa et remercia. Elle démarra tout de suite. Son petit visage fermé n'avait aucune expression. Malko tenta de lier conversation mais elle ne répondait que par monosyllabes. Elle tourna dans l'avenue Nguyen-Huê, puis dans Le-Loi et en cinq minutes ils furent au Continental.

— Voulez-vous boire un verre au bar ? proposa Malko.

— Non merci, je me lève tôt demain matin. Bonsoir.

A peine eut-il le temps de descendre qu'elle redémarrait. Elle tourna dans la rue Tu-do, vers la cathédrale. Aussitôt il y eut un vrombissement de moteur et Malko fit un bond en arrière. Un scooter, conduit par une Vietnamiennne, stoppa à dix centimètres de lui. La fille était jolie, avec des traits durs, des longs gants noirs et un sac en bandoulière. Une vraie amazone.

— Où allez-vous ? demanda-t-elle en anglais.

Juste avant le couvre-feu, on soldait ! Malko allait s'éloigner quand il eut une inspiration.

— Vous voulez me conduire pour rattraper la fille qui vient de partir.

Elle cracha une injure en vietnamien.

Malko répliqua dans la même langue :

— Je me suis disputé et je te donne trois mille piastres.

Le visage de la petite putain s'éclaira aussitôt.

— D'accord. Donne.

Elle n'avait pas arrêté le moteur du scooter. Malko sauta en croupe derrière elle. Les gaz à fond, elle remonta la rue Tu-do. Heureusement, il y avait deux feux rouges avant la cathédrale et Mireille ne pouvait tourner à gauche, les rues menant au palais étant barrées la nuit. La fille conduisait à toute vitesse. L'air tiède fouettait agréablement le visage de Malko. Il enserrait la taille mince de sa conductrice de ses deux mains pour se maintenir. Ils rattrapèrent la 204 au moment où elle contournait la cathédrale. A part quelques taxis attardés et les jeeps de patrouille, il n'y avait aucun véhicule civil dans les rues

désertes.

— Ne te rapproche pas trop, cria Malko à son oreille.

— Si elle ne veut pas de toi, je t'attendrai, promit la fille.

La 204 tourna à gauche, puis à droite dans la rue Long-ly, bordée de villas cossues. Elle allait assez vite et le scooter avait du mal à suivre. Ils perdirent près de trois cents mètres.

Soudain, Malko vit les stops de la voiture briller et tapa sur l'épaule de la fille pour qu'elle ralentisse. Ils étaient au bout de Saigon, à la limite des bidonvilles. La 204 tourna à gauche. Quand le scooter arriva dans la rue, elle avait disparu. Mais un peu plus loin, toujours sur la gauche s'ouvrait un chemin boueux et obscur.

— Arrête-moi là, dit Malko.

La pute stoppa brutalement.

— Je t'attends ?

Il hésita.

— Non.

Elle ricana.

— Si elle ne veut pas de toi, je suis devant le Continental jusqu'à une heure... Mais tu rentreras à pied.

Elle repartit dans une pétarade, ravie de ses trois mille piastres. Malko attendit qu'elle ait disparu et s'engagea dans le noir. Tout de suite, il trébucha. Le sol était plein de trous énormes et on n'y voyait goutte.

Au bout de cent mètres, la venelle tournait à droite. Elle était bordée de maisons toutes obscures. Prudent, Malko prit son pistolet à la main. C'était un coin à se faire couper la gorge. De grosses gouttes se mirent à tomber. Un éclair raya le ciel et Malko aperçut la 204 garée à cinquante mètres devant lui. Presque aussitôt, l'orage se déchaîna. Des gouttes énormes, qui devaient faire un litre chacune. Il avait l'impression d'être sous une cataracte tiède.

Aveuglé, il continua à avancer. Parvenu à dix mètres de la 204, il s'arrêta. Impossible de voir si quelqu'un l'occupait ou non.

Il se maudit d'être venu ainsi à l'aventure. Soudain, une portière claqua. Une fraction de seconde, l'éclairage intérieur de la voiture lui permit d'apercevoir une silhouette qui descendait. Puis la 204 alluma ses phares et vira pour entrer par un portail ouvert.

Malko se rejeta en arrière, trébucha et s'étala dans la boue. La voiture avait déjà disparu. Il se releva, furieux, et se plaqua contre le mur. Il ignorait si on l'avait vu à la lueur des phares. La grille grinça. Il y eut des pas devant lui et, soudain, la lueur d'une torche électrique l'aveugla. Cela se produisit si brutalement qu'il n'eut pas le temps de dissimuler le pistolet dans sa main.

Il leva l'arme dans un geste de défense, mais la lumière s'éteignit aussitôt

La pluie redoublait. Il resta immobile, s'attendant à une attaque, mais rien ne se passa. L'inconnu qui l'avait éclairé était parti. La villa était éteinte. Il s'approcha jusqu'à la grille mais ne distingua rien, entre la pluie et l'obscurité. Il n'y avait plus qu'à faire demi-tour. Ses vêtements lui collaient à la peau et il frissonnait en dépit de la pluie tiède.

Enfin, il émergea dans la rue éclairée. Personne. Au loin, du côté de Pu-nuanh, une rafale d'arme automatique claqua.



La putain au scooter bavardait avec un gros flic quand il descendit du taxi. Elle vint aussitôt vers lui et éclata de rire devant l'apparence piteuse de Malko. Il ressemblait à une statue de boue.

— Tu aurais mieux fait de rester avec moi, dit-elle ironiquement. Tu veux, maintenant ?

Furieux, Malko s'engouffra dans l'hôtel. Le veilleur de nuit hindou le regarda avec stupeur.

— Je suis tombé, expliqua-t-il.

Il prit sa clé et monta. Sous la douche, il jurait encore tout seul. Il s'était conduit comme un gamin. Et ce qu'il avait vu ne signifiait rien. Mireille pouvait très bien avoir eu un rendez-vous galant qui ait mal tourné.

S'il n'y avait pas eu le corps disloqué de Mary-linh sur le macadam de la place Lam-son, il aurait abandonné ses recherches sur le colonel Thuc.

CHAPITRE X

Deux policiers vietnamiens siphonnaient tranquillement l'essence d'une Dauphine arrêtée en face du Continental, à l'aide d'un tuyau et d'un bidon vide. Probablement pour le compte d'un cousin chauffeur de taxi. A deux heures du matin, plus personne ne circulait dans Saigon et ils ne risquaient guère d'être surpris.

Malko, appuyé au balcon de sa chambre, leva la tête : un froissement soyeux se rapprocha et un gros hélicoptère passa en frôlant les toits. Les policiers avaient fini. Ils remontèrent dans leur jeep et s'éloignèrent avenue My-loi.

Il n'arrivait pas à trouver le sommeil. Normalement, il aurait dû être satisfait : sa mission officielle à Saigon avait avancé avec le « ralliement » du général Nhu. Mais les événements bizarres qui s'étaient succédé depuis son arrivée le troublaient. Il était sûr que Mary-linh ne s'était pas suicidée. Donc qu'il y avait quelque chose de vrai dans son histoire. Il fallait parler à Richard Zansky du cas Mireille. Sans lui dire qu'elle était censée travailler pour le colonel Thuc. La CIA serait intéressée de savoir que des informations portaient toutes les semaines pour Hanoi.

Un peu calmé, il rentra dans la chambre et éternua. Un comble de s'enrhumer avec 38° !

Avant de se coucher, il contempla longuement la photo de son château. Bientôt, il aurait enfin un parc ! Une charge financière de plus, mais son rêve se précisait. Il faudrait des flots de Dom Pérignon pour fêter cette occasion. Et Alexandra.

Il s'endormit, rêvant de massifs à la française. En attendant, il n'avait même pas une bouteille de Moët et Chandon à se mettre sous la dent !



La sonnerie du téléphone était aussi discrète que l'organe de Chanh. C'était une femme, avec une voix impersonnelle. Qui téléphonait de la part du commissaire Le Vien. Malko était invité, à titre de *special*

advisor, à effectuer une patrouille à bord d'un aviso sur la rivière de Saigon. Rendez-vous à onze heures, sur le quai, en face de l'Hôtel Majestic.

Malko promit d'y aller. Pourquoi pas ? Il avait rendez-vous avec Richard Zansky à quatre heures, et son bureau du 258 rue Vo-tanh n'était pas très attrayant. Même avec la pulpeuse Tu-anh.

Le soir, il irait faire un tour au 95 Phan-dinhphong. Pour essayer de trouver le mystérieux planteur ami de la métisse. Il pourrait peut-être lui en dire plus sur elle. Si les documents dont elle avait parlé existaient vraiment, il fallait les trouver.

Malko passa un pantalon d'un blanc immaculé, mit ses éternelles lunettes noires pour dissimuler ses yeux dorés et sortit. Dans le couloir, il croisa un Canadien rubicond de la CIC, escorté d'une jeune Vietnamiennne.

Les membres de la CIC faisaient une orgie de pénicilline.



Les bars à taxi-girls se chevauchaient presque rue Tu-do, du Continental au port.

A travers les portes entrouvertes, on apercevait les taxi-girls en train de coudre ou de bavarder. C'était l'heure creuse. Malko contourna trois filles ravissantes, maquillées comme des princesses, en train de manger un bol de soupe chinoise, accroupies à même le trottoir, bavardant gaiement.

Tous les dix mètres, un Vietnamien frôlait Malko et murmurait :

— Dollars, dollars...

Ils valaient trois cent quatre-vingt-dix piastres au marché noir. Quatre fois le cours légal. Mais c'était encore mieux que la monnaie vietnamienne basée sur du vent. Avant d'arriver au port, Malko était déjà en sueur. L'averse quotidienne était en retard et la chaleur lourde et oppressante.

La rivière de Saigon, jaunâtre et large d'une cinquantaine de mètres, enserrait la ville du jardin zoologique à Cholon. Jadis, la promenade le long de sa berge avait été le rendez-vous des élégantes Saigonnaises. Mais les cargos d'armes avaient remplacé les paquebots.

Plusieurs camions surmontés d'énormes dragons comme des chars de carnaval stationnaient en face du Majestic, sur l'avenue Bach-dang,

le long de la rivière : un enterrement chinois. Les pleureuses étaient déjà au travail, hurlant d'une voix aiguë pour cinquante piastres l'heure. Malko traversa l'avenue. Une sorte de terrain vague, plein de restaurants en plein air pour dockers et cyclo-pousses s'avancait jusqu'à la berge de la rivière. Des dizaines de Vietnamiens mangeaient accroupis, à grand renfort de cris et de rires. Un cargo coréen était en cours de déchargement, protégé par un petit aviso de la marine vietnamienne arborant le pavillon rouge et jaune, sûrement le bâtiment où Malko avait rendez-vous. Les hommes-grenouilles viet-congs n'hésitaient pas à venir couler les bateaux dans le port.

Le soleil se reflétait sur les vitres de l'Hôtel Majestic, éblouissant Malko. C'était jadis le palace de Saigon. Il avait été racheté par le gouvernement, qui avait installé sans discrétion des micros dans toutes les chambres, ce qui avait fâcheusement nui à sa réputation. Les touristes étaient rares au Viet-nam, à part quelques Japonais intrépides, nostalgiques de la guerre de jungle.

Soudain, Malko sentit un frôlement contre son poignet. Il baissa les yeux juste à temps pour voir une main jaune et maigre agrippée à sa montre.

Le propriétaire de la main — un Vietnamien rachitique — acheva d'enlever la montre d'un geste sec et fila à toutes jambes. Un énorme éclat de rire des coolies en train de manger salua l'exploit !

Instinctivement, Malko démarra derrière lui, indigné. Son voleur détalait le long du bord de la rivière, encouragé par les cris des spectateurs. Il sembla à Malko qu'il ne courait pas très vite.

Effectivement, la distance entre eux diminuait très vite. Gêné par ses blessures reçues à Hong-kong¹, Malko pouvait difficilement courir longtemps. Fou de rage, il sauta par-dessus trois dockers dormant dans la poussière et agrippa le voleur par le bras gauche. Il s'attendait à une bagarre, mais l'autre eut une réaction imprévue. Hurlant comme une sirène, il se mit à ameuter les coolies qui faisaient leur sieste au fond de leurs pousses. Sans même chercher à se dégager.

En un clin d'œil, Malko fut entouré par plusieurs Vietnamiens menaçants, bousculé même.

— Il m'a volé ma montre, protesta-t-il, en vietnamien. Appelez la police.

Ils ne parurent pas comprendre. Deux d'entre eux, au contraire, poussèrent Malko si violemment qu'il tomba. Aussitôt, ce fut la ruée. On le frappait à coups de pied, de poing, de bâton. Il cria, parvint à se relever. Mais, à vingt mètres de là, sur l'avenue Bach-dang, personne

ne semblait s'apercevoir de la bagarre.

Il ne s'agissait plus de sauver sa montre, mais d'échapper au lynchage. Il voulut foncer vers le Majestic. Son voleur le saisit par les jambes et le fit tomber dans la poussière. Aussitôt, deux autres Vietnamiens le prirent par le bras droit et entreprirent de le traîner vers le bord de l'eau ! Un bâton siffla près de sa tête, le manquant d'un cheveu. Ses adversaires étaient quatre, jeunes, l'air de voyous. Les coolies pousses accourus aux cris du voleur faisaient cercle autour de la bagarre, passifs et intéressés. C'était nettement plus drôle qu'un combat de coqs.

Brutalement, Malko réalisa qu'il avait affaire à des professionnels. Et qu'ils n'en voulaient pas à sa montre. En plein jour, à Saigon, on était en train de l'assassiner.

— Au secours ! rugit-il, de toutes ses forces.

Pourvu que les marins de l'avisio vietnamien l'entendent :

Un coup de tête dans le ventre lui coupa le souffle. Il roula de nouveau par terre, un peu plus près de la rivière. Les quatre voyous se jetèrent sur lui. Une main sale chercha à enfoncer un chiffon dans sa bouche.

Soudain, sous ses reins, le sol dur fit place à l'herbe. Il était à cinquante centimètres de l'eau boueuse et jaune.

Une dernière poussée et il y plongea, la tête en avant. Il eut une pensée idiote tandis qu'il luttait pour remonter, c'est que cela devait être plein d'amibes.

Sa tête émergea hors de l'eau. Il sentit qu'on le prenait à la taille. Ses adversaires l'avaient suivi et barbotaient autour de lui. Il vit briller la lame d'un couteau.

Dire qu'il n'avait même pas son pistolet.

Un des types ressortit derrière lui. L'agrippant aux épaules, il pesa de tout son poids. Malko coula, avala une gorgée d'eau tiède et envoya les mains en avant pour se protéger. Dans un ultime sursaut, il parvint encore à remonter. Mais cette fois, il était complètement immobilisé. On allait pouvoir le poignarder tranquillement.

Il aperçut à travers l'eau qui brouillait sa vue, deux silhouettes sur le bord. Deux soldats américains en uniforme.

— *Help !* hurla-t-il. *I am American.*

Il ne vit pas tout de suite si son appel avait été entendu, car une

nouvelle fois, sa tête disparut sous l'eau. Mais, lorsqu'il remonta, il y eut une détonation et une balle fit jaillir un petit geyser à dix centimètres d'un des Vietnamiens. Brandissant un énorme colt automatique, un des Américains avait ouvert le feu sur ses adversaires. L'autre avait disparu. Probablement pour chercher du renfort.

Soudain, un des Vietnamiens disparut dans une bulle sanglante. Une balle lui avait déchiré le dos. Malko reprit courage. Surpris, les deux Vietnamiens le lâchèrent. Libéré, il se mit à nager dans le sens du courant, essayant de semer ses adversaires.

Une jeep américaine surgit à toute vitesse, tombant presque dans la rivière. Un MP en bondit, avec un M. 16. La rafale de l'arme automatique déchira l'eau derrière Malko. La tête de son adversaire le plus proche vola littéralement en éclats sous les balles du fusil d'assaut : la mâchoire d'un côté, la calotte crânienne de l'autre. Il disparut dans une grande tache rouge. Les deux autres obliquèrent aussitôt, cherchant à traverser la rivière. Ils nageaient vite, presque sous l'eau.

Au bord, cinq Américains uraient comme au stand, au pistolet et au M. 16. Des Vietnamiens accoururent. Un des MP tira un chargeur de M. 16 en l'air pour les tenir à distance.

Epuisé, Malko faillit couler. Il avait du mal à respirer et s'aperçut qu'il saignait. Un de ses adversaires avait dû l'atteindre. La berge lui semblait désespérément loin. Une voix cria en anglais :

— Tenez bon. Par ici.

Enfin, il sentit de la boue sous ses doigts. Mais le sol visqueux cédait sous son poids. Aussitôt, un des MP sauta dans l'eau jusqu'à la taille et le hissa sur le bord.

A plat ventre, il ferma les yeux. Des pointes de feu lui déchiraient la poitrine. Il se demandait comment il était encore vivant !

— Dis donc, mon pote, fit une voix à l'accent du sud, tu as de la veine que j'aie toujours mon flingue dans cette putain de ville. Sinon, t'étais bon.

Trop faible pour parler, Malko vomit un peu d'eau et voulut se relever, mais retomba sur le côté.

— L'ambulance va arriver, dit une autre voix. Restez tranquille. On vous a pourtant dit de ne pas vous promener seul à Saigon. A quelle unité appartenez-vous ?

— J'appartiens au personnel de l'ambassade, bredouilla Malko.

Il ouvrit les yeux. Le ciel orageux tournait au-dessus de sa tête. Le visage sévère d'un sergent de la Military Police était penché au-dessus de lui.

— Qu'est-ce qui est arrivé ?

— On m'a volé ma montre et j'ai voulu rattraper le voleur, dit Malko. Plusieurs autres se sont jetés sur moi.

Le MP secoua la tête.

— On en a eu deux. Peut-être trois. L'autre a réussi à traverser. Vous vous en tirez bien.

La sirène de l'ambulance lui coupa la parole. On souleva Malko et on l'installa sur un brancard.



— Vous êtes complètement fou, dit Richard Zansky froidement. Vous, un agent expérimenté ! Vous avez des nerfs de fillette.

Les yeux dorés de Malko étaient striés de vert : il était ivre de rage. Une heure plus tôt, il était sorti de l'hôpital, son estafilade pansée, avec des vêtements secs. Le temps de racheter des lunettes, il avait été à l'heure au rendez-vous.

— Si vous aviez barboté à ma place dans la rivière de Saigon, répliqua-t-il, vous auriez peut-être la même opinion. Ces gens n'en voulaient pas à ma montre, mais à ma vie.

A son habitude, quand il voulait impressionner son interlocuteur, l'Américain se tenait légèrement de profil, n'offrant au regard de Malko que sa peau lisse comme un tambour et brûlée et son œil de verre. Le climatiseur chuintait doucement, il n'y avait pas un grain de poussière sur le bureau du numéro un de la CIA, et même l'odeur de l'Asie restait à l'extérieur. Ici tout paraissait simple et clair. Malko avait eu beau récapituler l'étrange succession de coïncidences, la disparition de l'interprète, le suicide du meurtrier de Mitchell, la mort de Mary-linh et finalement l'attentat dont il venait d'être victime, Richard Zansky était resté de glace.

— Ecoutez, dit-il, finissons-en avec cette histoire. Moi aussi, j'ai réfléchi. Je ne suis pas un imbécile. Il n'y a aucun mystère dans ce qui est arrivé ces jours-ci.

» D'abord, la mort de Mitchell. Je suis *certain* qu'il a été tué sur

l'ordre des gens en place. Je connais leur méthode. Eux seuls avaient intérêt à le liquider pour m'intimider.

» Quant à votre Mary-linh, vous devriez être édifié après ce qui est arrivé à Mitchell... Elle lui a soutiré tellement d'argent qu'il a dû détourner celui destiné au général Nhu ! Lui mort, elle a voulu continuer avec vous. En ce qui concerne sa mort, je ne vois aucun mystère. Ce genre de filles a toujours des gens qui lui en veulent. Même si votre hypothèse rocambolesque du meurtre est vraie

— Et ceux qui m'ont kidnappé ? coupa Malko.

Richard Zansky leva la main.

— Attendez. Il reste l'incident d'aujourd'hui. On a repêché le corps d'un de vos agresseurs. C'est un petit voyou fiché à la Sûreté vietnamienne. Il a déjà attaqué des Américains plusieurs fois, toujours pour les voler. Vous savez que Saigon n'est pas sûr. Le MACV a demandé que les permissionnaires ne se promènent que deux par deux. Ce n'est pas par hasard.

» Bon, vous êtes satisfait ?

Malko haussa les épaules. Non, il n'était pas satisfait, mais n'avait rien de concret à opposer à la logique froide du patron de la CIA.

Rassuré par son silence, Zansky continua :

— Pour votre kidnapping, je suis certain qu'il s'agit de ceux qui ont fait tuer Mitchell. Ils voulaient en savoir plus sur notre opération.

C'était bien le seul point sur lequel Malko était d'accord. Il s'en voulait un peu d'avoir révélé à Zansky les détournements du colonel Mitchell, mais il ne se sentait pas le droit de garder ce secret pour lui. Et cela faisait clocher sa théorie : Mary-linh semblait bien n'avoir été qu'une aventurière abusant de la crédulité de Mitchell.

L'Américain ouvrit un tiroir de son bureau, en sortit une enveloppe jaune et la jeta sur les genoux de Malko.

— De la part des contribuables américains, annonça-t-il cyniquement.

L'enveloppe n'était pas fermée. Malko l'entrouvrit. Elle ne contenait qu'une épaisse liasse de billets tout neufs de cent dollars.

— Il y a le « rappel » du général, dit Zansky. Vous les laissez sur la

table en partant. Et, rassurez-vous, il ne les jettera pas dans la corbeille à papier. Profitez-en pour lui dire que j'ai besoin d'urgence de la liste des personnalités vietnamiennes sur lesquelles nous pourrions compter. Après.

Malko regarda Zansky. Les énormes avant-bras tatoués, le visage taillé à coups de serpe, l'horrible blessure, les épaules puissantes. C'étaient des hommes comme lui, durs, sûrs d'eux-mêmes, voulant vaincre à tout prix, qui faisaient la force de l'Amérique. Mais il se demanda s'il était adapté aux subtilités de la guerre à l'asiatique.

— A quoi pensez-vous ? demanda brutalement Zansky.

Cet intellectuel titré lui était de moins en moins sympathique. S'il n'avait pas arrangé le coup avec le général Nhu...

— J'admirais vos tatouages, fit suavement Malko. Ne vous faites jamais prendre par les Viet-congs. Ils seraient capables de les garder en souvenir.

Richard Zansky sourit en biais, affreusement vexé. Malko portait un costume impeccable et une cravate alors qu'il était en manches de chemise. Sans même se lever, il congédia son visiteur d'un geste désinvolte.

— Appelez ce soir du MACV sur Tiger pour me dire comment ça a marché avec Nhu. Et ne gardez pas la moitié pour vous.

Malko sentit une fois de plus son urbanité vaciller mais se força à sourire. Lui aussi s'asiatisait.

Il refermait doucement la porte. Les deux gardes devant l'ascenseur le saluèrent. Le garde du Secret Service, dès que Malko fut dans la cabine, annonça au collègue du bas :

— Ici, le sixième. Un client vient de descendre.

C'était la procédure normale. Ainsi, personne ne risquait de se perdre en route.

Malko sortit par l'arrière de l'ambassade. Pour ses visites, il avait droit à une voiture de service avec téléphone, conduite par une Vietnamienne, comme toutes les voitures de l'ambassade.



— Vous ! Mais vous n'avez pas téléphoné.

Mme la générale Nhu semblait à la fois désolée et ravie de voir Malko. Découverte par une tunique s'arrêtant en haut des cuisses, les yeux très maquillés, elle était pieds nus. Elle embrassa Malko légèrement et referma la porte derrière lui.

— Je vais voir si le général peut vous recevoir, dit-elle à haute voix, très femme du monde.

Ses hanches se balançaient ironiquement devant lui. Elle revint presque immédiatement.

— Le général vous attend.

Malko pénétra dans le salon qu'il connaissait déjà. Le gros Nhu lisait. Il se leva et vint serrer chaleureusement la main de Malko.

— Je suis heureux de vous revoir.

— Je vous laisse entre hommes, fit Hélène, faussement mutine.

Elle s'éloigna, montrant la moitié de ses fesses. Malko ne savait plus où se mettre. Dès qu'ils furent seuls, le gros Nhu soupira.

— Ma femme a dû vous confirmer que, vraiment, je ne me sentais pas digne de l'importante mission dont M. Zansky m'avait honoré.

Une profonde humilité envahit son visage. Un peu plus, Malko s'y serait laissé prendre. Il but un peu de thé pour se donner une contenance. Quelle vieille canaille !

— Je suis sûr que vous vous sous-estimez, général, dit-il gravement. Le Viet-nam a besoin de gens comme vous. Droits, courageux, désintéressés.

— Bien sûr, bien sûr, approuva Nhu, ses petits yeux disparaissant sous les plis de graisse — onctueusement infâme. Mais je préfère vivre simplement avec ma femme.

» Je me contente de mes quinze mille piastres par mois de retraite, soupira le Vietnamien. Je n'ai pas de besoins.

— Certainement, fit Malko avec le plus grand sérieux. Il tira l'enveloppe de sa poche et la posa sur la table. Néanmoins, j'ai un message pour vous de la part de M. Zansky.

Les doigts grassouilleux tâtèrent discrètement l'enveloppe avant de la faire disparaître avec la rapidité d'un margouillat avalant une mouche.

— Je le lirai à tête reposée, dit le général.

Malko avait honte de cette comédie. Dire qu'un homme comme Zansky utilisait de pareils pantins. Le gros Nhu ne déparait pas ces

généraux vietnamiens. Leur cupidité et leur corruption défiait l'imagination. Chaque région militaire avait sa spécialité dans le racket. La première, c'était la cannelle, la seconde le riz, la troisième la cannelle aussi, et la quatrième le bois. Pas de brindille n'était coupée sans que le Général ne touchât sa dîme. Sans compter l'opium, les antibiotiques et les devises.

Et le flot des dollars continuait à alimenter la pourriture. On comprenait que Nhu ait envie de se remettre dans le circuit.

Hélène réapparut, vêtue d'une autre tunique. Elle loucha sur l'enveloppe. Malko se leva.

— Je dois vous quitter. M. Zansky aimerait avoir la liste des gens en qui vous avez confiance.

— Je vais y penser, dit mollement le Vietnamien. Mais, vraiment, je ne sais pas si je suis digne...

— Mais si, mais si, affirma Malko.

Hélène baissa les yeux modestement. Elle suivit Malko dans l'entrée et se serra une seconde contre lui.

— Tout se passera bien, fit-elle. Je vais lui remonter le moral. Téléphonez-moi. Il s'absente beaucoup ces jours-ci.

La chaleur tomba sur Malko comme une chape de plomb. Il allait encore pleuvoir. La Vietnamiennne l'attendait, impassible, au volant. Il se demanda pour qui elle travaillait : les Vietnamiens, la police spéciale, le Viet-cong, ou les trois réunis ?

— 258, rue Vo-tanh, dit-il.



Tu-anh était plus coquine que jamais avec une jupette d'écolière et un chemisier transparent. Elle accueillit Malko avec de grandes démonstrations d'amitié.

— Le commissaire Le Vien est à Da Nang, annonça-t-elle, je m'ennuie. Où étiez-vous ce matin ?

Malko raconta l'agression dont il avait été l'objet. La Vietnamiennne l'écouta d'abord gravement, ponctuant son récit de petits cris, puis pouffa :

— Vous êtes sûr que ce n'était pas le mari d'une Vietnamiennne avec qui vous avez fait l'amour ? Souvent, il y a des grenades, on croit que

c'est le Vietcong, mais ce sont des maris pas contents. Des cocus.

Elle était ravie du mot. Elle le répéta plusieurs fois. Une seconde, l'image du général Nhu traversa l'esprit de Malko. C'eût été le comble du machiavélisme. Mais rien n'était impossible en Asie.

— Vous m'emmenez manger une glace ? demanda Tu-anh, je n'ai pas envie de travailler.

— Vous êtes sûre que le commissaire Le Vien est à Da Nang ? J'avais rendez-vous avec lui.

— Il est parti hier soir. Jusqu'à demain.

Elle avait déjà pris son sac et était debout. Malko l'arrêta.

— Tu-anh, je voudrais que vous vérifiiez si j'avais rendez-vous à onze heures sur l'avis qui se trouve en face du Majestic, pour une patrouille organisée par la police spéciale.

— Mais, c'est la marine, fit la Vietnamienne avec un désespoir comique. Cela va prendre des heures !

— Je vous emmènerai manger une glace, *après* dit fermement Malko.

Tu-anh soupira et se rassit, empoignant le téléphone. Pendant un quart d'heure, le bureau fut rempli de pépiements et de cris. Son petit visage triangulaire crispé par l'énervement, Tu-anh, se colletait avec d'invisibles interlocuteurs. Elle parlait si vite que Malko avait beaucoup de mal à suivre les conversations.

Enfin, elle raccrocha, triomphante.

— On s'est moqué de vous, fit-elle. Ce bateau ne doit pas bouger. Il protège un cargo. Et il n'y avait aucun rendez-vous ce matin. Le commandant n'était même pas là.

» Vous m'emmenez prendre ma glace, maintenant ?

— Je vous emmène, dit Malko gravement.

L'assurance de Richard Zansky se dissolvait comme les bidonvilles sous la pluie tropicale. Malko commençait à comprendre pourquoi la guerre s'enlisait au Viet-nam.

Deux chasseurs-bombardiers américains passèrent très bas, les ailes chargées de bombes et de roquettes. Ça, c'était la guerre nette et propre, sans problèmes.

— Je veux une glace à la cannelle, réclama Tu-anh.

Richard Zansky expliquerait peut-être cette bizarrerie de façon logique, mais, cette fois, Malko était décidé à mettre les pieds dans le plat. Il n'avait pas envie de reposer sous une rizière.

1. Voir : *Les Trois Veuves de Hong-kong*.

CHAPITRE XI

Le petit bar en face du Continental était bondé comme tous les soirs à la même heure de journalistes vietnamiens qui s'y retrouvaient après le *briefing* de 16 h. 15, de l'autre côté de la place, au Ministère de l'information vietnamien.

La plupart ne représentaient que des feuilles de chou au tirage lilliputien. Beaucoup de directeurs de journaux revendaient au marché noir à des imprimeurs leur attribution de papier... ce qui arrangeait tout le monde. Les censeurs avaient moins de copie à lire. Malko repéra Chanh pérorant au milieu d'une demi-douzaine de confrères. Quand il le vit, le Vietnamien se leva et vint à sa rencontre.

— Asseyez-vous avec nous, offrit-il.

— Merci, dit Malko. Je voudrais seulement que vous me fassiez rencontrer Kolin. Le plus vite possible.

Chanh le regarda en clignant des yeux.

— M. Zansky ne va pas aimer...

— Tant pis pour lui. C'est possible ?

Le petit Vietnamien caressait son bouc.

— Venez ce soir chez Mimi. Dans l'avenue Nguyen-Huế, à gauche en descendant, après le restaurant l'Aterbea. Vers dix heures.

— A tout à l'heure, dit Malko.

Il ressortit du bar bondé et enfumé. Inlassablement les journalistes vietnamiens refaisaient le monde depuis vingt-cinq ans et échangeaient les bobards les plus fous de « radio-catinat ». Bien entendu, l'endroit était truffé de barbouzes. Même les cendriers n'étaient pas sûrs.

Il se faufila à travers les motos parkées sur le trottoir jusqu'au building du MACV, cent mètres plus bas. De là, sur un des postes du réseau privé américain Tiger, il pouvait appeler Richard Zansky sans

risquer d'être intercepté par les Vietnamiens.



De jour, l'Hôtel Président était encore plus sinistre.

Malko monta directement jusqu'au douzième étage. Il était décidé à ne négliger aucune piste. Et, à se défendre. Son pistolet extra-plat ne le quitterait plus.

Il retrouva facilement la chambre qu'avaient occupée Mary-linh et le Noir.

Elle était fermée. Il frappa. Pas de réponse. Une porte s'ouvrit, un peu plus loin. Un tête maquillée apparut et appela Malko.

— Psst ! *Come*.

Il s'approcha. C'était une petite Vietnamienne, outrageusement maquillée, avec une robe s'arrêtant au ventre. Encore une que la mode « midi » n'avait pas touchée.

En vietnamien de cuisine Malko expliqua qui il cherchait. Elle parut déçue :

— Elle partie, expliqua-t-elle. Moi y en a faire *blow-job*, très bien.

Le seul mot américain qu'elle connaisse. Elle prit la main de Malko pour la poser sur ses seins. Poliment, il se dégagea. Déçue, elle referma la porte. Il erra un moment dans les couloirs et donna un coup d'oeil à la grande salle. Le juke-box jouait toujours pour un quarteron de GI's tétant de la Heineken. Les petites putes tentaient vainement de les ramener à de meilleurs sentiments.

Consciencieusement, Malko explora tout, même la terrasse, avec la piscine déserte. Dans les toilettes, des filles dormaient, roulées en boule sur une natte, en attendant le soir.

Dans l'ascenseur, le boy lui repinça les seins, l'air égrillard. C'était vraiment une bonne maison... A la réception, il donna le signalement du grand Noir et le numéro de la chambre, prétendant que c'était un ami. Un employé vietnamien indifférent lui confirma qu'il était parti la veille.

— Où ?

Il n'en savait rien et s'en foutait. Gentiment, il expliqua à Malko que, s'il cherchait une fille, le douzième étage en était plein. Lui-même connaissait une Thaïlandaise particulièrement habile et de prix raisonnable. Devant le peu d'intérêt de Malko, il se replongea dans ses

comptes.

Malko monta dans une 4 CV et se fit conduire rue Phandin-phung. Le 95 était fermé. Il tapa à la porte jusqu'à ce qu'une fille vienne ouvrir. Une Coréenne. Par geste, Malko se fit conduire au second étage. L'appartement où il avait vu la métisse était fermé. Il glissa un mot sous la porte avec son nom, et le téléphone du Continental. Au cas où le mystérieux planteur, ami de Mary-linh saurait quelque chose.

Lorsqu'il arriva au Continental, à pluie tombait à verse. Stoïquement, les cyclo-pousses continuaient à rouler, enroulés dans des toiles cirées, dégoulinant d'eau.



Selon les estimations les plus optimistes, on comptait un milliard de gonocoques au mètre carré, chez Mimi. Plus un certain nombre de microbes non identifiés mais furieusement agressifs.

Une trentaine de taxi-girls s'employaient gaillardement à contaminer le corps expéditionnaire US. Les GI's les plus prudents se contentaient pour trois cents piastres le sirop de cassis, de se taire pétrir diverses parties du corps au fond d'un boxe par une fille totalement idiote qui n'avait qu'une idée : faire renouveler sa consommation le plus vite possible.

Malko et Chanh, debout au bar. luttaien courageusement contre un bataillon de taxi-girls parfumées, agglutinées autour d'eux, débitant les compliments les plus éculés avec des sourires commerciaux qui n'auraient pas trompé un séminariste.

Derrière sa caisse, la patronne, maigre et rigide, veillait à ce que les menues privautés ne dépassent pas le niveau prévu par la loi. La danse et le pelotage en public étaient interdits. La plupart des filles ne cédaient qu'après un nombre affolant de sirops de cassis.

Hélas, les Américains sortaient de moins en moins et les dizaines de bars saignonnais battaient de l'aile.

Les taxi-girls circulaient entre les tables, caquetant entre elles, aguichant les clients, remuant de la croupe, esquivant habilement les mains baladeuses. De vraies petites machines à sous, rapaces comme seules les Jaunes savent l'être. Si on avait pressé n'importe laquelle des têtes ravissantes, on n'en aurait pas tiré une goutte de sentiment.

— Le voilà, dit Chanh.

Kolin entra. A côté des entraîneuses, il semblait immense. La

patronne se pencha par-dessus son bar et l'embrassa sur la bouche.

— Il a couché avec elle, avant, susurra Chanh. Elle lui donnait beaucoup de renseignements.

Kolin disparaissait sous un essaim de filles. Gentiment, il les écarta et rejoignit Chanh et Malko. L'Américain avait des traits énergiques et durs, des yeux bleu clair, une poignée de main franche.

— Asseyons-nous, dit-il. Sinon, les petites vont venir.

Il débarrassa un box de trois taxi-girls et s'assit. Malko et Chanh en face de lui.

— Trois J and B, commanda-t-il. Je ne bois plus de bière, cela fait grossir.

— Vous venez souvent ici ? demanda Malko.

Kolin sourit.

— Je passe souvent le soir. Les petites sont amusantes quand on les connaît. Après je mange une soupe chinoise avec elles, dehors, sur le trottoir.

Cela devait horrifier les Américains.

A cause de la musique, ils étaient obligés de hurler pour se parler. Les consommations arrivèrent et ils burent en silence.



Entre Kolin, assez taciturne et le bredouillis de Chanh, la conversation n'atteignait pas des sommets. Depuis l'arrivée de l'Américain, ils n'avaient échangé que des banalités. Malko hésitait à plonger. S'il se trompait, au mieux il se retrouverait dans le premier avion pour les USA et adieu la CIA ! Son château risquait de ne jamais être terminé. Mais il ne pouvait plus reculer : Kolin attendait de savoir pourquoi il avait voulu le voir.

Malko repoussa son J and B et se pencha par-dessus la table.

— Je pense que vous êtes le seul homme à pouvoir m'aider. Tout le monde pense que je suis fou. Y compris Richard Zansky.

Au nom de Zansky, Dave Kolin tressaillit imperceptiblement. Malko raconta rapidement les derniers événements depuis la mort du colonel Mitchell. Et finalement le « suicide » de la métisse.

— Il y a une chance pour que cette fille ait dit vrai et que le colonel Thuc soit vraiment un agent double, conclut Malko. Qu'en pensez-vous ?

— Ce n'est pas impossible, dit lentement Kolin, mais ce sera très difficile à prouver. Il est puissant. Inutile de compter sur la CIA. Personne n'ira contre Zansky, je les connais.

Il y avait une certaine amertume dans sa voix. Malko sentit qu'il avait touché juste.

— Acceptez-vous de m'aider ? demanda-t-il.

— Je n'ai pas beaucoup de moyens, dit l'Américain.

— Mais vous connaissez ce pays mieux que moi, vous avez des relations.

Il attendit, anxieux. Après tout, il n'avait rien à offrir à Dave Kolin, qu'un risque énorme, s'il voyait juste. Mais Chanh paraissait ravi. Il en oubliait de regarder les petites taxi-girls qui le frôlaient en riant, se moquant de son bouc.

Le petit Vietnamien était à l'aise dans les complots comme d'autres dans le marivaudage. C'est lui qui dit à Kolin :

— Il n'y a qu'un seul homme qui puisse nous aider...

L'Américain leva des yeux intéressés.

— Qui ?

— Celui de Cholon.

— Ah ! Oui, c'est possible.

Impossible de savoir ce qu'il pensait.

— C'est urgent, insista Malko. Que pouvons-nous ?... en pratique.

Kolin sourit.

— Ici, il ne faut pas être pressé. Tout ce que je peux faire c'est vous présenter des gens qui ne vous trahiront pas.

— Enfin, pas tout de suite, gloussa Chanh, toujours cynique.

Kolin se leva, tendit la main à Malko.

— Si cela marche, Chanh vous contactera. Il vaut mieux ne pas trop nous rencontrer. La ville est infestée d'indicateurs. La CIA a beaucoup d'argent, remarqua-t-il ironiquement.

Il salua la patronne gentiment, tapota les fesses d'une petite Laotienne et sortit. Chanh colla sa bouche contre l'oreille de Malko. La présence de Kolin l'avait autant excité que le J and B.

— Je le connais, il va nous aider. Il hait Zansky. Il a tout perdu à cause de lui.

— Et vous ?

Le petit Vietnamien gloussa :

— Moi, j'aime la pourriture. Et ça, c'est une belle histoire de pourris ! Et si cela marche, quel beau truc. Mon canard me paiera une fortune pour ça.

Il en bavait à l'avance. Malko regarda les filles autour de lui.

— Vous croyez qu'on nous surveille ?

— Sûrement, dit Chanh. Je suis même sûr que le Viet-cong sait déjà qui vous êtes. Les autres aussi. Mais ils ne savent pas pourquoi nous nous voyons. C'est le principal. Tenez, je vais vous emmener dans un petit bordel pas loin d'ici. Ça les trompera.

Malko paya, et ils quittèrent le bar enfumé. Chanh arrêta les ruines d'une Dauphine. Avec son parapluie il ressemblait à un instituteur.

Ils descendirent cinq cents mètres plus loin, dans une petite rue calme, près du Palais gouvernemental. Un vélomoteur les dépassa. Chanh se pencha vers Malko.

— Vous voyez celui-là, il travaille pour le CIO... Il nous suit.

Malko n'était que médiocrement rassuré. Dans une ville bourrée d'armes comme Saigon, un accident était vite arrivé. Il était le seul à douter du colonel Thuc pour l'instant. Chanh l'entraîna. Ils franchirent un passage étroit à l'odeur effroyable, entrèrent dans une cour et Chanh frappa à une porte. Elle s'ouvrit sur un visage fripé.

Conciliabule à voix basse. La porte s'ouvrit et avala Malko et Chanh. Ils échouèrent dans une pièce minuscule dont le seul meuble était un divan. Trois filles étaient couchées à plat ventre et bavardaient. Chanh échangea des plaisanteries avec elles et se tourna vers Malko.

— Elles ont peur de vous. Il n'y a que des Vietnamiens ici. Je vous conseille la plus petite. Elle suce très bien.

— Merci, dit Malko.

Chanh n'insista pas. Il prit la fille par la main et l'entraîna dans une autre pièce. Malko attendit en fumant une cigarette. Dix minutes plus

tard, le Vietnamien revint, l'air ravi. La fille suivait, bovine.

— Prêtez-moi deux mille piastres, fit Chanh. Vous auriez dû venir.

Malko lui donna l'argent et il paya. Dehors, ils se séparèrent Malko avait envie de marcher.

— Je vous appelle demain, promit le Vietnamien.

Malko partit vers la rue Pasteur. Mal à l'aise. Qui empêchait Kolin et Chanh de profiter de sa candeur ?

Il se sentit furieux contre lui-même, isolé et impuissant.



Un mot cacheté l'attendait dans sa case, le lendemain, quand il rentra de la rue Vo-than. Il avait perdu sa matinée à écouter une synthèse sur l'implantation viet-cong dans la banlieue saigonaise sous l'égide du colonel Thuc. Il ouvrit l'enveloppe.

Vous dînez chez moi, 46, rue Vind-choset, à huit heures.

Il y avait un P.-S.: « *Brûlez ce mot.* » Malko retint un sourire : toujours le goût du mystère. Il monta dans sa chambre et s'exécuta. Mary-linh était bel et bien morte et on avait voulu le tuer. Les précautions de Chanh n'étaient pas si ridicules.

Le taxi stoppa près d'un énorme tas d'ordures, après un pont sur un rach croupissant. L'odeur était effroyable.

Il se trouvait dans un quartier populaire, plein de boutiques sans vitrines. Le numéro 46 était en face de lui. Une porte s'entrouvrit et la barbiche de Chanh apparut, hilare. Malko traversa et se retrouva dans un couloir sombre.

— Entrez, dit le Vietnamien.

Malko pénétra dans une pièce minuscule. Kolin était assis sur un pouf, voûté. Une autre personne, debout, lui tournait le dos. Au bruit de la porte, elle se retourna.

C'était le commissaire Le Vien.

CHAPITRE XII

Dave Kolin avait les yeux injectés de sang comme s'il avait bu. A côté de lui, le commissaire Le Vien semblait minuscule. Ce dernier paraissait toujours aussi guilleret. Il secoua la main de Malko, comme s'ils se trouvaient tous rue Vo-than.

Chanh jouait les maîtresses de maison, avec des airs de conspirateur. Les trois hommes s'assirent autour d'une table basse. Malko était terriblement sur ses gardes. Le dernier homme qu'il se soit attendu à trouver là était Le Vien, l'homme de confiance du colonel Thuc. Il se demanda soudain s'il n'était pas l'objet d'une gigantesque intoxic.

C'était un peu trop. Les rendez-vous mystérieux et publics, les petites extorsions de Chanh et, maintenant, le bon Le Vien avec sa brioche, ses bretelles mauves et sa tête de nha-qué fruste et rusé.

Dave Kolin approcha soudain son siège de celui de Malko. Mettant son bras autour des épaules de Le Vien, il attira contre lui le petit Vietnamien.

— Vous pouvez avoir confiance en Dong comme en moi-même, dit-il solennellement. Mais, avant de nous aider, il veut savoir ce que cela va lui rapporter ?

Malko n'eut pas le temps de répondre. L'Américain continuait :

— M. Le Vien est un très bon policier. Il pourrait parfaitement remplir les fonctions du colonel Thuc. Si celui-ci se révélait être un agent viet-cong ou nord-vietnamien.

Malko crut que le sol se déroba sous lui. Il faillit se lever et partir.

— Je n'ai pas le pouvoir de lui faire une telle promesse, dit-il prudemment.

— Bien sûr, bien sûr, fit Kolin, mais je vous demande seulement de faire savoir par la suite le véritable rôle du commissaire Le Vien. (Il ricana.) S'il y a une suite.

Le Vien exhiba toutes ses dents en or. Il méritait la médaille d'or de l'humour noir. Pour la première fois, il s'adressa directement à Malko.

— Je crois que si le colonel travaille vraiment avec les autres, nous le découvrirons. Le commissaire Bazin m'a appris beaucoup de trucs.

Bazin était le commissaire français qui avait formé la Sûreté vietnamienne. Les Viet-minhs l'avaient abattu.

Chanh apporta un plateau avec du thé et des letchis. On se serait cru dans une réunion de dames patronnesses. Malko se sentait perdre les pédales. Qui jouait le double jeu ?

— Pourquoi avoir choisi M. Le Vien ? demanda-t-il à Kolin.

L'Américain fit un clin d'œil au Vietnamien.

— Parce que c'est une vieille fripouille que je connais bien. Quand j'ai été le chercher dans sa prison, le jour où on a liquidé Diem, il avait déjà la corde au cou. Il n'était pas aussi gras qu'aujourd'hui... hein, Dong ?

Le commissaire Le Vien eut un rire ravi. C'était une bonne nature.

Kolin ajouta, désabusé :

— Nos amis américains sont des imbéciles. Ils veulent tout faire eux-mêmes. Dans ce pays nous sommes des étrangers. Même si Richard Zansky vous croyait, il n'arriverait à rien contre le colonel Thuc. Il n'emploierait pas les bonnes méthodes. Le Vien va les employer.

Malko regarda le petit Vietnamien placide et comprit instinctivement qu'il pouvait être aussi dangereux qu'un panier de cobras. Et maintenant, il était trop tard pour reculer. Il n'y avait plus qu'à prier pour que Richard Zansky ne soit pas en train de se frotter les mains, ravi du bon tour joué à son prince. Il espérait que le rusé Chanh avait pensé à cette éventualité.

— Qu'allez-vous faire ? demanda-t-il à Le Vien.

Le Vietnamien croisa ses mains minuscules et soignées.

— Il faut faire très attention, dit-il. Le colonel Thuc est un homme très, très méfiant et très intelligent. Je le connais depuis longtemps. La seule façon d'apprendre quelque chose sur lui, c'est d'introduire quelqu'un de sûr dans son intimité.

— Dans son intimité ?

Malko crut avoir mal compris. Mais les dents en or l'éblouirent.

— Le colonel Thuc est célibataire, expliqua Le Vien. Il vit seul. Ses

gardes du corps ne couchent pas chez lui. Mais ce sont les gens les plus proches de lui. Il ne prend que des hommes en qui il a toute confiance. Ce sont les seuls autorisés à porter une arme en sa présence.

— Où voulez-vous en venir ?

Le Vien sourit avec patience.

— Il y a un garde en réserve, au cas où l'un des quatre autres est indisponible. Il se trouve que c'est un homme qui a ma confiance. Si j'arrive à l'introduire dans l'intimité de Thuc nous aurons fait un grand pas. Nous pourrions l'étudier.

— Comment allez-vous faire ?

Le Vien grignota un letchi avec gourmandise.

— Il faut éliminer un des gardes. Ce sera difficile, ils sont sur leurs gardes.

— Vous allez le tuer ? fit Malko, horrifié.

— Ce sont des gens très méchants.

Un garde du corps de Thuc, ce n'était sûrement pas un ange. Le Vien considérait les scrupules de Malko avec un visible amusement.

— Admettons que cela marche, admit ce dernier, à quoi cela nous avance-t-il ?

Le Vien éclata d'un rire joyeux.

— Je sais sur le colonel Thuc des choses que vous ignorez. Il a beaucoup d'ennemis. Ce sera long et difficile, mais nous arriverons peut-être.

Malko voulut le prendre à contre-pied.

— Vous allez risquer votre vie ? Vous n'avez pas peur ?

La santé apparente de Le Vien ne se démentit pas.

— Je fais très attention. affirma-t-il. Personne ne sait dans mon quartier que j'appartiens à la police spéciale. Je dis que je suis à la police économique. Ils ne savent pas que je signe les condamnations à mort, à la place du colonel Thuc. Il est très, très prudent. Comme ça, c'est mon nom qui est au bas des documents.

Il éclata d'un rire encore plus joyeux. Malko commençait à comprendre pourquoi il ne portait pas Thuc dans son cœur.

Le Vien se leva.

— A demain, au bureau. Surtout, là-bas, hein, pas un mot. Les filles ne sont pas sûres. Il y a des micros. M. Thuc est très, très méfiant.

Malko eut soudain une inspiration.

— Qu'est devenue May-li, la fille aux longs cheveux ?

Le Vien fronça les sourcils.

— Ah ! oui, May-li ! Elle est à Da Nang. Vous vouliez coucher avec elle ? (Il éclata d'un rire énorme.) Je vous en trouverai une autre. Pas malade.

— C'est vous qui l'avez envoyée à Da Nang ?

— Non, elle est partie sur l'ordre du colonel.

Malko faillit en renverser son thé de joie. C'était le premier indice clair, sans interprétation possible de la culpabilité du colonel Thuc. Il retint Le Vien qui s'en allait.

— Combien de temps cela va-t-il prendre ?

Le commissaire haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Des semaines ou des mois. Peut-être que Thuc nous tuera avant.

Chanh le raccompagna dans le couloir. Malko entendit la porte claquer. Le Vietnamien revint, sa barbiche frémissante de joie.

— Alors ?

Kolin somnolait dans le fauteuil. Malko remarqua :

— Je ne savais pas que le commissaire Le Vien était votre ami.

— C'est un homme intelligent, dit Chanh, il sait où est son intérêt. Et il hait le colonel Thuc.

— Pour l'histoire des signatures ?

Chanh secoua sa barbiche.

— Non, déjà les mandarins faisaient cela. Mais il y a deux ans, le poste de commissaire de Cholon s'est trouvé libre. Normalement, il devait revenir au commissaire Le Vien. Le colonel Thuc l'a donné à un autre policier plus proche de lui. Le Vien ne lui a jamais pardonné.

Malko ne comprenait plus. Cholon, c'était la ville chinoise, l'ancien

quartier des plaisirs. Mais le Grand-Monde, l'ancien casino-bordel gigantesque, était fermé depuis des années et transformé en caserne. Il ne restait qu'une poignée de bars minables et l'Arc-en-Ciel à la terrasse grillagée et à la clientèle rare. Pas de quoi tenter la convoitise de Le Vien.

— Le Fifth District — Cholon — expliqua Chanh, c'est celui où un commissaire met sa famille à l'abri du besoin en six mois. A cause des Chinois. On les arrête en les accusant d'être Viet-congs et on les relâche ensuite, quand ils ont payé. S'ils ne paient pas, ils vont à Conson. Et Le Vien est pauvre. Il n'a jamais eu des bons commissariats.

Malko était tombé chez de belles natures. A en avoir le vertige. Décidément les desseins de la Providence et de la CIA réunies passaient par d'étranges méandres. Il en avait la migraine.

— Et si Le Vien trouve plus avantageux de nous trahir ? suggéra Malko. Par Thuc il peut encore avoir son cinquième district...

Chanh eut un rire de crécelle.

— On ne sait jamais. Dans ce cas, il faudra s'en apercevoir à temps et le tuer.

Kolin ricana dans son demi-sommeil et laissa tomber :

— Vous êtes un *freshman*, un bleu ! Ici, il faut avoir les nerfs solides. Parce qu'on vit avec la peur. Vous allez voir, en sortant d'ici, vous aurez déjà peur.

— Et vous ? dit Malko, vous n'avez rien à gagner ?

L'Américain ouvrit un œil vitreux.

— Moi ? Si. Regardez : je suis une épave, un vieil ivrogne. Les copains de l'ambassade m'évitent. Je n'ai même pas de quoi me payer la climatisation dans mon bureau. Parce que ce fumier de Zansky a gardé un câble sous le coude. Il savait que j'allais liquider Diem. On le lui avait interdit. C'était plus simple de me laisser faire le boulot et de me désavouer après.

» Vous croyez que ce n'est pas une raison suffisante ?

Les yeux de Kolin brillaient de haine. Malko sentit que, lui au moins, ne jouait pas le double jeu. La haine est un des moteurs les plus sûrs de la machine humaine.

— Espérons que le commissaire Le Vien est aussi sûr que vous le pensez.

Kolin leva un doigt prophétique.

— A partir de maintenant, ne montez jamais dans une voiture inconnue. Ne marchez pas au bord du trottoir, sinon une auto s'arrête, une portière s'ouvre, et pffuiitt !... on ne vous revoit jamais.

Encourageant.

Kolin s'arracha à son fauteuil, mit la main sur l'épaule de Malko et dit avec la solennité des ivrognes :

— Si Thuc a votre peau, je vous promets de continuer. Rien que pour emmerder ce salaud de Zansky O.K.?

— D'accord, fit en écho Malko mollement.

De mieux en mieux.

— Mais vous pensez que Thuc est vraiment un Viet-cong ?

Kolin eut un geste vague signifiant qu'il s'en foutait éperdument.

Malko sortit le premier. La rue était déserte et noire. Pas un taxi. Malgré lui, en traversant le pont sur le rach boueux et puant, il ne pouvait s'empêcher de penser aux paroles de Kolin. Il y eut un bruit de moteur derrière lui et il se retourna en sursaut.

Ce n'était qu'une 4 CV se traînant à trente à l'heure. Malko s'assura que le chauffeur était seul avant de monter.

Jusqu'à son arrivée devant le Continental, il ne fut pas tranquille. Il venait de réaliser brusquement qu'il était entré dans la cage aux tigres et que la porte s'était refermée derrière lui.

CHAPITRE XIII

Le policier d'assaut en tenue léopard de garde en face de la grille du quartier général de la police siffla et leva le bras. Trois de ses collègues barrèrent aussitôt la rue Vo-tanh pour laisser sortir une vieille Pontiac qui vira à gauche, vers le Grand-Marché, et se fondit dans la circulation.

Pas d'escorte, pas de motards, aucun signe extérieur de puissance. Ceux qui voyaient passer la grosse voiture ne distinguaient qu'un civil à lunettes un peu gros assis sur la banquette arrière, avec un autre homme. Ils étaient deux à l'avant. On ne pouvait apercevoir le fusil d'assaut M. 16 posé sur le plancher, ni les grenades à portée du conducteur.

Personne ne pouvait se douter que l'occupant de la Pontiac était le tout-puissant colonel Thuc.

La voiture remonta vers le Palais présidentiel, longea les grilles et se perdit ensuite dans les petites rues de l'ancien quartier chic de Saigon. Maintenant, les villas tombaient en ruine, la peinture s'en allait et les barbelés défiguraient les massifs de fleurs. D'un œil vif, le colonel Thuc scrutait tous les cyclos qui doubleraient sa voiture, prêt à se rejeter en arrière à la moindre alerte. C'était les moments les plus dangereux de sa vie.

Mitraillette sur les genoux, le garde du corps assis à côté de lui était prêt à tirer. Mais il n'y avait eu aucun coup dur. Comme si la main de Bouddha protégeait le colonel Thuc.

La voiture ralentit devant un petit immeuble. Le colonel habitait là, au troisième étage. Il n'y avait pas d'escalier, seulement un ascenseur, ce qui simplifiait bien la surveillance.

La Pontiac s'arrêta presque. Le garde assis à côté du chauffeur sauta à terre et la voiture redémarra. L'homme, sans même dissimuler son M. 16, inspecta l'immeuble, le trottoir et les abords de la maison. Il pénétra même dans une épicerie voisine pour voir qui s'y trouvait. Rassuré, il ressortit et attendit le retour de la voiture.

Celle-ci faisait le tour du bloc. Par radio, le colonel Thuc était en

train d'interroger un autre garde du corps demeuré dans l'appartement. Afin de n'avoir aucune mauvaise surprise en rentrant.

Lorsque le capot de la Pontiac réapparut, le premier garde du corps fit un signe de la main. La voiture vint se ranger le long du trottoir. Le colonel Thuc descendit aussitôt, suivi de l'homme resté à côté de lui. Il ouvrit la porte de l'immeuble, le fit entrer avec lui et referma. Le hall était frais et vide. Thuc appuya sur le bouton de l'ascenseur.

Le garde attendait, silencieux, derrière lui. Le chef de la police dit :

— Tu viens me chercher ce soir, à dix heures, Vinh.

— Oui, colonel. A dix heures.

L'ascenseur arrivait. Thuc lui tapa légèrement sur l'épaule et ouvrit la porte.

— A tout à l'heure.

Vinh attendit que l'ascenseur soit monté pour ressortir. C'était un garçon sans imagination, un nha-qué arraché à sa rizière, à peu près analphabète, mais doué d'un sens du tir extraordinaire. Il avait déserté et Thuc l'avait récupéré avant que l'on ne le verse dans une section de déminage. Depuis il lui était dévoué comme un chien.

La Pontiac attendait. Il remonta derrière. Le chauffeur démarra sans mot dire. Tous les soirs Vinh allait dîner dans l'arrière-boutique d'une épicerie, à Gua-dinh. Les deux pièces du devant faisaient bordel, avec les filles, veuves ou abandonnées, habitant dans les mesures voisines. Pour trois cents piastres, Vinh en avait une. Comme on connaissait ses attaches, on ne lui donnait que des filles saines.

Ses copains le déposèrent devant la petite maison. En face, se trouvait un hôpital militaire. Vinh pénétra dans la maison et s'assit au fond, sous une sorte de tonnelle intérieure. Il mangea de bon appétit. Près de lui, un mutilé buvait une bière en geignant que sa femme l'avait quitté pour un capitaine américain. La patronne le fit taire en disant que sa femme n'était qu'une putain et que, s'il se plaignait encore, il n'aurait pas de bière à crédit. Vinh n'écoutait pas la conversation. Il se demandait quelle fille il allait choisir. Finalement, il se décida. Quand la patronne passa près de lui, il lui glissa :

— Va me chercher Quoc.

Il se cura les dents, cracha, puis alla dans la pièce de devant, où il s'étendit sur un des lits. Soigneusement, il défit son holster et posa le 38 Magnum par terre. Puis il ouvrit sa chemise et son pantalon.

Déjà la fille était là, vêtue d'un pantalon de soie noire et d'un boléro

assorti. Elle sourit à Vinh, c'était un client régulier. Elle ôta ses vêtements et s'allongea près de lui. Le Vietnamien se cala confortablement sur le dos, prit la tête de la fille et l'appuya contre son ventre. La soupe chinoise l'avait mis en goût. Docilement, elle se mit au travail, à genoux entre ses jambes. Les yeux au plafond, il suivait la progression du plaisir.

Vinh rota et ferma les yeux. Pour trois cents piastres, c'était vraiment formidable. Une seconde l'idée de donner cinquante piastres de plus à la fille l'effleura.

Il y eut un bruit léger et il ouvrit les yeux, toujours aux aguets. Mais le canon du colt 45 était déjà à dix centimètres de sa tempe, tenu à bout de bras par un jeune Vietnamien en noir, l'uniforme des comités d'assassinat du Viet-cong. Vinh n'eut pas le temps d'avoir vraiment peur. La lueur l'aveugla et il sentit un choc terrible.

La moitié supérieure de sa tête fut projetée dans la ruelle du lit, avec un œil suspendu au nerf optique. Le mourant eut un sursaut qui l'arracha à la bouche de la petite putain. Absorbée par sa tâche, elle n'avait pas entendu venir le tueur. Celui-ci se pencha et, soigneusement, tira une seconde balle dans la nuque de Vinh.

Ce qui était complètement inutile.

La fille hurla d'une voix aiguë, prise d'un tremblement convulsif. Le jeune tueur fit le tour du lit et sortit de la pièce en courant. Dans le couloir il heurta la patronne qui accourait. Elle recula, terrorisée.

Un scooter attendait dehors. Le tueur monta en croupe et la machine démarra aussitôt. Le chemin était à peu près désert. Cinq cents mètres plus loin, le tueur sauta de la moto et s'enfonça dans un dédale de ruelles. Il avait rendez-vous pour toucher le reste des cinquante mille piastres.

Il courut près de dix minutes puis arriva à un carrefour. Personne ne se trouvait à l'arrêt de l'autobus. Il s'avança dans la lumière.

Une voiture démarra aussitôt derrière lui. Il se retourna et fouilla dans sa ceinture pour saisir son colt. Le minuscule espoir le tenailla encore quelques secondes. Puis il vit le canon de la mitraillette et sentit les balles s'enfoncer dans sa poitrine. Le sang monta dans sa gorge et il tomba.

L'homme qui l'avait abattu descendit, ouvrit le coffre de la voiture et hissa à grand-peine le tueur dedans. Dieu merci, ce dernier avait eu la tuberculose et n'était pas trop lourd.



Le colonel Thuc contemplait pensivement le corps de Vinh. On avait nettoyé tant bien que mal les débris de cervelle et le sang, mais l'odeur aigre-douce de la mort prenait à la gorge. Silencieux, les autres gardes de corps attendaient la décision de leur chef.

La maison était vide. Tous ceux qui s'y trouvaient avaient été emmenés au bloc spécial pour interrogatoire. Bien que Thuc ne se fasse guère d'illusions ; le tueur était venu de l'extérieur. Il n'apprendrait rien de ce côté-là.

On l'avait prévenu immédiatement et il avait tenu à venir en personne. Vinh avait toujours été très dévoué. Une formidable machine à tuer, un peu plus proche pourtant du colonel Thuc que les autres gardes du corps. Pour des raisons qui n'avaient rien à voir avec le service.

Le colonel Thuc se détourna du corps.

— Qu'on le transporte à la morgue, ordonna-t-il. Et qu'on envoie le corps dans son village.

Il sortit et remonta dans sa Pontiac, puis alluma une cigarette anglaise tandis qu'il roulait vers Saigon.

Ce meurtre l'agaçait, le surprenait et l'inquiétait. Il venait de se laisser prendre par surprise. Mauvais signe... Lucidement, il tentait d'envisager toutes les hypothèses.

D'après la blessure, Vinh avait été tué par un pistolet de gros calibre, un colt 45 ou un K. 54 Chicom. Tout le monde en avait à Saigon, les Viets et la police. La méthode du tueur était celle du Viet-cong, mais cela non plus ne voulait rien dire. Vinh n'était pas assez important pour avoir été l'objet d'une exécution. Donc, on visait en réalité le colonel Thuc. Mais pourquoi ?

Thuc était trop rompu aux subtilités de l'Asie pour n'écarter aucune hypothèse, même farfelue. Lui-même avait parfois donné le change d'une façon si compliquée.

Une idée l'effleura mais il la rejeta aussitôt. Ce n'était pas une histoire d'étranger. Seuls des Vietnamiens avaient pu suivre son garde de corps, connaître ses habitudes et le tuer de cette façon. Il eut un sourire un peu méprisant en pensant aux gros sabots de Richard Zansky.

La Pontiac cahotait sur les routes défoncées de Gia-dinh. Le colonel

Thuc écrasa nerveusement sa cigarette dans le cendrier. Sans Vinh, il allait être obligé de se passer de sa seule détente. Ou du moins, de se réorganiser complètement.

Déjà, ce soir-là, son emploi du temps s'en trouvait bouleversé et cela le contrariait autant que le meurtre. Il vivait une existence dangereuse et tendue. Il n'y avait pas de femme dans sa vie, il ne buvait pas d'alcool, et, contrairement à la plupart des Vietnamiens, ne jouait pas.

La voiture stoppa devant son immeuble. Thuc ne s'était pas rendu compte du chemin parcouru. Il sortit avec précaution. Un danger inconnu rôdait autour de lui. Ce n'était pas le moment de commettre une imprudence. Les trois gardes l'accompagnèrent jusqu'à l'appartement et le laissèrent. Resté seul, le colonel se déshabilla. Quand il fut nu, il exécuta quelques mouvements de yoga. Tout en continuant à réfléchir. Il se reprocha une petite erreur qu'il avait commise quelques jours plus tôt. Mais cela ne pouvait avoir de rapport avec les événements actuels.

Au bout de dix minutes, essoufflé, il s'arrêta et alla prendre une douche.

Ensuite, il s'allongea sur son lit après avoir entrouvert le tiroir de la table où se trouvait son pistolet personnel, un 38 à canon de deux pouces et demi. Il n'avait jamais eu confiance dans les automatiques.



Richard Zansky fixa d'un air dégoûté l'énorme rat qui traversait le jardin à un mètre de la table, sous la tonnelle du Continental. Deux chats surgirent de derrière un éléphant en porcelaine et se ruèrent à l'assaut.

Le rat fit face, découvrant des dents aiguës.

Les chats s'arrêtèrent, le poil hérissé, l'œil fou : ils avaient peur du rongeur. Puis, dégoûtés, ils firent demi-tour vers une proie plus facile.

— Ils les attaquent et leur mordent le museau, dit Richard Zansky. Ce sont de vrais fauves. Je n'ai jamais vu autant de rats qu'à Saigon. Ils sont partout.

Malko regarda le gros rongeur. Le garçon qui les servait n'y prêtait même pas attention. Depuis trois jours, Malko rongea son frein. Il n'avait revu Le Vien que dans son bureau.

Pas de nouvelles de Chanh non plus, et Malko n'osait pas se manifester.

Seule la volcanique Hélène continuait à le relancer régulièrement. Dès que le général Nhu tournait les talons, elle se ruait sur le téléphone.

Elle lui volait chaque jour un peu plus de sa santé. Tandis que le gros Nhu se concentrait sur le tennis.

— Où en êtes-vous ? demanda Malko.

L'Américain roula une boulette de pain entre ses doigts.

— Si tout se passe bien, dit-il, Sunrise décollera au jour dit. Grâce à votre efficace intervention, ajouta-t-il.

Il sembla à Malko qu'il y avait un rien d'ironie dans sa voix.

— Comment va votre ami le colonel Thuc ?

La peau tendue comme un tambour, la joue brûlée rosit légèrement.

— J'ai dîné avec lui hier soir. Un excellent repas vietnamien. Tout sera prêt de son côté pour la Fête des âmes errantes.

» A propos, vous ne le soupçonnez plus d'être un agent communiste ?

Sans attendre la réponse de Malko, l'Américain tordit sa bouche en ce qui voulait être un sourire et se pencha par-dessus la table.

— Mon cher SAS, si Thuc était vraiment un Vietcong, vous seriez déjà mort. Il est très fort. Donc...

— Je n'irai pas jusqu'à glisser volontairement dans la rivière de Saïgon pour vous prouver que j'ai raison, dit froidement Malko. Mais je regrette que vous ne m'ayez pas permis d'en avoir le cœur net.

Dans la salle couverte, une noce chinoise faisait un vacarme effroyable. Richard Zansky grimaça.

— Vous avez de la suite dans les idées ! Heureusement que le colonel Thuc n'est pas rancunier.

— Pourquoi vouliez-vous me voir ? demanda Malko pour changer de conversation.

Zansky fronça les sourcils.

— Pour vous mettre en garde. On m'a dit que vous aviez rencontré Dave Kolin. Faites attention. C'est un ivrogne et un type aigri. Il pourrait vous entraîner dans une sale histoire, il paraît qu'il s'est lancé

dans le marché noir. Je ne voudrais pas vous voir croupir dans une prison vietnamienne. Ce n'est pas un endroit pour y rester plus de dix minutes.

— Notre ami Thuc m'en sortirait.

— Ce n'est pas sûr. Il est très à cheval sur les principes.

— Au fond, dit Malko, ma présence à Saigon ne se justifie plus puisque le général Nhu est revenu à de meilleurs sentiments.

— Vous plaisantez ! Votre mission durera tant que j'aurai besoin de cette planche pourrie. Et cela risque de durer longtemps. Vous n'avez plus qu'à louer une villa. Ou à vous construire un château.

— Un château fort, étant donné l'ambiance.

Richard Zansky éclata de rire. Il se sentait bien. Tout marchait comme prévu. S'il réussissait ce coup-là, il décrocherait un poste élevé au State Department. Adieu la pourriture de Saigon.

Une petite ambassade ne lui déplairait pas.

L'Américain alluma un cigare heureux. Il serait le bienfaiteur du Viet-nam. Grâce à sa connaissance des hommes et du pays.

Il rêva de sa statue à la place des deux soldats de bronze géants qui montaient à l'assaut en face de l'Assemblée nationale. Il avait rendez-vous avec le colonel Thuc pour un briefing. Souvent, le chef de la police l'emmenait sur un golf hérissé de blockhaus, coincé entre deux casernes sud-vietnamiennes. Là. pas de micros et pas d'espions. Ceux qui avaient liquidé Mitchell seraient pris de court. Zansky sourit à une pensée agréable : il aimait bien régler ses comptes.

Richard Zansky se leva.

— Je dois m'en aller.

Malko le regarda traverser les tonnelles à grandes enjambées. Image de la puissance de l'Amérique.

Deux Vietnamiennes en ai-dam le croisèrent dans une grande envolée de soie.



Le colonel Thuc surveillait du coin de l'œil son nouveau garde de corps. Il semblait nerveux, et Thuc n'aimait pas les gens nerveux.

Surtout ceux à qui il confiait sa sécurité. Bien sûr, celui-là n'était pas un inconnu pour lui. Il avait le grade de sous-commissaire et avait été employé à quelques exécutions particulièrement discrètes et efficaces. Un spécialiste du poignard et de la scie à découper.

Un garçon de valeur.

Mais, depuis plusieurs jours, il avait l'impression que le policier voulait lui parler. Ou que quelque chose le tracassait. Machinalement, la main de Thuc effleura la crosse de son 38, sous son uniforme. Le fait d'être gaucher lui avait déjà sauvé la vie.

L'enquête sur la mort de Vinh n'avait pas avancé d'un millimètre. Thuc avait espéré retrouver le meurtrier ou au moins son cadavre. Il pensait à une action de la CIO, sans tout à fait en deviner les raisons. Tous les gens présents au meurtre avaient été torturés par les soins du commissaire Le Vien, sans aucun résultat. Thuc n'en attendait d'ailleurs aucun. C'était la routine de l'horreur, un point c'est tout.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il brutalement.

Le policier sursauta si violemment que sa tête heurta le toit de la voiture.

Derrière ses lunettes, Thuc l'examinait, cherchant à deviner les yeux noirs affolés. L'homme avala sa salive difficilement, secoua la tête.

— Rien, Excellence, rien.

Le colonel Thuc s'aperçut qu'il louchait dans la direction du chauffeur. Il l'attrapa par le revers de sa veste et approcha son visage du sien.

— Tu veux me parler ? Tout seul ?

Il avait à peine bougé les lèvres et on ne l'avait pas entendu de l'avant.

L'autre hocha la tête affirmativement. Le colonel le lâcha, soulagé. Ce n'était qu'un traître de plus qui avait quelque chose à lui apprendre.

— A la maison, ordonna-t-il au chauffeur.

Dix minutes plus tard, ils stoppaient devant l'immeuble tranquille.

— Viens avec moi, dit gentiment le colonel.

Il n'avait plus peur du tout. Il sentait qu'il hypnotisait le Vietnamien comme un cobra. Ce n'est pas pour rien qu'on l'avait appelé le Scorpion. Il le fit quand même passer devant lui et, dans l'ascenseur, le tint sous son regard. L'autre détournait les yeux. Thuc le poussa dans l'appartement.

— Parle maintenant, Lu.

La voiture attendait en bas, au cas où une intervention immédiate serait nécessaire.

Le policier leva les yeux timidement.

— C'est au sujet de Vinh...

— Tu sais qui l'a tué ?

Lu secoua la tête.

— Non, non, Excellence, mais...

— Quoi ?

D'un trait, le policier se décida :

— L'endroit où il devait vous emmener le soir où on l'a tué, c'est moi qui le lui avais indiqué. Je n'avais pas voulu vous en parler, mais maintenant...

Thuc fronça les sourcils, démonté. Il ne s'attendait pas à cela.

— Explique-toi.

L'autre laissa échapper un flot de paroles. Vinh était son ami et lui avait confié les goûts du colonel.

Le colonel Thuc secoua la tête. A la fois déçu et intéressé. La mort de Vinh restait un mystère, un mystère qu'il devait élucider coûte que coûte sous peine de mort, mais Lu lui offrait un répit. Il se détendit imperceptiblement.

— Comment oses-tu me parler ainsi ? fit-il sévèrement.

L'autre baissa la tête, abject.

— Je croyais...

— Qui est-ce ?

— Un vieil homme, Excellence. Il a des choses merveilleuses. (Lu s'enhardit devant l'attention de Thuc.) Il a un client mais ne voulait pas se défaire de ses trésors sans que vous les ayez vus.

— Nous pouvons y aller maintenant ?

Lu hésita.

— Oui, je pense. Mais j'aurais aimé le prévenir afin qu'il vous reçoive dignement.

— Allons-y, fit le colonel Thuc.

Il aimait bien surprendre les gens. Cela les mettait en position d'infériorité. Son vice le torturait. C'était la partie la plus secrète de lui-même, que peu de gens connaissaient. Parfois, dans le secret de son bureau, il tirait de son tiroir un de ses porte-bonheur et rêvait.

Pourtant, pendant quelques minutes, il avait espéré que Lu allait lui apprendre du nouveau sur la mort de Vinh. De ce côté-là, il était tenu en échec.

Il eut du mal à se débarrasser de cette idée tandis qu'il prenait l'ascenseur. Et fut furieux de reconnaître que lui, le Scorpion, l'homme le plus puissant de Saigon, avait peur.

CHAPITRE XIV

Le vieux tigre qui dormait, écrasé de chaleur, les pattes en l'air au fond de sa cage sale, était à l'image du Viet-nam : son poil partait par plaques, il paraissait efflanqué, affamé et nostalgique. À côté de Malko, un gamin lui jeta une pierre qui l'atteignit sur le museau, et il ne broncha même pas... Où était « Ong Cop », le Seigneur Tigre, qui terrorisait jadis les villages du delta ?

Les tigres aussi avaient été tués par les bombardements des B. 52. Ce rescapé croupissait au milieu du jardin zoologique de Saigon, dans une des petites cages réparties dans la verdure. Les mauvaises langues disaient qu'il en était devenu végétarien.

Malko allait s'arracher à la contemplation du fauve lorsqu'il aperçut la silhouette maigrichonne de Chanh, juste derrière lui. Le Vietnamien attendit que la famille qui admirait Ong Cop se soit éloignée pour souffler à Malko :

— Tout va bien. Il y a vingt minutes que je vous surveille. Vous n'êtes pas suivi. Ici, c'est le seul endroit de Saigon où l'on peut s'en rendre compte.

C'était vrai. Les longues allées étaient presque vides.

Deux heures plus tôt, Chanh avait croisé Malko dans un couloir du Continental et lui avait glissé un papier dans la main. Avec une seule ligne : « Sô-thu, quatre heures. » Sô-thu c'était le jardin zoologique adossé à la rivière, à l'est de la ville. Malko s'y était fait conduire en taxi.

— Il y a du nouveau ? demanda anxieusement Malko.

Chanh gloussa.

— Oui. Notre ami Le Vien s'est bien débrouillé... Et le colonel ne s'est douté de rien.

Malko sursauta devant l'assurance de Chanh.

— Comment le savez-vous ?

— Nous serions tous déjà morts, fit Chanh avec un rire joyeux.

— Qu'est-ce que nous faisons ici ?

— Nous attendons quelqu'un, fit mystérieusement Chanh.

Il s'écarta de Malko car une nouvelle famille arrivait.

Le jardin zoologique était une oasis de paix au milieu de Saigon. Pour cinq piastres, on oubliait le bruit et la saleté de la ville. Des groupes de filles en an-dan de couleurs vives, protégées du soleil par des ombrelles, se promenaient dans les allées en bavardant sans souci. Des amoureux se tenaient par la main, d'autres priaient devant la superbe pagode de l'entrée, en bois peint de toutes les couleurs. Seuls signes de la guerre, les tranchées qui coupaient certaines pelouses et un groupe de soldats coréens se faisant photographier systématiquement devant chaque cage. Chanh revint vers Malko.

— Le voilà, dit-il dans son bredouillis coutumier.

Un petit vieux venait dans le sentier. Il ne devait pas mesurer plus d'un mètre cinquante, avec un visage tout ridé, quelques cheveux blancs et de grosses lunettes d'écaille. Chanh s'inclina profondément devant lui. C'est la première fois que Malko voyait le cynique petit Vietnamien manifester du respect à quelqu'un.

— Je vous présente M. Trung-nan.

Le petit vieux tendit une main parcheminée et dit d'une voix fluette, en français :

— Bonjour, monsieur.

— M. Trung-nan est antiquaire, commenta Chanh. Il voulait vous connaître.

Le vieil homme grimaça un sourire.

— J'aime bien connaître ceux à qui je rends service. Maintenant, je suis sûr que vous existez.

Il prit Malko par le bras et l'entraîna à quelques mètres de Chanh. Sa voix était aussi diaphane que son corps.

— J'ai soixante-huit ans, dit-il. Il n'y a plus qu'une chose au monde que je désire : aller au printemps en Hollande voir les champs de tulipes. Pouvez-vous me promettre cela, monsieur, si je vous aide ?

Malko crut avoir mal entendu. C'était tellement saugrenu cette question, en plein Saigon, avec la chaleur lourde et humide, les barbelés... Mais le vieux était sérieux comme un pape.

— Cela ne semble pas très difficile, dit prudemment Malko.

— J'ai été à Florence, continua le vieil antiquaire. et à Versailles. C'est merveilleux. Mais je veux voir les tulipes avant de mourir. (Il cligna des yeux.) Bien sûr, j'ai d'autres raisons de vous aider. Mais j'aimerais voir les tulipes !

Chanh s'était rapproché. Il pétillait de malice. Un coup de tonnerre éclata. Le ciel s'était couvert depuis un moment.

— Il va pleuvoir, dit Malko. Mais...

Il s'arrêta. L'antiquaire semblait terrorisé et regardait le ciel comme s'il allait lui tomber sur la tête. Un tic crispait le coin de sa bouche.

Quelques grosses gouttes tièdes tombèrent Malko en reçut une sur la main presque avec plaisir. Une autre atterrit sur la tête du vieil antiquaire. Il poussa un bref gémissement et tenta de couvrir son crâne de ses mains jointes. Il tremblait, le visage déformé par une peur inexplicable.

Soudain, Chanh arracha sa propre chemise et la tendit au vieux qui s'en protégea la tête. Alors, seulement, ses traits reprirent leur calme. Il se mit à marcher rapidement devant eux. Malko interrogea Chanh du regard.

Celui-ci arborait un air souffreteux. Il se pencha sur Malko.

— M. Trung-nan est resté cinq ans en prison. Tous les jours, on le suspendait par les pieds et on le battait. A la police spéciale, ils appellent cela faire le « bananier renversé ». Tout le sang venait à sa tête. Après, on le battait sur la tête aussi. La peau de son crâne est devenue si fragile qu'il ne peut supporter le moindre effleurement. Même une goutte de pluie lui cause une douleur intolérable.

— Pourquoi l'a-t-on torturé ?

— Il ne voulait pas dire qu'il était communiste.

— Il l'était ?

— Non.

Le vieux trottinait devant eux. Il se retourna et sourit à Malko.

— L'homme qui lui frappait sur la tête s'appelait Thuc, dit doucement Chanh. Il n'était que commissaire adjoint alors. Ce sont des choses qui ne s'oublient pas.

Ils rejoignirent l'antiquaire devant la pagode. Celui-ci alla acheter des bâtonnets d'encens, les alluma et les planta devant l'autel.

— Au succès de nos entreprises, dit-il avec un rire aigret.

Malko se sentait un peu ridicule. Qu'avait-il à opposer à Thuc et à son organisation ? Un ivrogne, un mythomane plein de fantaisie et un vieillard un peu dérangé... C'était la bandera des cloportes.

— Monsieur Trung-nan, demanda-t-il, qu'allez-vous faire ?

L'antiquaire secoua la tête.

— Cher monsieur, ce que vous ne saurez pas, vous ne pourrez pas le dire.

La pluie s'était arrêtée. Il rendit sa chemise à Chanh et s'éloigna. Avant de franchir la grille du jardin zoologique, il se retourna et cria à Malko :

— N'oubliez pas les tulipes.



Le colonel Thuc se faufila avec précaution dans le bric-à-brac incroyable. Des monceaux de vaisselle ancienne et poussiéreuse s'étagaient le long des murs, protégés par des vitrines. Plusieurs gros objets trônaient sur une table, dont un énorme vase Ming, ou supposé tel. Le vieil antiquaire se cassa en deux devant le chef de la police, murmurant que sa demeure était beaucoup trop humble pour accueillir un tel personnage.

Un sourire automatique flottait sur les lèvres de Thuc. Il avait à peine accordé un coup d'œil à l'antiquaire. Le visage de ce dernier ne lui disait absolument rien. Il avait interrogé tant de gens en trente ans de carrière ! Il brossa la manche de son uniforme blanc qui avait ramassé un peu de poussière. Il reniflait l'odeur des lieux comme un chien, cherchant le piège possible. Lu le suivait comme son ombre, et les deux autres gardes étaient restés dans la voiture. Ce jour-là une 504 Peugeot toute neuve confisquée à un trafiquant d'or.

Le colonel n'était pas vraiment inquiet. Mais il avait appris à se méfier de tout.

— Excellence, fit Trung-nan, ce vase a près de trois cents ans. Il vient de notre vieille cité impériale. C'est une pièce unique que j'ai sortie pour vous.

Thuc sourit poliment et caressa la porcelaine bleue du bout des doigts. Il se moquait éperdument du vase. Lu se précipita et parla à l'oreille du vieux. Celui-ci hocha la tête, parut se ratatiner encore et

s'effaça devant son hôte.

— Si Son Excellence veut me suivre, j'ai préparé un modeste thé. Je voudrais montrer à Son Excellence quelques pièces de ma collection personnelle.

Il souleva un rideau, et les trois hommes pénétrèrent dans une pièce occupée en grande partie par un lit à baldaquin. Cela sentait la poussière et l'encens. En face, se trouvait une table basse en laque noire avec un plateau de thé. Le colonel Thuc s'assit sur le bord du lit. Partout les murs disparaissaient sous les poteries, les statuettes anciennes. Lu fit le tour de la pièce et sursauta : quelque chose avait bougé dans un coin de la pièce sombre. Le colonel Thuc fit un pas en arrière. Mais l'antiquaire le rassura, d'une voix pleine d'humilité.

— Ce n'est que ma nièce, Excellence. Elle m'aide à nettoyer les plus belles pièces.

Lu se pencha.

Une fillette était assise sur un tas de chiffons, en train de frotter une poterie. Elle pouvait avoir quatorze ou quinze ans, mais ses longs cheveux noirs et sa forte poitrine pour une Vietnamienne lui donnaient l'air plus âgé. Elle baissa un petit museau de pékinois, avec des yeux vifs et un petit nez retroussé. Elle n'était pas vraiment jolie, seulement étrange.

— Je suis son troisième oncle, soupira Trung-nan, elle n'a plus que moi. La guerre...

Thuc inclina poliment la tête. Au Viet-nam on a le sens de la famille. In congédia Lu d'un regard. La pièce ne comportait aucune autre ouverture. Ni le vieux ni la fillette l'inquiétaient. Trung-nan versa le thé.

Pendant que le colonel buvait, le vieux trottina jusqu'au mur et ramena un lourd coffret de bois de santal. Il l'ouvrit de façon que le couvercle cachât à Thuc le contenu. Ce dernier ne sentait plus le goût un peu âcre du thé vert. Malgré lui, sa bouche était sèche.

La main parcheminée réapparut tenant un long olisbos en jade noir. La réplique exacte et méticuleuse d'un membre viril dans toute sa plénitude. Trung-nan le tendit au colonel et dit modestement :

— Cette pièce vient du Se-Tchouan.

Rien d'étonnant. L'art érotique vietnamien n'existait pas. Tout venait des Chinois, infiniment plus raffinés et fous de ce genre d'objets.

Les doigts du colonel Thuc se serrèrent autour des testicules de jade.

Toute la hampe était délicatement sculptée de scènes érotiques. L'extrémité représentait un sexe de femme. Les lunettes de Thuc s'embuèrent. Jamais il n'avait rencontré une telle pièce ! Les imitations vietnamiennes étaient grossières et sans charme. Déjà, Trung-nan sortait une autre pièce de son coffre. Un peu plus petit, en ivoire jaune un peu recourbé, il ne portait qu'un caractère chinois gravé dans la masse.

— Les mandarins d'Annam s'en servaient déjà pour étrenner les jeunes filles il y a deux siècles, précisa-t-il. Ce qui explique sa taille modeste.

Un olisbos dans chaque main, le colonel Thuc ressemblait au bas-relief d'un temple hindou... La brûlure au creux de son ventre grandissait de seconde en seconde. Impavide, Trung-nan continuait à dévoiler ses trésors.

— Voici une pièce très rare...

Celui-là avait la forme d'un boomerang australien. Cependant, les deux extrémités différaient en taille et en couleur. La plus petite était de jade vert et la plus importante de jade rose. D'une si belle qualité qu'ils semblaient transparents.

Le vieux Trung-nan se pencha à l'oreille de Thuc et murmura une explication, puis à haute voix, dit :

— On le nommait l'Arche des Cent Mille Bonheurs.

Le colonel Thuc respira profondément. Comment un tel trésor avait-il pu lui échapper jusque-là ? Lui qui avait la réputation de savoir tout ce qui se passait à Saigon. Pensée désagréable qu'il n'eut pas le temps d'approfondir. L'antiquaire avait sorti un nouvel olisbos de son coffre.

Enorme. En ivoire presque blanc. Une ligne de crêtes s'enroulait en spirale le long du faux membre artificiel. Trung-nan dévissa la base, découvrant une cavité creusée dans la masse.

— Les mandarins très raffinés introduisaient là quelques charbons ardents ou un liquide très chaud. expliqua-t-il. Celui-là se nommait Germe de la Félicité Absolue.

Le colonel Thuc prit le Germe de la Félicité Absolue dans la main droite et passa le bout des doigts de sa main gauche sur ses aspérités.

Son cœur battait à coups sourds dans sa poitrine et il espérait que son trouble n'était pas visible.

Enfin, Trung-nan sortit de son coffre un gigantesque olisbos qui n'avait plus aucune proportion humaine. Il n'avait apparemment rien de particulier si ce n'est sa taille et la très belle qualité de sa patine. Comme le précédent, sa base se dévissait. L'antiquaire voulut le dévisser, mais sa main glissa sur l'ivoire poli. Il leva la tête.

— Chi-tu !

La petite fille se leva et s'approcha. Elle ne mesurait guère plus d'un mètre quarante. Elle s'assit dans la position du lotus, aux pieds du colonel Thuc, enserra la base de l'olisbos entre ses cuisses et le dévissa à deux mains. On aurait dit un sexe monstrueux greffé sur elle.

— Je souffre d'arthrite, expliqua l'antiquaire. Je ne peux plus me servir de mes vieux doigts.

La fillette dévissa délicatement la base de l'énorme olisbos. Elle le secoua ensuite légèrement et fit apparaître un second olisbos contenu dans le premier, selon le principe des « babas » russes. Ce dernier, déjà de taille imposante. Le visage impassible, la petite fille continua son démontage. Ses petites mains brunes jonglaient avec l'ivoire. Au fur et à mesure, elle posait les symboles phalliques aux pieds du colonel Thuc, sans jamais rencontrer son regard.

Ce dernier était fasciné par les mains délicates jouant avec l'ivoire. C'était incroyablement érotique. Soudain, un détail frappa le Vietnamiens. Alors que la fillette avait les pieds sales et que sa mise était plutôt négligée, ses mains avaient des ongles longs et impeccables, doucement teintés de rose. La bouche sèche. il la regardait continuer le démontage. Il y avait huit olisbos, emmanchés les uns dans les autres. Lorsqu'elle eut fini, elle garda le plus petit en main, jouant avec distraitemment.

Le colonel Thuc ne détachait pas les yeux de la poitrine moulée par la soie grossière. Le vieux enchaîna d'un ton doctoral :

— C'est aussi un ensemble très rare. Taillé dans la même défense d'éléphant. Cela vient de Birmanie. On l'a utilisé pour le plaisir ou pour la torture. On en punissait les femmes infidèles, à Mandalay.

Le colonel Thuc n'écoutait plus. Il cherchait à mettre de l'ordre dans ses pensées. Au prix d'un effort énorme, il prit sa tasse de thé et but quelques gorgées. La petite fille roulait lentement entre ses mains le plus petit des olisbos.

— Ce sont en effet de très beaux objets, dit Thuc d'une voix qu'il avait du mal à contrôler. Je serai heureux de vous les acheter.

Le vieux secoua la tête avec indulgence.

— Mais, Excellence, ils ne sont pas à vendre !

Thuc faillit en renverser son thé.

— Pas à vendre.

Prestement, le vieux faisait disparaître les olisbos dans le coffre. Comme télécommandée, la fillette commença à remboîter l'olisbos gigogne. Avec des gestes lents et respectueux. Thuc crut que sa raison lui échappait.

— Je sais que Son Excellence est un collectionneur comme moi-même, dit l'antiquaire. Aussi, j'ai été heureux de lui montrer ces quelques pièces. Mais c'est ma collection personnelle, unique. Je ne peux pas m'en séparer.

Le colonel Thuc se demandait s'il parlait sérieusement. Il subodorait quelque gigantesque canaillerie, un marchandage sublime, mais ne voyait pas encore où le vieux voulait en venir. Celui-ci avait déjà tout rentré. Thuc se sentait horriblement frustré.

— Mais je veux les acheter, insista Thuc, au mépris des règles les plus sacro-saintes du marchandage.

— C'est impossible, fit fermement Trung-nan. Ils ne sont pas à vendre.

Les yeux de Thuc avaient pris une fixité dangereuse. Il n'avait qu'à claquer des doigts pour que le vieux disparaisse à tout jamais. Personne ne lui poserait jamais aucune question. Mais, à ses yeux, il perdait la face. Il y a des choses pour lesquelles on n'utilise pas la force en Asie. Thuc savait que le vieux le tenait à sa merci. Il se leva.

— J'offre cent mille piastres de ce coffret, annonça-t-il.

C'était une somme énorme.

Trung-nan secoua la tête.

— Son Excellence est trop généreuse. Mais ces objets n'ont pas de prix. Et je suis déjà un vieil homme qui ne saurait que faire d'une somme pareille.

Le colonel Thuc bouillait intérieurement. L'antiquaire se moquait de lui. Ou il voulait un prix aberrant de ses olisbos ou il avait une autre idée en tête. La mort dans l'âme, il se résolut à quitter la boutique afin de ne pas perdre la face. Comme s'il avait deviné sa pensée, le vieux

fut soudain tout sourire.

— Etant donné la haute position de Son Excellence, susurra-t-il, je peux faire une exception. Je ne veux aucun argent contre ces objets. Mais je serai heureux de les prêter à Son Excellence afin qu'elle puisse les faire admirer à ses amis.

Thuc fut pris de court. Il n'avait pas prévu cela. Le vieil antiquaire lui tendait le coffret. Ce fut plus fort que lui : il le prit. Trung-nan se cassa en deux et dit à voix basse :

— Ces objets sont très précieux, Excellence, je les polis tous les matins. Puis-je vous demander de vous encombrer de ma nièce Chi-tu afin qu'elle en prenne soin ? Lorsque vous n'en voudrez plus, vous la renverrez avec les objets de ma collection.

Le soulagement faillit faire éclater la poitrine du colonel Thuc. Ainsi, c'était cela ! Le vieux vendait sa prétendue nièce. Il faudrait habiller la fille et ensuite lui donner une importante somme d'argent pour l'usage qu'il en ferait. Vingt fois plus que pour un usage « normal ». C'était simple mais génial.

Ainsi, les olisbos resservaient indéfiniment !... C'était bien plus avantageux que de les vendre.

— C'est une solution sage, admit Thuc, dissimulant sa satisfaction. Lorsque je vous renverrai ces objets amusants, je ne manquerai pas de vous dédommager.

Trung-nan protesta qu'une telle pensée ne l'avait jamais effleuré. Il était heureux de rendre service à un personnage aussi puissant que Son Excellence le colonel Thuc.

Ce dernier avait maintenant hâte de quitter la boutique crasseuse. La fillette s'était levée et avait pris le coffret des mains de son troisième oncle. Thuc recula en bon ordre devant les salamalecs du vieil antiquaire. Les trois gardes somnolaient dans la voiture. Ils se tassèrent à l'avant pour laisser Thuc et la fillette sur la banquette arrière.

— Quel âge as-tu ? demanda Thuc, un peu plus tard.

— Quatorze ans, répondit-elle d'une voix neutre.

Ils n'échangèrent pas d'autres paroles durant le trajet. Le colonel Thuc avait chassé de ses pensées la mort de Vinh et les menaces invisibles qui pesaient sur lui. Le vieil antiquaire s'était attaqué au défaut de sa cuirasse.

Tout le monde a son talon d'Achille.

CHAPITRE XV

Le colonel Thuc s'était étendu sur son divan bas, la boîte d'olisbos ouverte près de lui. Chi-tu, la fillette, était assise dans la position du lotus, à ses pieds, une expression d'indifférence totale sur son museau de petit pékinois. En une heure, ils n'avaient pas échangé trois mots. Le Vietnamien ne savait pas par quel bout la prendre. Et, d'autre part, il était dévoré de désir. Il s'était déshabillé et ne portait qu'un kimono de soie noire. L'appartement était hermétiquement fermé. Il était tranquille.

Il caressait lentement l'olisbos noir. Il regarda la fille. Elle le regardait. Il lui sourit, elle éclata d'un rire de folle ou de très jeune enfant.

— Viens, dit-il.

Docilement, elle se leva et vint s'asseoir sur le lit. Thuc avait ôté ses lunettes et clignait de ses yeux myopes. Il tendit l'olisbos à la fillette. Elle le prit et, en se penchant, découvrit sa poitrine. Thuc allongea la main dans le caraco entrebâillé et emprisonna un sein chaud et ferme. Elle gazouilla, chatouillée, et se détourna. Sans lâcher l'olisbos.

Thuc saisit la fillette par la taille et l'allongea près de lui. Pour la première fois, leurs regards se croisèrent. Il n'y avait aucune peur dans les yeux de Chi-tu, simplement une grande curiosité et un certain amusement. Thuc passa sa langue sur ses lèvres. Brutalement, il saisit le devant de son caraco et l'écarta. Les pressions cédèrent, découvrant une poitrine superbe, aux mamelons roses.

Chi-tu eut un rire chatouillé. Sans lâcher l'olisbos, elle écarta le kimono de Thuc et glissa l'autre main vers le ventre. Celui-ci lui retint le bras.

— Ne me touchez pas, dit-il sèchement.

Elle poussa un petit cri et retira sa main. Thuc respira profondément. Il ne pouvait pas supporter qu'on touche l'emplacement de sa blessure. C'était un secret qu'il devait être le seul à connaître.

Il acheva de déshabiller Chi-tu. Des fesses rondes et brunes apparurent, avec une toison lisse comme les Vietnamiennes.

Inexplicablement, il hésitait à lui demander ce qu'il exigeait sans ambages des putains qui partageaient ses moments de détente.

Comme si elle avait deviné ses pensées les plus secrètes, Chi-tu se mit à genoux, tenant l'olisbos devant elle verticalement, jusqu'à ce que ses lèvres atteignent l'ivoire. Puis elle s'inclina avec solennité. Le spectacle de cette colonne d'ébène violant ce visage enfantin excita Thuc au plus haut degré.

Du coin de l'œil, la fillette guettait ses réactions. Elle accentua son mouvement de va-et-vient, comme si elle officiait un partenaire de chair.

Avec un gémissement étouffé, Thuc se pencha et saisit l'olisbos recourbé. D'un seul coup, il l'enfonça dans Chi-tu. Il en fut aussi soulagé que si c'était lui-même. Elle commença à remuer doucement, à gémir. Puis elle abandonna l'olisbos noir, se coucha sur le côté, puis sur le dos, offrant à Thuc les crispations de son visage.

Ce dernier haletait. Jamais, il n'avait connu cela. Les filles de bar, avec qui il se livrait à ces jeux, n'en éprouvaient pas le moindre plaisir et se prêtaient avec une passivité stupide à ses initiatives.

Chi-tu était différente. La fillette semblait éprouver un plaisir violent. Elle s'offrait avec des ondulations rythmiques aux saccades de la main du colonel Thuc. En un éclair il pensa que le vieil antiquaire avait été diaboliquement habile. Il ne pourrait plus se passer de Chi-tu.

Tout à coup, Chi-tu arracha la main de Thuc. Si brutalement, que l'olisbos d'ivoire tomba. Surpris, Thuc demanda :

— Tu as mal ?

Sans répondre, Chi-tu saisit l'olisbos noir et le mit à la place de l'autre avec une grimace de plaisir. Ensuite, le tenant à deux mains, elle ferma les yeux, sans plus s'occuper du colonel Thuc.

Haletant, Thuc contemplait le spectacle. Elle ne jouait pas la comédie. Mais, quand il se pencha sur elle et l'interrogea avec des mots orduriers, elle ne répondit pas. Comme si elle avait été muette.

Enfin, elle se tordit et resta immobile, l'olisbos noir sortant de son ventre comme une excroissance irréaliste.



La sueur coulait sur le visage et le corps de Thuc. Il jouait avec

l'olisbos qui avait la forme d'un boomerang, et la fillette. Elle y avait semblé aussi accoutumée qu'aux autres. Le colonel Thuc avait peur de continuer ses expériences. Chi-tu semblait infatigable.

Longtemps, tandis qu'il essayait sur elle le jade et l'ivoire, penché sur elle, il avait guetté une expression de fatigue ou de dégoût. Mais Chi-tu ne semblait être qu'un sexe muet allant au-devant de ses plus secrets désirs. Et, débarrassé de ses oripeaux, son corps aurait fait grincer des dents les plus belles putains de Cholon.

Ce fut Thuc qui s'arrêta de lui-même, arrachant l'ivoire de la jeune chair. Chi-tu ouvrit les yeux, Interrogative. Déjà, elle se tournait à demi. Thuc la repoussa avec gentillesse, comme on se débarrasse d'un animal trop familier.

— Il faut dormir, dit-il. Demain, je travaille.

Il avait pensé renvoyer la fille au milieu de la nuit, comme il faisait d'habitude, en gardant le coffret. Mais il n'en avait plus envie.

— Tu vas coucher là, dit-il.

Il y avait un divan où couchait le garde de corps dans les périodes dangereuses.

Docilement, Chi-tu abandonna le lit et alla se rouler en boule sur le canapé, sans s'habiller. Cinq minutes plus tard, elle dormait, la bouche ouverte. Thuc effleura ses hanches et, dans son sommeil, elle ouvrit les jambes, comme pénétrée par un sexe invisible.

Le colonel Thuc en eut des sueurs froides. Jusqu'ici, ces jeux avaient été une seule détente. Une sorte de transfert qui le détendait comme une partie d'échecs. Ainsi, il oubliait sa vie de solitaire, tout ce que sa mutilation lui avait coûté.

Dans le noir, pour exercer son « self-contrôle », il se força à penser aux problèmes non encore résolus. Sunrise se présentait bien. Son plan ne pouvait pas rater. Même Richard Zansky n'était pas dans la confidence. Ainsi, il ne pouvait y avoir de fuites.

« Au fond, se dit Thuc, superstitieux comme tous les Vietnamiens, l'irruption de Chi-tu dans ma vie était un bon présage. »

Seule, la mort de Vinh restait inexpiquée. Thuc, dans le noir, échafauda une nouvelle hypothèse. Ce pouvait être le vice-président. Ce dernier le haïssait. Quelques semaines plus tôt, Thuc avait fait échouer une de ses opérations de trafic d'or et de piastres. Le vice-président avait dû faire exécuter son propre chauffeur, le directeur de l'aéroport de Tan-son-nhut, son complice le plus efficace. Il ne l'avait

pas pardonné à Thuc. Les espions de ce dernier lui avaient rapporté qu'il s'était répandu en effroyables menaces contre le chef de la police. N'osant pas s'attaquer à lui-même, il s'était attaqué à un de ses hommes. Cela lui ressemblait assez. C'était un homme faible, vantard, ivrogne, fumeur invétéré d'opium.

Thuc eut soudain un peu honte de lui en pensant à ce qui venait de se passer. Il se consola en pensant qu'il pouvait quand il le voulait renvoyer la fillette et son coffret chez sa vieille fripouille de troisième oncle. Il ne lui en coûterait que quelques milliers de piastres.

Il s'endormit en se demandant comment le vieil antiquaire avait pu trouver un tel trésor. Et jusqu'à quel point il l'utilisait lui-même. L'amour avunculaire était une chose courante au Viet-nam.

Quant au vice-président, il serait balayé par Sunrise. Un sourire éclaira le visage un peu gras du colonel Thuc. C'était le digne couronnement de sa carrière.



Lorsque le colonel Thuc se réveilla, il faisait grand jour. Il n'avait pas entendu son réveil mis à 6 h. 30. Il se dressa en sursaut, conscient d'une présence dans la pièce, la main sur son pistolet.

Chi-tu, rhabillée, assise par terre au milieu de la pièce, recousait les boutons de sa chemise. Il ne put s'empêcher de sourire. Il avait horreur et se méfiait des domestiques. Beaucoup de ses vieux amis avaient eu la gorge tranchée pendant leur sommeil pour avoir fait confiance à une vieille *amah*¹ édentée, chiquant le bétel, qui avait ouvert à des tueurs. De plus, les domestiques écoutent tout. Et le colonel Thuc avait besoin de secret.

Il vivait dans le secret. Aussi, c'est un boy de son bureau qui entretenait ses affaires. Plutôt mal. Mais Thuc n'était pas un homme coquet.

Après avoir donné quelques coups de téléphone, il se trouva devant un cruel dilemme. Renvoyer la fillette chez son oncle ou la laisser dans l'appartement. Deux solutions également désagréables pour des raisons opposées. Il se décida en voyant la voiture venir le chercher en bas.

— Reste là, dit-il. Il y a de quoi manger dans la cuisine. Je reviendrai ce soir.

L'appartement ne contenait aucun objet de valeur. Les papiers se trouvaient dans le coffre de son bureau. Il ferma la porte à clé, l'enfermant et appela l'ascenseur, d'excellente humeur.

Le soir, il y avait un grand cocktail au palais en l'honneur du président de la Corée du Sud. Le colonel Thuc songea avec regret qu'il ne pourrait retrouver Chi-tu aussitôt après son bureau.

Les gardes de corps le saluèrent respectueusement. Jamais on ne venait le chercher à la même heure et jamais le chauffeur n'empruntait le même itinéraire. Il eut un sourire particulièrement chaleureux à l'égard de Lu. En roulant vers la rue Vo-than, il se demanda comment il allait se venger du vice-président.



Malko pénétra dans le bureau de Chanh avec dix minutes d'avance. Depuis plusieurs jours, le petit Vietnamien était devenu brusquement invisible. Malko bouillait. Sunrise se rapprochait rapidement et rien ne bougeait. Deux fois, il avait dîné à l'Aterbea en face de Kolin sans que l'Américain lui adressât le moindre signe de reconnaissance.

Le commissaire Le Vien n'était presque jamais à son bureau. Parfois, il entraînait dans celui de Malko, lui adressait une banalité et disparaissait traquer des réseaux viet-congs. Ils renaissaient à mesure qu'on les décapitait. Un vrai travail de Pénélope.

Plus rien ne s'était passé depuis la mort de la métisse et l'attentat contre Malko. Comme s'il avait rêvé. Et le mystérieux planteur, ami de Mary-linh, ne s'était pas manifesté.

Les rendez-vous avec la générale Nhu étaient de plus en plus volcaniques. A tel point que Malko se demandait si sa santé survivrait à son séjour saonnais. Plus Sunrise approchait, plus le général se gavait d'opium.

Et plus les besoins sexuels d'Hélène semblaient croître.

Malko se demandait si elle n'était pas amoureuse de lui.

Le complot de Kolin et de Chanh lui apparaissait maintenant brumeux et flou.

Il ne pouvait plus supporter l'ambiance étouffante de Saigon, les barbelés, les rues désertes la nuit et surtout cette inaction apparente qui risquait de déboucher sur des catastrophes.

Chanh cligna de ses yeux myopes. en apercevant Malko. Tout de

suite, il l'attira hors du bureau. Dans le couloir sombre, il lui glissa :

— Tout va bien. Nous allons voir le commissaire. Mais il faut être prudent. Nous avons rendez-vous au MACV, bureau 125. Allez-y de votre côté. A six heures.

Il s'esquiva comme une ombre grêle et laissa Malko un peu plus sur sa faim.



Le commissaire Le Vien souriait, bonasse, en jouant avec trois petits objets ronds dans le creux de sa main grassouillette.

Le bureau 125 était meublé de meubles fonctionnels et se trouvait au fond de la section Presse du MACV. En plein cœur de Saigon, c'était une enclave climatisée gardée par les « marines », l'émanation du QG vietnamien.

Ici, pas de crainte de rencontrer Richard Zansky. Les « marines » vomissaient la CIA depuis l'histoire de My-lai. Malko ignorait comment Chanh avait accès à cet antre en principe interdit aux Vietnamiens et aux barbouzes.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Malko.

Lé Vien. sans répondre, lui glissa les trois objets dans la main. C'étaient des boutons de tunique militaire. Les yeux du Vietnamien pétillaient de ruse. Il se pencha vers Malko, prit un des boutons et dit :

— Ceci est un microphone.

Il saisit un autre bouton.

— Ceci est un émetteur miniaturisé.

Et le troisième.

— Voilà une batterie qui permet à l'émetteur de fonctionner trois jours.

Autour de ses doigts était enroulé un fil presque invisible,

— L'antenne, expliqua le Vietnamien. A partir de demain, le colonel Thuc va devenir un émetteur ambulant, à son issu. (Il eut un petit rire.) Nous saurons tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait. Même quand il sera seul. Et jamais il ne se méfiera.

Malko était suffoqué.

— Qui va coudre les boutons de la tunique ? Et entretenir l'appareil

en état de marche ?

Chanh se délecta en racontant à Malko comment ils avaient introduit la nièce de Trung-nan dans l'intimité du colonel Thuc. En soulignant la difficulté qu'il y avait eu à découvrir ce penchant secret du colonel Thuc. Il avait fallu interroger les gardes de corps avec des précautions infinies. Le Vien irradiait la joie. On aurait un bon tour joué à un ami, pas une manœuvre, où tous risquaient leur vie.

— Il n'y a plus qu'à attendre, conclut Le Vien. Tôt ou tard, il nous donnera une indication qui nous permettra de le coincer. S'il est coupable.

Malko réfléchissait. Donc, il fallait reculer Sunrise. Et pour cela manipuler le gros Nhu à l'insu de Richard Zansky. Quelques belles sueurs froides en perspective.

— Et la petite fille ? Elle ne risque pas de parler ?

Chanh roucoula de joie.

— Elle a trop peur de son oncle. Elle n'aime pas la police. Ils ont tué toute sa famille. Si on le lui demande, elle crèvera les yeux de Thuc pendant son sommeil.

Malko préféra ne pas penser à ce qui se produirait si Chanh se trompait.

— Qui est à l'écoute ?

Le commissaire avait gardé le meilleur pour la fin. Sa bonne bouille rayonnait de joie.

— Un homme en qui nous pouvons avoir toute confiance : Kolin. Et nous aurons aussi des micros cousus dans l'oreiller de Thuc. Nuit et jour, nous l'espionnerons.

La voix de Le Vien vibrait de fierté. Il y avait de quoi : c'était du beau travail, contre un homme aussi méfiant et protégé que le colonel Thuc.

CHAPITRE XVI

Hélène, étendue à côté de Malko, jouait distraitement avec les poils de sa poitrine. Ils étaient tous les deux entièrement nus et le ventilateur les rafraîchissait agréablement. La villa du général Nhu était silencieuse, et même le bruit de la circulation était filtré par la verdure.

Comme d'habitude, le général était à l'extérieur, occupé à de mystérieux rendez-vous. Les boys devaient traîner autour des différents trous de serrure.

La jeune femme se serra contre Malko, soudain très tendre.

— Quand tout sera terminé, tu t'en iras ?

Malko se retint de dire qu'il vivait avec sa valise prête, tant le Vietnam lui sortait par les yeux. C'eut été manquer de diplomatie, et il avait décidé d'être aussi machiavélique que ses adversaires.

— Je ne peux pas rester éternellement ici, soupira-t-il hypocritement.

Il ferma les yeux pour rêver plus commodément au confortable super-DC-8 des Scandinavian Airlines qui allait l'emporter vers l'Europe et l'Amérique. Il en avait tellement envie qu'il savait le numéro du vol par cœur ! Le passage de Saïgon à Bangkok ne serait pas moins agréable. La Thai International avait modernisé sa flotte avec des Douglas DC-9. mais les hôtesses étaient toujours aussi jolies dans leurs sarongs multicolores.

Quant à la cuisine, cela le changerait des steaks de buffle et de la charcuterie corse.

— Tu aimerais rester ? demanda Hélène.

Elle le regardait gravement, et il fit l'idiot.

— Je ne vois pas comment.

— Le général fait ce que je lui dis. Il suffit de retarder un peu Sunrise. Il est très superstitieux... Je vais lui dire que j'ai été voir un mage et que les auspices ne sont pas favorables en ce moment.

— Tu ferais cela ?

Elle s'assit à califourchon sur lui.

— Oui, si tu me fais autre chose.



Malko remercia le Ciel silencieusement. Il fallait que Sunrise soit retardé. Car le commissaire Le Vien et Kolin n'avaient encore atteint aucun résultat. Ou le colonel Thuc était encore plus méfiant qu'on ne le pensait, ou la métisse s'était totalement moquée de Malko... Rien ne permettait jusqu'alors de croire qu'il ait le moindre contact avec le nord.

Par contre, c'était certainement l'officier le plus travailleur de l'armée sud-vietnamienne. Au bureau à huit heures, il emportait toujours du travail chez lui, téléphonait interminablement pour le travail et recevait même des indicateurs insoupçonnés.

Le dimanche précédent, il ne s'était pas rué dès l'aube vers le cap Saint-Jacques, comme tout Saigon, à la recherche d'un peu de fraîcheur, mais avait tenu une réunion de travail avec le chef de la police d'assaut.

Le système radio marchait parfaitement bien. Kolin se relayait à l'écoute avec une autre personne qu'on n'avait pas voulu faire connaître à Malko. Par sécurité. Chanh semblait se ratatiner à mesure que le temps passait.

Le seul accroc à la vie sans tache de Thuc était la douce Chi-tu. Dans le plus grand secret, sauf, évidemment pour Kolin, qui connaissait maintenant toutes les petites amies du chef de la police. Ce qui n'avancait pas à grand-chose, hélas.



Dong Thuc émergea de son délire érotique, la bouche pâteuse et l'estomac en accordéon. Chi-tu dormait sur le tapis, la bouche ouverte, étendue sur le dos, les bras en croix, un olisbos émergeant de son corps. Eperdue de jouissance.

Le policier la regarda un long moment. Il était envoûté par la fillette. Cela s'était fait peu à peu. Après la première flambée. d'érotisme provoquée par la conjonction des extraordinaires instruments du vieil antiquaire et de cette fille au corps d'abricot, presque muette, mais dévorée de désir, Thuc s'était calmé, raisonné. Après tout, ce n'était qu'une putain, comme les autres. Qu'il paierait.

Les jours suivants, il avait connu le sommet de la félicité : le jour il travaillait, et, la nuit, il s'adonnait avec furie à ses jeux érotiques.

Chi-tu allait au-devant de tout. Il jouait avec son corps par olisbos interposé. Fasciné, il regardait les objets s'enfoncer en elle. Le visage impassible, les yeux fermés. Chi-tu subissait tout, allant souvent au-devant des gestes de Thuc, comme si elle avait lu dans sa tête.

Devant ce détachement surhumain, il se sentait devenir fou. Comme si la volupté qu'éprouvait sa partenaire se communiquait à lui par osmose. Ce plaisir qu'il ne pouvait plus ni ressentir ni donner.

Le lendemain, il avait quitté son bureau plus tôt, par hasard. Il avait trouvé Chi-tu étendue sur le lit, en train de se donner du plaisir, avec une rage silencieuse et abstraite. Elle n'avait même pas ouvert les yeux lorsqu'il était entré. Elle avait à peine frémi, lorsqu'il s'était jeté sur elle, avec un autre olisbos.

Ensuite, il était parvenu à l'extase suprême : l'olisbos sculpté d'ivoire, qui rendait folles les femmes aguerries. Chi-tu l'avait reçu sans broncher. Puis, d'un coup, elle s'était mise à hurler, si fort que, instinctivement, Thuc lui avait mis une main sur la bouche.

Elle l'avait mordu.

Ensuite, comme une folle, elle s'était enroulée autour du morceau d'ivoire. Jusqu'à ce que Thuc, épuisé, l'abandonne.

Le colonel secoua la tête dans le noir. C'était un diable, un *macoui*, comme ceux dont ses parents le menaçaient. Il faudrait s'en débarrasser.

Mais il n'en avait pas le courage.



Kolin reposa ses écouteurs et appuya sur la touche bloquant le magnétophone. Puis, il essuya la sueur dégoulinant de son front. Même toutes glaces ouvertes, la Simca sans climatisation était un four. Mais c'est tout ce qu'il pouvait s'offrir. Encore une chance qu'il ait pu suivre Thuc jusqu'à ce coin éloigné de la banlieue de Saïgon, à Thigne.

Il s'était arrêté le long d'un mur aveugle sur un chemin de terre. Thuc ne devait pas être très loin, car l'émission arrivait nettement.

Enfin, l'espionnage systématique du chef de la police apportait du nouveau. Kolin ne sentait plus ni la chaleur ni la fatigue. Depuis dix

jours, il travaillait seize heures par jour, restant parfois des heures en plein soleil, pour ne pas s'éloigner trop de Thuc. Dans Saigon, l'écoute était fréquemment mauvaise.

Kolin tremblait de joie. Il avait hâte d'être chez lui pour réécouter la bande. En ce moment, Thuc avait regagné sa voiture et roulait vers Saigon, en compagnie de ses gardes de corps. Il y avait donc peu de chances de capter quelque chose d'intéressant. Il mit en marche et fit demi-tour, tellement absorbé qu'il fallit emboutir un car chinois.

L'homme que le colonel Thuc venait de rencontrer dans une petite maison de Thi-gne s'appelait Go Vap. Un des trois chefs viet-congs les plus recherchés du Sud-Viet-nam. Patron de la logistique viet-cong dans le delta, sa tête était mise à prix un million de piastres. Thuc avait de bonnes raisons de le connaître : ils avaient combattu ensemble les Français dans le Viet-minh pendant cinq ans.

Au cours de leurs retrouvailles, ils avaient d'ailleurs fait allusion au passé. Et aussi à d'autres faits que Kolin ignorait. Ils avaient une telle habitude du secret, tous les deux, que, même seuls, ils employaient une sorte de code.

Chanh, plus rompu aux subtilités du vietnamien que Kolin, serait précieux.

Mais l'Américain avait parfaitement compris autre chose : le rendez-vous, trois jours plus tard, au même endroit, avec un troisième personnage que Thuc avait désigné sous le nom de Ho.

Kolin longea une caserne en chantonnant. Enfin il allait se venger ! Une paysanne cracha un long jet de bétel rouge sur la carrosserie et il ne l'engueula même pas. Au pont de Bien-hoa, il dut attendre près de vingt minutes qu'un interminable convoi de camions de munitions passât dans l'autre sens. L'Américain acheta un peu de canne à sucre artistement découpée à une des petites vendeuses et la suçâ.

C'était fabuleux : le chef de toutes les polices du Sud-Viet-nam rencontrant un chef viet-cong en secret et ne l'arrêtant pas. L'idée d'emmener ses gardes de corps à ce rendez-vous était géniale. C'était la fin de Thuc. Et, par la même occasion, la perte de face définitive de Richard Zansky.

La file redémarra et Kolin s'engagea en cahotant sur le pont métallique surplombant l'eau boueuse. La vie était belle.



Le colonel Thuc se sentit mal à l'aise dans son bureau sans fenêtre.

Il avait été pourtant heureux de retrouver la climatisation et l'ombre après sa randonnée sous le soleil brûlant.

Il n'avait pas envie de travailler, et c'était exceptionnel pour lui. Sans s'avouer qu'il avait une furieuse envie de retourner jouer avec Chi-tu. C'était indigne de lui et de ceux qui mettaient sa confiance en lui.

Il n'y avait rien d'urgent dans ses dossiers. Sauf trois condamnations à mort qui seraient signées par le commissaire Le Vien. Thuc écrivit en marge : « D'accord. » Au crayon pour que cela puisse s'effacer. Inutile de se faire d'ennemis.

Il résista quelques instants, puis se leva et sortit de son bureau.

Les gardes furent un peu étonnés. L'un d'eux se précipita chercher la voiture garée à l'ombre, tandis que l'autre se chargeait des armes.

Le colonel Thuc s'installa voluptueusement sur la banquette : avec la joie d'un lycéen faisant l'école buissonnière.

Jusqu'à son appartement, il s'efforça de se concentrer sur ses soucis professionnels. L'enquête sur le vice-président n'avancait pas. Pourtant, il fallait savoir pourquoi son garde de corps avait été assassiné.

C'est pour ne pas avoir répondu à temps à ce genre de questions que certains de ses prédécesseurs étaient morts prématurément.

Lorsqu'il ouvrit la porte, Chi-tu était assise sur la natte et cousait un bouton à une de ses vestes d'uniforme. Elle leva les yeux sur Thuc et une expression effrayée passa dans ses yeux. Elle lâcha la veste.

Le colonel Thuc se pencha sur la fillette pour lui caresser la poitrine ; mais il glissa, et son pied écrasa un des boutons de la tunique. Chi-tu poussa un petit cri et tira le vêtement à elle, comme pour le cacher.

— Cela ne fait rien, dit gentiment Thuc, tu me coudras un autre bouton.

Que Lia Chi-tu couse en son absence, d'accord, passe. Mais elle avait d'autres devoirs en sa présence... Il prit la veste pour la poser sur le lit.

Il resta tétanisé, la veste à la main. Une poignée de fils de cuivre pointait par le bouton éventré. Le colonel Thuc comprit instantanément. Il eut l'impression de se transformer en un bloc de glace.

Son regard croisa celui de la fillette. Il y lut une peur animale, viscérale, qui la paralysait comme en face d'un serpent. Doucement, il posa la veste sur le lit et prit Chi-tu par les cheveux.

— Immonde petite salope.

Il avait parlé sans élever la voix. Déjà ailleurs. Les heures suivantes allaient être décisives pour sa survie. S'il n'était pas trop tard.

Son genou s'écrasa sur la bouche de Chi-tu. En même temps, il ramenait la tête en avant, grâce aux longs cheveux. Cela fit un bruit mou et horrible. Chi-tu poussa un cri de souris. Son nez et sa bouche n'étaient plus qu'une masse sanguinolente. Thuc la lâcha, et elle tomba en arrière.

Thuc fit le tour et, soigneusement, visa le ventre, en prenant soin de ne pas frapper trop fort pour ne pas faire éclater la rate ou le foie. Il fallait que Chi-tu parle, qu'elle dise tout, absolument tout. Et, pour cela, elle devait vivre.

Encore un peu.

La douleur la fit vomir. La vomissure se mêla au sang pour faire une flaque brunâtre sur la natte. Avec son talon, Thuc lui enfonça la tête dedans.

Pour achever la mise en condition, il écrasa sa main gauche à coups de talon. Cette fois, la fillette hurla sauvagement sans retenue.

Ensuite, le colonel Thuc alla décrocher le téléphone. Il ne pensait pas que la journée se terminerait ainsi.

CHAPITRE XVII

La longue écharde de bois dur pénétra facilement dans la joue de Chi-tu. La fillette hurla quand la pointe acérée heurta sa gencive. Le colonel Thuc appuya encore. Le cri monta, strident, se prolongea en fibrillations aiguës, puis mourut en un son étrange qui rappelait un crapaud-buffle.

Le colonel Thuc contempla Chi-tu. Sa tête ressemblait à une monstrueuse pelote d'épingles. Des dizaines de longues échardes sortaient de ses joues, de ses lèvres, de son cou. Le sang coulait de chaque plaie minuscule pour ne plus faire qu'une plaque brune. Thuc passa la paume de la main sur les extrémités des échardes, comme s'il caressait avec précaution un hérisson. C'est là que la douleur était insupportable. Le cri de Chi-tu fit de nouveau vibrer les murs. C'était une vieille torture pratiquée déjà par les Viet-minhs contre les Français. Quand il n'y avait plus de place pour enfoncer une écharde de plus, on coupait la tête... En réalité, plus un jeu cruel qu'une torture. Le colonel Thuc n'avait pas beaucoup de temps pour faire parler Chi-tu. Et il était presque sûr qu'elle ne savait rien. Il ne voulait pas la livrer à ses bourreaux habituels. Elle ne devait parler qu'à lui.

Il était près de sept heures. Depuis deux heures, Chi-tu endurait son supplice, attachée sur la table de cuisine qui servait aux interrogatoires. Quatre paires de menottes étaient fixées à la table pour immobiliser les membres. Le bois en était sombre et rugueux, imprégné de sang, d'humeurs, de larmes et de sueur mortelle. Depuis le début, Chi-tu répétait qu'elle ne savait rien, que son oncle lui avait dit de coudre les boutons... Sans plus.

Le colonel Thuc hésita avant d'enfoncer l'écharde suivante. On aurait déjà dû lui amener l'oncle. Lu, le premier qu'il ait cherché, était introuvable. C'était son jour de repos, et il ne se trouvait pas chez lui.

Abandonnant Chi-tu, il alla jusqu'à la porte et l'ouvrit. Deux policiers d'assaut, armés de mitraillettes gardaient l'entrée de la villa. C'était une des annexes de la police spéciale, là où on menait les interrogatoires un peu particuliers. Cachée dans la verdure près du Lycée Ambroise-Paré.

— Rien de nouveau ? demanda Thuc.

— Rien, colonel.

Le visage bonasse de Thuc n'exprimait rien. Bien qu'il fasse dans la pièce une chaleur étouffante, il ne transpirait même pas.

Il referma la porte et revint vers Chi-tu. Elle gémissait sans arrêt, écartelée et nue sur la table. Les sphincters s'étaient relâchés sous l'effet de la douleur et l'odeur était épouvantable. Thuc regarda sa montre. Deux heures plus tard, il avait un dîner avec le président. Il fallait que tout soit fini d'ici là.

Deux coques de plastique noir recouvraient les yeux de Chi-tu comme d'étranges lunettes aveugles, retenues par un élastique, autour de la tête. Dessous, il y avait deux énormes araignées carnivores au contact de l'œil.

A première vue, cela ne semblait pas terrible. Les japonais avaient pourtant souvent utilisé cette méthode. Les araignées carnivores affamées ne pouvaient s'attaquer à la coquille trop dure. Par contre, le blanc de l'œil, tendre et accessible, leur était une nourriture délicieuse : il suffisait de ronger la paupière.

Par moments, Chi-tu avait un sursaut et un cri étranglé. Un des insectes venait de lui arracher un fragment de paupière.

Le colonel Thuc secoua la tête. Il aurait fallu deux jours pour que les araignées mangent les yeux de la fillette. A ce stade, personne ne refusait de parler.

Mais il fallait aller plus vite.

Il se pencha sur Chi-tu.

— Si tu ne parles pas, je vais te crever les yeux.

La fillette, abrutée de douleur, ne répondit pas. Le Vietnamien répéta sa question, sans plus de succès.

Alors, il prit le bocal qui contenait les araignées. et, avec une pince à épiler, les y remit. Mais Chi-tu n'eut pas le temps de souffler. Une douleur aiguë, insupportable lui transperça la tête. Thuc venait d'enfoncer lentement l'écharde de bois dans son œil gauche. Elle avait l'impression qu'un pieu énorme faisait éclater sa tête. Son cristallin se vidait, elle n'y voyait plus. Son cri fit sursauter les gardes dehors. Ils se regardèrent, sans rien dire, terrorisés.

Thuc attendit que les mouvements furieux de Chi-tu se calment. Elle râlait.

Il se pencha de nouveau sur elle.

— Tu vas être aveugle. Parle.

Cette fois, la fillette éructa des mots sans suite. Le choc avait été trop fort, elle était folle. Elle bavait, gémissait, se tordait dans ses liens.

Le colonel Thuc comprit qu'il n'en sortirait rien. Il prit quand même la dernière écharde et l'enfonça profondément dans l'œil droit de Chi-tu.

Celle-ci arracha sa cheville de la menotte dans son sursaut. Du sang jaillit de l'œil. Thuc avait été trop brutal, et le cerveau était atteint. C'était la fin. La fillette était agitée de spasmes désordonnés. incoercibles.

Le colonel Thuc contemplait le corps de Chi-tu avec l'air accablé d'un chirurgien qui vient de rater une opération. Il avait gaspillé une de ses chances.

Dans son appartement, après avoir tout fouillé, il avait aligné douze boutons truqués, plusieurs fils d'antenne, un magnétophone qui ne pesait pas plus de cinquante grammes, cousu dans une de ses tuniques. Du matériel ultra-moderne, de fabrication américaine. Lui-même n'avait jamais vu un émetteur aussi miniaturisé. Mais ceux qui étaient parvenus à introduire la fillette chez lui n'étaient pas Américains. C'est ceux-là qu'il fallait identifier. Sinon, le danger allait resurgir très vite.

Lentement. Thuc remit sa veste et sa cravate. Les cris de Chi-tu s'affaiblissaient. Dans la pièce voisine, se trouvait une fosse de ciment pleine de chaux vive. C'est là qu'elle allait finir, le corps rongé par l'acide. Si seulement Thuc avait pu la torturer lui-même pendant des semaines ! Il aurait aimé la réduire en poussière, l'annihiler. Elle avait été plus forte que lui, avait démonté ses ressorts les plus secrets.

Une vague de haine le submergea. Lui qui ne s'était jamais laissé aller à des sentiments personnels durant un interrogatoire ! Il prit une longue baguette d'acier souple et cingla le corps de Chi-tu de toutes ses forces. Elle eut un cri inhumain et déjà la baguette s'abattait en travers de ses seins, pénétrant de près d'un centimètre dans la chair fragile. Puis ce fut le ventre. A chacun de ses mouvements les échardes bougeaient dans sa chair et dans ses yeux, lui causant des élancements intolérables. Et la baguette lui arrachait de longues lanières de peau. Chi-tu ne pouvait savoir qu'elle avait de la chance dans son malheur, qu'elle aurait pu être interrogée des jours et des nuits, avoir à franchir

tous les cercles de l'enfer avant d'obtenir le droit de mourir. Pour qu'aucune parcelle de vérité ne puisse se cacher dans son corps torturé.

La baguette de Thuc s'abattait régulièrement sur la masse sanglante. Chi-tu ne criait même plus.



Le commissaire Le Vien poussa la grille de la villa où était torturée Chi-tu, le visage soucieux. Une heure plus tôt, il avait appris qu'une équipe de la police spéciale avait été envoyée pour arrêter le vieil antiquaire.

Et que le colonel Thuc en personne menait un interrogatoire à la villa N° 3. Fait exceptionnel. Il devait coûte que coûte savoir qui son chef interrogeait. Si c'était son ami Lu, le garde de corps, il était perdu. Lu ne tiendrait pas le coup. Sinon, il y avait encore une minuscule chance. Il faudrait retrouver Vinh le premier.

Les deux policiers d'assaut se raidirent en voyant approcher le commissaire.

— Quel est le cochon qui est là-dedans ? demanda-t-il.

Un des gardes se mit devant la porte.

— Vous ne pouvez pas entrer, commissaire !

Le Vien fronça les sourcils.

— Quoi ! Moi, je ne...

— C'est Son Excellence le colonel Thuc qui a donné l'ordre, fit vivement le soldat. Il ne faut pas nous en vouloir.

Un cri de femme les coupa.

Le garde reprit :

— Il a dit qu'il nous ferait fusiller.

Le Vien se força à sourire. Les deux hommes crevaient de peur, il n'en tirerait rien.

— Il est seul avec la fille ? fit-il d'un air entendu.

Soulagé, le second garde dit :

— Oui. Et qu'est-ce qu'il lui passe ! Ça fait trois heures qu'elle

gueule.

— On n'est jamais trop sévère avec les Viet-congs, dit sentencieusement Le Vien.

Il salua les deux hommes et sortit du jardin. Il avait du mal à ne pas courir. Lui seul savait où Lu retrouvait sa maîtresse, une Chinoise mariée de Cholon.



Trung-nam descendit d'un taxi, tenant avec précaution une porcelaine Ming qu'il venait de marchander trois heures. Au moment où il ouvrait sa boutique, il aperçut les trois hommes dans la voiture arrêtée sur le trottoir. Pas besoin de se demander d'où ils sortaient. Le mot « flic » était écrit en lettres de feu sur leurs fronts bas.

Ils sautèrent de leur véhicule et coururent presque jusqu'à la porte. Trung-nam posa son vase et jeta un coup d'oeil au calendrier de la Thai International représentant un immense champ de tulipes à Arnhem ; en Hollande.

Un rêve que Trung-nam ne réaliserait jamais.

La boutique ne comportait qu'une entrée. Il n'était pas question de fuir. L'antiquaire se demanda désespérément comment il pourrait prévenir les autres. Il n'y avait aucun moyen. Tous les messages qu'il pourrait laisser étaient plus dangereux que le silence.

Des coups ébranlèrent la porte. Les voix aiguës des deux policiers firent vibrer les vieilles porcelaines.

— Où es-tu, vieux salaud !

Trung-nam ajusta ses lunettes et trottina jusqu'à la porte. Il pensa à sa petite nièce et souhaita qu'elle soit déjà morte. Sans y croire. Thuc avait trop d'expérience. Que s'était-il passé ?

Il ouvrit le verrou.

Les deux policiers se ruèrent dans la boutique, furieux d'avoir attendu. L'un d'eux, le gifla, faisant tomber ses lunettes. Il voulut protester, mais le second lui envoya un coup de pied dans les reins qui lui coupa le souffle.

Tandis qu'ils l'entraînaient brutalement, il eut le temps de balayer du regard tous ces objets qu'il aimait tant et qu'il ne reverrait jamais.

On le jeta sur le plancher de la vieille 403 et les deux policiers mirent les pieds sur lui pour l'empêcher de bouger. Le chauffeur démarra aussitôt. Méchamment, un des Vietnamiens lui envoya un coup de pied dans l'oreille qui assourdit Trung-nam complètement.



Le colonel Thuc contemplait pensivement Trung-nam. L'antiquaire était debout, encadré par les deux policiers. On lui avait piétiné ses lunettes et sa bouche saignait. Thuc se demandait s'il devait lui montrer le cadavre de Chi-tu. Ou lui laisser croire qu'elle était encore vivante.

— Pourquoi as-tu fait cela ? demanda-t-il d'une voix douce.

Le meurtre sauvage de la fillette l'avait calmé. Il était froid et lucide.

Trung-nam secoua la tête.

— Je ne comprends pas, Excellence. Pourquoi ces hommes m'ont-ils arrêté ?

Intérieurement, Trung-nam tremblait. Pourvu qu'on ne découvre pas son secret. Sinon, ils allaient le rendre fou. Et il n'avait aucun moyen de se suicider.

Le colonel Thuc plongea dans les yeux sans couleur du vieil antiquaire. Les gens âgés étaient les plus difficiles à manier. Souvent, ils ne craignaient pas la mort et leur faiblesse ne leur permettait pas de supporter un long interrogatoire. Celui-là ne résisterait pas à une heure de coups.

— Si tu parles, dit-il lentement, je relâche tout de suite ta nièce.

Trung-nam sourit. Sa naïveté n'allait pas jusque-là. Il secoua la tête.

— Je ne sais pourquoi vous avez arrêté ma nièce, Excellence. C'est une enfant innocente. Vous aurait-elle volé ?

Brusquement, Thuc réalisa que l'antiquaire savait des choses embarrassantes sur lui. Les deux policiers ne perdaient pas une de ses paroles. Il risquait de faire perdre définitivement la face à Thuc.

Il n'y avait plus qu'une chose à tenter. Un coup de poker. Ensuite, il irait au dîner du président.

— Tu es un imbécise, dit-il à Trung-nam.

Avant de quitter la pièce, il donna des ordres brefs et on enchaîna l'antiquaire, avant de l'entraîner vers une camionnette bâchée.

Au moment où Thuc allait quitter la villa, un des policiers d'assaut s'approcha de lui et se mit au garde-à-vous.

— Colonel, le commissaire Le Vien voulait vous voir tout à l'heure.

— Le Vien ?

— Oui, Excellence, il est venu pendant l'interrogatoire. Je n'ai pas voulu le laisser entrer.

— Vous avez bien fait, il faut toujours obéir aux ordres, dit gravement Thuc.

Il s'éloigna, dissimulant parfaitement son excitation. Tout était clair. Le Vien était assez haut placé pour s'être procuré les gadgets, et Thuc n'ignorait pas son amitié avec Lu. L'affaire de Cholon lui revint en mémoire. Une vague de rage le submergea. Jamais il n'aurait pensé que cet agent de la CIA s'accroche autant à ses soupçons.

Car cela ne pouvait venir que de lui. Après avoir liquidé ses complices vietnamiens, il faudrait s'occuper de lui.

— Où allons-nous, Excellence ? demanda le chauffeur de la jeep.

Thuc sursauta. Il avait totalement oublié l'antiquaire pendant quelques minutes.

— A Da-kao.

C'était une autre annexe de la police spéciale.



La nuit était tombée. Deux projecteurs orientables de jeep éclairaient Trung-nam, attaché à un arbre. L'annexe de Da-kao comportait un terrain vague clos d'une trentaine de mètres de côté, isolé dans les rizières.

La porte de l'enclos grinça et s'ouvrit, laissant passer un gros buffle noirâtre, halé par un des policiers qui venait de l'emprunter à un paysan.

Trung-nam comprit immédiatement. Une sueur glaciale coula sur son front et ses dents claquèrent malgré lui. Thuc s'approcha de lui et dit à voix basse :

— Je peux encore te tirer une balle dans la tête si tu me donnes un nom.

Le vieux humecta ses lèvres, mais ne répondit pas. Thuc continua :

— Je sais déjà que Le Vien est ton complice. Mais il y en a d'autres...

Trung-nam secoua la tête.

— Je ne sais rien.

Il lui avait fallu beaucoup de courage pour prononcer cette phrase. Pour une raison qu'il ignorait, Thuc semblait pressé. Il ne discuterait pas longtemps.

Le colonel fit claquer sa langue, contrarié ; mais le refus du vieil antiquaire n'était pas catastrophique.

— Tant pis, dit-il.

Le buffle était à côté des deux jeeps. Thuc donna un ordre. Un des policiers se précipita vers l'antiquaire. Avec un couteau effilé, il fendit le pantalon du vieillard qui tomba. Puis, il enfonça la lame d'un coup sec, un peu à gauche du nombril. Trung-nam cria. La lame était remontée, ouvrant une blessure de quelques centimètres.

Le sang commença à couler. Le policier retira le couteau et plongea un doigt dans l'abdomen du vieillard. Malgré lui, Trung-nam poussa un hurlement déchirant. Le doigt du policier ressortit tirant une boucle grisâtre et sanguinolente, un morceau d'intestin. Il prit un fil de nylon dans sa poche et en noua solidement l'extrémité au morceau d'intestin qui sortait du ventre, comme un horrible champignon.

A grand coups de gueule, deux autres policiers avaient forcé le buffle à reculer jusqu'à l'arbre où le vieillard agonisait.

Le policier qui avait « opéré » attachait l'autre extrémité du fil de nylon à la queue du buffle et attendait, son couteau à la main. Le colonel Thuc s'approcha de Trung-nam. Le vieillard avait la bouche ouverte, les traits creusés par la douleur. De toutes ses forces, il essayait de se concentrer sur la vision d'un champ de tulipes de toutes les couleurs, mais il ne voyait que la masse noirâtre de l'animal complice involontaire de son supplice.

— Il est encore temps, dit Thuc.

Trung-nam n'eut pas la force de répondre. Maintenant, il voulait en finir, cela faisait trop mal.

Le colonel Thuc se recula un peu, puis cria au policier :

— *Maulen*¹ .

L'homme planta son couteau dans le flanc du buffle. Celui-ci, avec un beuglement terrible, fonça en avant pour échapper à la douleur.

Le cri d'agonie de Trung-nam fit sursauter les soldats autour de la jeep. Un long ruban gris jaillit de son ventre déchiré, dans un flot de sang, puis s'en arracha comme le buffle s'éloignait.

Il disparut dans la nuit par la porte entrouverte, traînant les intestins du vieillard. Ce dernier eut quelques hoquets puis sa tête s'affaissa. Il avait gardé les yeux ouverts.

— Enveloppez cette charogne dans une toile, ordonna Thuc et allez la jeter dans la rivière.

L'odeur du ventre ouvert soulevait le cœur. Thuc remonta dans sa jeep. Il avait encore beaucoup à faire. Dans un jeu qui a pour but l'élimination des gentlemen, il n'y a pas de *gentleman's agreement*. Tous ceux qui étaient contre lui devaient mourir.

Sinon, c'est lui qui mourrait.

1. Vite.

CHAPITRE XVIII

Chanh était verdâtre. Assis sur le lit de Malko, il ne cherchait même pas à dissimuler sa terreur. Toutes les vingt secondes, il passait nerveusement la main sur sa barbiche. Malko l'avait trouvé embusqué dans la galerie du troisième étage. Une heure plus tôt, « on » avait prévenu Chanh de l'arrestation de Trung-nam. Il tenait ses mains croisées pour les empêcher de trembler. Brusquement, la torture n'était plus qu'un souvenir lointain.

Malko réfléchissait à toute vitesse. Avant tout, il fallait mettre à l'abri le commissaire Le Vien et Chanh. Pour lui, il bénéficierait d'un sursis.

Soudain, il eut une idée. A la suite d'une conversation entendue au MACV, une heure plus tôt.

Il posa la main sur l'épaule de Chanh.

— J'ai une idée ! N'ayez pas peur, je vais vous envoyer dans un endroit où même le colonel Thuc ne viendra pas vous chercher. Mais cela prendra peut-être un jour ou deux. En attendant, vous ne bougerez pas de cette chambre.

Chanh leva un œil torve.

— Où ?

La sonnerie du téléphone interrompit Malko.

C'était Richard Zansky. Le numéro un de la CIA semblait particulièrement de bonne humeur.

— Je suis heureux de vous trouver au nid, fit-il. Le colonel Thuc vient de m'inviter à une opération de contre-guérilla urbaine. Il souhaite vivement que vous y assistiez aussi. Je vous envoie une voiture à l'hôtel dans une heure. Ça vous va ?

Malko n'hésita que quelques secondes.

— D'accord. Mais je voudrais vous demander un petit service. Notre ami Chanh aimerait visiter un des porte-avions de la 7^e flotte. J'ai appris par hasard au MACV qu'un avion part ce soir pour l'Amérique.

Pouvez-vous donner un coup de fil au QG de la Navy pour dire qu'il est O. K. ?

— Mais bien sûr, approuva Zansky. Comme ça il pourra dire à ses amis Viet-congs ce qui les attend, s'ils deviennent trop méchants... J'arrange cela tout de suite...

Il raccrocha. Malko sourit à Chanh.

— Nous allons filer tout de suite au QG de la Navy. Vous achèterez sur le porte-avions ce qu'il vous faut. Et là-bas, vous ne craignez que la troisième guerre mondiale.

Chanh le regardait avec des yeux d'épagneul battu.

Le lieutenant MacDonnel, de l'US Navy venait de recevoir le coup de fil de Richard Zansky quand Malko pénétra dans son bureau. Il serra vigoureusement la main des deux hommes.

— Vous êtes maintenant entre les mains de la Navy, fit-il à Chanh.

Le petit Vietnamien parvint à sourire. Depuis qu'il était entouré d'uniformes US, il recommençait à respirer. Il aurait signé des deux mains un engagement de cinq ans comme soutier. Sans permissions. Malko le quitta, rassuré sur son sort. L'invitation du colonel Thuc ne lui disait rien qui vaille.

Dans son métier, il ne croyait pas aux coïncidences. Il espérait qu'il n'était pas trop tard pour sauver le commissaire Le Vien.

Et Dave Kolin.



Malko ouvrit sa Samsonite, fit basculer la fausse paroi et sortit son pistolet extra-plat. Il le soupesa, pensivement. Il n'aimait pas s'en servir, n'étant pas adepte de la violence. Mais il sentait que la guerre à mort était déclarée avec le colonel Thuc.

Avec soin, il vérifia le chargeur, fit monter une balle dans le canon et glissa le pistolet dans sa ceinture. Grâce à son peu d'épaisseur, il était invisible, à condition de mettre une veste et d'étouffer.

Ce qui, somme toute, valait mieux qu'avoir froid. Définitivement.

Impossible de joindre Le Vien. Un secrétaire à la voix impersonnelle lui avait répondu que le commissaire se trouvait en mission.

Quant à Kolin, Malko préférait le rencontrer « par hasard ». Il savait où le trouver plus tard.

Il descendit dans le hall. Le chauffeur de Richard Zansky était déjà là.



Le commissaire Le Vien tenta de garder son sang-froid en montant l'escalier menant au bureau du colonel Thuc. Lu et sa maîtresse étaient morts. Tout un chargeur de K. 54. Le Vien avait abandonné l'arme sur place. Elle ne mènerait nulle part car il l'avait récupérée lui-même chez les Viet-congs. Mais il avait commis une gaffe mortelle en allant rôder autour de la villa où Thuc interrogeait Chi-tu. Le policier était loin de sous-estimer son chef. Thuc devinerait très vite qu'un membre de ses services était compromis dans le complot.

Il n'y avait plus qu'un espoir : tenir assez longtemps pour le démasquer.

Si c'était vraiment un Nord-Vietnamien.

— Vous avez l'air soucieux ?

La voix de Thuc fit sursauter Le Vien. En uniforme blanc, Thuc attendait sur le palier, devant son bureau. Il fit entrer le commissaire et referma la porte. Ils étaient seuls. Thuc offrit une cigarette que Le Vien refusa. Que savait-il exactement ? Le Vien avait de bons amis au Cambodge. Il pourrait toujours s'y réfugier quelque temps. Mais s'il avait soupçonné Thuc à tort, celui-ci ne le lui pardonnerait jamais.

— J'ai appris par un informateur que plusieurs responsables viet-congs de Cholon vont se réunir ce soir dans une maison du quai Le Quang, à Cholon, expliqua le colonel Thuc. Il faut leur tendre un piège. Allez-y avec quelques hommes et cachez-vous dans la maison. Ainsi vous pourrez les cueillir au fur et à mesure qu'ils arriveront.

Le commissaire chercha à percer son vis-à-vis.

Mais Thuc était absolument impénétrable.

— Où est-ce ? exactement, demanda-t-il.

— Un de mes hommes va vous y conduire, dit Thuc. Il vous attend à votre bureau. Bonne chance. Je vais faire cerner le quartier par la police d'assaut, un peu plus tard, dit Thuc en serrant la main du commissaire. Faites bien attention.

Le commissaire lui rendit distraitement sa poignée de main. Il savait que la mission recelait un piège mortel. Mais il n'avait aucun prétexte

pour refuser. Thuc le regardait de ses bons gros yeux derrière ses lunettes. Comme une araignée regarde une mouche.



Le Vien renifla l'odeur de son petit bureau. Les autres l'attendaient dehors. Comme c'était un fonctionnaire consciencieux, il signa deux condamnations à mort en attente. Puis, il vérifia son colt 45, glissa trois chargeurs dans sa poche et sortait silencieusement. Les trois autres policiers étaient déjà dans la jeep verte et blanche. Deux avaient des mitraillettes. Le Vien se demanda lequel avait reçu l'ordre de l'abattre.



— Ils sont là, dit le colonel Thuc.

Son doigt désignait une mesure au toit de tôle ondulée au bord du rach. De la terrasse où ils se trouvaient avec Richard Zansky et les gardes du corps du colonel vietnamien, ils en voyaient tous les détails. La bâtisse était entourée de terrains vagues et tout semblait fermé.

— J'ai fait évacuer les alentours, expliqua le colonel Thuc, car les hélicoptères américains vont venir. C'est un très bel exemple de coordination. Et cela évite de risquer la vie de mes hommes.

Richard Zansky approuva gravement. Un chef économe de ses troupes ne pouvait que lui plaire. C'était si différent des vilains Viet-congs qui lançaient leurs vagues d'assaut sans souci des pertes.

— Combien sont-ils ? demanda-t-il.

— Une demi-douzaine. Dangereux. Ils ont été repérés et acculés là par le commissaire Le Vien. Un excellent policier.

Malko dressa l'oreille.

L'insistance de Thuc à les faire assister à cette opération de routine était inquiétante. Il ne se passait pas de semaine sans que les Viets tentent de s'infiltrer à Saigon. S'il avait fallu chaque fois mobiliser le chef de la CIA et le commandant de la police pour assister à leur destruction..

— Où se trouve le commissaire Le Vien ? demanda Malko.

Le bras de Thuc désigna la rivière.

— Quelque part par là. Il surveille les Viet-congs pour qu'ils ne

s'échappent pas, avec quelques-uns de mes hommes.

Un ronflement leur fit lever la tête. Trois hélicoptères arrivaient sur eux, volant à basse altitude. Des *gunships*, hérissés de mitrailleuses et de lance-roquettes. Ils tournèrent au-dessus de la maison et se déployèrent au-dessus de la rivière.

Au même moment une fusée rouge et blanche s'éleva et explosa dans le ciel, illuminant la mesure.

— Ils vont attaquer comme cela ? cria Malko. Vous n'essayez pas de les prendre vivants ?

Malko sentait quelque chose d'anormal.

Le colonel Thuc eut un sourire triste et bon, plein de commisération.

— Vous ne connaissez pas les Viet-congs. Ils tirent sur tout ce qui bouge. Ceux-là sont des durs venus à pied d'Hanoi. Ils ne se laisseront pas prendre vivants.

Richard Zansky regardait avec fierté les machines de guerre.

Calmement le colonel Thuc alluma une cigarette anglaise et cracha la fumée. Un des hélicoptères sembla se laisser tomber comme une pierre, redressa au ras de la rivière et fonça sur la bicoque.



Le lieutenant Davidson de l'US Air Force était en patrouille depuis vingt minutes au-dessus de la banlieue ouest de Saigon lorsque la radio crépita dans ses oreilles.

— Victor Charlie à Cholon. Allez-y, ils se sont retranchés dans une maison. Carré 77.

Saigon et la zone urbaine étaient divisés en carrés d'un quart de mille.

Docilement, Davidson répercuta l'ordre sur ses équipiers, et les trois appareils virèrent de bord, revenant sur Saigon.

— Qui nous envoie ? demanda le copilote ?

— QG de la police d'assaut vietnamienne, fit Davidson. Retransmis par Tan-son-nhut. Ils préfèrent ça que d'y aller eux-mêmes.

Il avait peu de goût pour les Vietnamiens du Sud, depuis qu'un de ses mécaniciens avait revendu au marché noir tout son équipement

personnel, y compris son colt.

Derrière lui, un des mitrailleurs attachés par sa sangle approvisionnait les armes, le casque aux oreilles. En dessous d'eux c'était les premières maisons de Cholon.

Le navigateur, la carte de Saigon sur les genoux cherchait à comprendre les indications de la radio.

— A cent yards au sud, il y a une petite usine, avec une cheminée. Droit devant, c'est la baraque.

Davidson descendit encore. Des gens se sauvèrent en courant. Les hélicoptères n'avaient pas bonne réputation depuis l'attaque du Tet.

La fusée rouge et blanche s'ouvrit et éclaira l'objectif.

Davidson éprouva un doute devant la minuscule baraque. Aucun signe de vie autour. Il appela Tan-son-nhut.

— Royal Tiger de Tiger One, vous êtes sûr que c'est ça ? On ne voit rien.

— Tiger One, vous êtes un con, fit placidement le radio de Tan-son-nhut. Si les ARVN¹ disent qu'il y a du VC, il y en a. Liquidez-les et ne vous cassez pas la tête. Le signal c'est une fusée rouge et blanche. Vu ?

— O. K., O. K., fit Davidson. Mais...

— On vous dit « attaquez », cria le radio. C'est un ordre du commandement de la police d'assaut VN.

Tout était enregistré sur bande. Davidson se sentit couvert.

— O. K.! on y va.

Il descendit encore. On allait commencer par les roquettes. Il vit grossir la maison et appuya sur les détentes électriques. Les roquettes partirent en chuintant. Davidson dégagea sur la gauche et stoppa pour permettre au mitrailleur de tirer. La première roquette explosa en plein dans la baraque, soulevant une gerbe de flammes et de fumée noire.

Mais pas un coup de feu n'avait été tiré contre eux. Davidson trouva cela bizarre. Il se souviendrait toute sa vie du VC qui avait tiré sur son hélicoptère avec un AK. 47, debout dans son abri, sachant qu'il allait se faire couper en deux par les balles des gunships. Ce n'était pas dans la manière viet de se laisser bousiller sans rien faire.

Le second hélicoptère passa au-dessus de lui et attaqua à son tour. Il

ne restait déjà pratiquement rien de la baraque.



Entre deux passages des hélicoptères, un homme rampa soudain hors des débris. On se demandait comment il avait pu survivre au déluge de feu. Il devait être blessé car il tomba à quelques mètres de la porte, continuant à remuer les bras désespérément. Un hélicoptère plongea et la rafale coupa l'homme en deux comme une fourmi. Il ne bougea plus.

Les hélicoptères tournèrent encore quelques minutes, mitraillant sans conviction.

Soudain, une colonne de policiers d'assaut surgit de la petite usine, marchant à la queue leu-leu. Ils s'avancèrent jusqu'aux ruines fumantes de la mesure et entreprirent de les fouiller. Les hélicoptères repartirent, leur travail était terminé.

Le chauffeur du colonel Thuc déploya l'antenne de son émetteur et parla dans l'appareil à voix basse.

— Dès que nous serons sûrs qu'il n'y a plus de danger, fit l'officier vietnamien, nous irons voir le résultat de l'opération.

Richard Zansky semblait ravi. Il approuva. Cela faisait plaisir de voir les dollars des contribuables américains au travail.

Là-bas, les uniformes léopard grouillaient dans les tôles fumantes, comme des chacals. Tout à coup le radio tendit respectueusement l'appareil à son chef. Thuc le prit, écouta, et Malko le vit changer d'expression.

D'un geste sec, il ferma l'appareil et se tourna vers Richard Zansky.

— Vos pilotes viennent de commettre une erreur terrible, dit-il sèchement. Ils ont mal interprété les ordres et ont attaqué trop tôt. Plusieurs de mes hommes se trouvaient avec les Viet-congs, essayant de les convaincre de se rendre. Ils sont morts avec eux.

— Vingt dieux, de vingt dieux !

L'Américain jurait furieusement. Ce n'était pas la première fois que de semblables erreurs se produisaient. Souvent à cause des interprètes. L'œil unique de l'Américain clignait nerveusement.

— Si c'était vrai, fit-il penaud, nous dédommagerons les victimes.

Les grosses lèvres de Thuc se serrèrent.

— Dans ce cas, vous n'avez plus qu'à me trouver un autre policier aussi valable que le commissaire Le Vien. Il a été tué par vos hélicoptères.

Le cœur de Malko fit un bond dans sa poitrine. Il regarda Thuc. Le Vietnamien semblait hors de lui. Instantanément, il sut qu'il mentait, que c'était un coup monté.

Et qu'il était le prochain sur la liste.

— Je suis désolé, fit Zansky. Absolument désolé. Les responsables seront sévèrement punis.

— Je vous en serai reconnaissant, dit Thuc. Maintenant, je suis obligé de vous quitter.

Il salua et descendit l'escalier, escorté du chauffeur. Zansky frottait sa joue morte, accablé.

Malko demanda :

— Qui donne les ordres aux gunships ?

— Le MACV à Tan-son-nhut.

— Et à eux ?

— Cela dépend. Ceux qui en ont besoin. Les ARVN ou nous.

Il grillait de dire la vérité à l'Américain. Mais le colonel Thuc avait certainement pris ses précautions.

Il partit à son tour avec Richard Zansky. Ivre de rage. Il fallait sauver Dave Kolin.

1. Armée de la République du Viet-nam.

CHAPITRE XIX

Dave Kolin regarda fixement Malko, comme ce dernier s'asseyait en face de lui.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit-il presque sans bouger les lèvres.

L'Américain achevait un plat de nouilles chinoises. L'Aterbea était presque vide. Malko plongeait ses yeux d'or dans ceux de Kolin.

— Le Vien est mort, dit-il. Trung-nam et sa nièce probablement aussi. A moins que ce soit elle qui nous ait vendu.

Kolin posa sa fourchette comme si c'était une grenade. Ses yeux bleus délavés fixaient un point très loin derrière Malko.

— Et Chanh ?

— Chanh est en sûreté.

— S'il n'a pas menti, dit l'Américain, nous avons un sursis, il était le seul à me connaître. En dehors de Le Vien. Mais vous êtes sûrement suivi.

— Il fallait que je vous voie, dit Malko. Nous ne pouvons pas continuer tout seuls notre petite guerre contre le colonel Thuc, il est trop fort pour nous. Je vais vous mettre en sûreté et chercher une aide extérieure.

Dave Kolin eut un sourire mauvais.

— Pas la peine. J'ai découvert quelque chose. Cette fois, nous tenons Thuc.

Il raconta à Malko la conversation surprise. Ce dernier hocha la tête.

— C'était hier... Vous êtes sûr que vous n'avez pas été imprudent ?

— Non. Je comprends pourquoi je n'ai rien entendu cet après-midi. Je croyais que l'émetteur était tombé en panne. Qu'allez-vous faire ?

— Tout raconter à Richard Zansky. Et si, cette fois, il se moque de moi, j'irai plus haut.

L'Américain secoua la tête.

— Vous faites fausse route. C'est un monstre d'orgueil. Il ne vous croira pas.

— Il n'y a pas d'autre solution.

Malko se leva. Il n'avait pas dîné mais il n'avait pas faim. Kolin lui jeta :

— Faites attention.

Dès qu'il fut hors du restaurant, Malko se sentit envahi par la peur. Une foule de véhicules à deux roues le frôlaient. C'était si facile de lui tirer une balle dans la tête au passage.

Il courut presque jusqu'au Continental, rasant les murs et regardant sans cesse derrière lui. Ce ne fut que dans sa chambre, après avoir fermé la porte à clé et vérifié la salle de bains qu'il se sentit mieux. Il fallait prévenir David Wise par écrit. Qu'il reste au moins un témoignage s'il lui arrivait quelque chose.



Richard Zansky avait écouté Malko sans l'interrompre, en fumant un petit cigare. Il secoua la tête.

— Vous êtes trop romantique.

— Le Vien n'était pas romantique.

L'Américain tapota un dossier devant lui.

— Justement. C'est bien une erreur de l'interprète vietnamien. Thuc avait dit de n'attaquer que lorsqu' on serait sûr que ses hommes n'étaient plus à l'intérieur. Le responsable s'est trompé et a fait attaquer tout de suite. J'ai le rapport de la police vietnamienne d'assaut. Signé du commandant. Le type a fait du zèle.

— C'est un subordonné de Thuc, souligna Malko. Ils vous mentent.

Richard Zansky devint violet.

— Vous m'exaspérez, dit-il d'une voix tendue. Vous montez un complot pour prouver qu'un officier qui a ma confiance est un traître, vous utilisez des gens plus que douteux...

Les yeux dorés de Malko virèrent au vert.

— Dave Kolin a été un des héros de l'OSS.

— Je sais, je sais, mais il est fini. Une dernière fois je vous ordonne de vous tenir tranquille et de vous occuper uniquement de Sunrise.

Il y eut un silence tendu. Malko avait envie de sauter à la gorge de l'Américain.

A cause de lui, il y avait déjà au moins trois morts dans cette histoire.

Si seulement, il savait ce qui s'était passé !

— Et la conversation surprise par Kolin ? Vous venez d'écouter la bande. Ce n'est pas une invention... L'homme en question est un chef viet-cong. Ce n'est pas de la trahison cela ?

Richard Zansky caressa sa joue lisse.

— Je demanderai une explication au colonel Thuc. En votre présence, si vous voulez.

Malko se sentit devenir fou.

— Vous vous moquez de moi ! Des explications, il en aura douze. Ecoutez, faisons un marché :

» Vous ne dites rien à Thuc, mais vous le faites surveiller après-demain. Discrètement et par des gens de son service. Après cela, si rien ne 6^e passe, j'abandonne.

Richard Zansky réfléchit quelques secondes.

— D'accord. Mais ce sera la dernière fois que je passe par vos caprices. A la prochaine incartade, je vous fous dans le premier avion et vous irez reconstruire votre foutu château tout seul.



Le moteur de la Ford noire tournait pour conserver la climatisation. Un civil du Secret Service était au volant, à côté de Kolin. Malko et Richard Zansky étaient à l'arrière. La voiture se trouvait à deux cents mètres à vol d'oiseau de la cabane où Thuc devait retrouver les Viet-congs. La veille elle avait été « piégée » par les soins du Secret Service.

Tout ce qui s'y disait était entendu dans la Ford. Pour l'instant, deux Vietnamiens échangeaient quelques mots. L'un était Go-vap.

Le cœur de Malko battait la chamade. Le colonel Thuc savait sûrement qu'il avait été espionné et devait se méfier. Il y avait neuf chances sur dix qu'il ne vienne pas au rendez-vous. Mais peut-être les deux hommes parleraient-ils de lui. Ce serait mieux que rien.

Une voix le fit sursauter.

— Il arrive.

Ils avaient placé un guetteur non loin de la maison, dissimulé dans la rizière avec de puissantes jumelles et un émetteur radio.

Dave Kolin baissa la glace et jeta sa cigarette. Il n'avait pas dit un mot à Richard Zansky.

Il y eut un bruit de porte qui s'ouvre, des pas, puis une voix :

— Go-vap ?



Le colonel Thuc arrêta sa voiture à cinq cents mètres du Tendez-vous. Une jeep pleine de policiers militaires le suivait. Il réunit tout le monde sous un banian.

— Je vais tenter d'arrêter des Viet-congs particulièrement dangereux, expliqua-t-il. Je dois y aller seul pour ne pas attirer l'attention. Si vous entendez des coups de feu et que je ne revienne pas, vengez-moi.

D'autres policiers d'assaut étaient répartis tout autour du site, interdisant toute fuite. Deux hélicoptères étaient prêts à décoller, à moins d'un kilomètre delà.

Thuc prit une mitraillette israélienne URI en plus de son pistolet et la dissimula tant bien que mal sous sa veste. Il s'était mis en civil. Puis il partit à pied, marchant d'un pas régulier, sans se retourner.

Il faisait chaud et des mouches bourdonnaient tout autour de la tête du colonel Thue. Il était mortellement triste et essayait de ne pas penser à ce qu'il allait faire. La porte soudain fut devant lui. Il n'hésita pas. De la main gauche il tourna la clé et poussa.

Il faisait frais et sombre à l'intérieur. Thuc s'en félicita car ainsi on ne voyait pas son arme.

— Go-vap ?

On bougea dans la pénombre et un homme se laissa descendre d'une trappe dans le plafond, suivi d'un autre. Il s'avança vers Thuc, les bras tendus. Son visage très maigre était marqué par la petite vérole, mais son sourire était resté éclatant.

C'est pour ne pas voir trop longtemps ce sourire que le colonel Thuc tira tout de suite. Une courte rafale qui toucha Go-vap en pleine poitrine.

— Thuc !

C'est le second qui avait crié ! Thuc, mécaniquement, sans dire un mot, tourna son arme contre lui. La rafale partit un peu haut et l'atteignit au cou et à la tête. Il se laissa glisser contre le mur, le crâne éclaté, le regard fixe.

Le colonel Thuc baissa son arme. Il tremblait. Pendant quelques secondes, il demanda intensément pardon à ses deux compagnons, à ses deux frères d'armes qui avaient lutté pendant si longtemps pour la même cause. Bien sûr, il avait adopté la solution correcte. Lorsqu'il avait été choisi pour cette mission d'infiltration, des années plus tôt, ses chefs avaient prévu toutes les éventualités. Tout devrait toujours être subordonné à sa sécurité.

C'était un investissement trop important. En sang et en larmes surtout.

Thuc se pencha sur les corps. Go-vap vivait encore. Il posa le canon de la mitraillette derrière son oreille, dit mentalement « pardon petit frère » et appuya sur la détente.

Cela aussi, c'était là solution correcte.

Thuc se redressa. Il lui semblait avoir vieilli de dix ans. Il venait de tuer sa jeunesse. L'arme au bout du bras, il sortit et, debout dans le soleil, regarda se précipiter les hommes de la police d'assaut.

Comme il les haïssait !

Il se jura que l'homme responsable de ces morts disparaîtrait. L'étranger qui semblait le seul à l'avoir démasqué. Un capitaine arriva, essoufflé, un M. 16 à la main.

— Colonel, vous n'êtes pas blessé ?

Thuc secoua la tête.

— Non, j'ai tiré le premier. Ils sont morts. Fouillez-les.



— Bon Dieu. qu'est-ce qui se passe ?

Richard Zansky avait bondi en entendant les coups de feu.

Presque aussitôt la voix de la vigie retentit dans la voiture :

— Il vient de ressortir, il est seul. Les policiers arrivent.

— Il nous a eus, fit amèrement Malko. Il les a tués. Maintenant, nous n'avons aucune preuve.

Richard Zansky devint violet.

— Taisez-vous ! Vous êtes fou. Foutons le camp avant qu'on nous découvre !

Malko ne dit pas un mot sur le chemin du retour. Son dernier espoir s'évanouissait. Maintenant, jamais Richard Zansky ne le croirait. Il n'avait plus qu'à quitter Saïgon.

CHAPITRE XX

Le visage constipé du colonel Thuc aurait rendu un écureuil neurasthénique. Il était aussi déplacé dans un cocktail qu'un archevêque dans une maison close. Richard Zansky, même en spencer blanc, n'était pas beaucoup plus rassurant. On aurait dit un *capo mafioso*.

Malko, après avoir essayé du chum, s'était rallié au J. and B. Il était un des seuls à garder obstinément fermée sa veste de smoking. La crosse de son pistolet extra-plat dépassant de sa ceinture, eût paru déplacée.

Le commissaire Le Vien était mort depuis une semaine et Malko savait qu'il serait le suivant. Mais il avait un plan et tenait à le mettre en pratique.

Le cocktail se tenait en l'honneur de la nomination au grade de général du colonel Thuc. Il avait fallu franchir des kilomètres de barbelés avant d'arriver au Palais présidentiel, au milieu du parc. Un hélicoptère attendait au milieu de la pelouse. On n'est jamais trop prudent.

Le vice-président, lui, avait trouvé la vraie solution : il avait bâti son petit nid *sur* le terrain de Tan-son-nhut. Ainsi il pouvait sauter directement de son lit aux commandes de son avion. Le président, tenu à un peu plus de décence, se contentant d'une petite forteresse, en bordure de l'avenue Ong-tap-tu.

Un groupe d'admirateurs se pressait autour de Thuc. Zansky prit le bras de Malko. Le J and B l'avait mis d'excellente humeur.

— Vous vous rendez compte, si je vous avais écouté ! Il vient de liquider deux des plus dangereux chefs viet-congs. Le président lui-même l'a félicité publiquement.

Malko ne quittait pas Thuc des yeux. Le Vietnamien paraissait absent, souriait mécaniquement. L'histoire du piège tendu à Go-vap avait paru dans tous les journaux de Saigon. Thuc avait expliqué que, contacté par un de ses anciens compagnons, il avait accepté un rendez-vous, pour tenter de le convaincre de se rallier. Mais l'entrevue avait mal tourné.

La nomination à titre posthume au grade de commissaire divisionnaire du commissaire Le Vien « mort héroïquement en service commandé », avait été annoncée en même temps que la promotion du colonel Thuc. Malko et Richard Zansky virent soudain Thuc se diriger vers eux. L'Américain se confondit en félicitations. Malko fit chorus du bout des lèvres, puis brusquement, demanda :

— Général, puis-je vous poser une question ?

— Certainement.

— Lorsque vous avez surpris Go-vap et son compagnon, pourquoi n'avez-vous pas tenté de les prendre vivants ?

Thuc eut un sourire indulgent.

— Dès le premier soupçon, ils m'auraient tué, sans courir aucun risque. Tout s'est passé très vite. Je les ai vus, j'ai tiré. Nous n'avons rien dit.

— Pourquoi ne pas avoir fait cerner la maison ?

— pourquoi gaspiller des vies humaines ? C'était à moi de les capturer. Je suis le chef de la police.

Une tornade parfumée fendit la foule et atterrit pratiquement dans les bras de Malko. Mme la générale Nhu, odorante comme un tonnelet d'eau de Cologne, et qui compensait la longueur de sa robe par un décolleté à faire rougir tous les bonzes de la pagode An-quanh.

Malko lui baisa la main.

— Le général est un peu souffrant, dit-elle à Thuc, mais il vous transmet toutes ses félicitations.

Elle souffla à Malko :

— Rejoins-moi sur la terrasse.

Elle s'éloigna, happée par un remous de foule. Thuc pointa un doigt boudiné en direction de Malko.

— Faites attention, le général Nhu est très jaloux.

Après cet avertissement sibyllin, Thuc reprit son sérieux. Il dit, de façon que Zansky l'entende :

— Attention ! Le vice-président a eu vent de certaines choses. Il pourrait réagir brutalement.

Ses lunettes se reflétaient dans les yeux dorés de Malko. Celui-ci ne baissa pas les yeux.

— Je vous remercie, je ferai attention. Je n'ai pas l'intention de mourir au Viet-nam.

Il lui sembla voir une lueur de haine dans les yeux de l'officier vietnamien. Quelque chose de plus que l'affrontement professionnel.

Laissant Zansky et le général Thuc en tête à tête, il gagna la terrasse. Hélène fumait, appuyée à une colonne. Dès qu'il se rapprocha d'elle, le corps de la jeune femme se colla à lui. Sa robe fendue découvrait une de ses jambes jusqu'à mi-cuisse. Elle la glissa entre celles de Malko.

— Cela fait quatre jours que je ne t'ai pas vu !

— J'ai eu du travail.

La main d'Hélène se glissa entre eux deux et se retira vivement.

— Tu n'as même pas envie de moi !

Il y avait de la détresse dans sa voix. Soudain, elle dit à voix basse :

— Je crois que je t'aime.

Il l'embrassa. Distraitement. Il était seul. Absolument seul. A l'exception de Kolin. Qu'il fallait sauver à tout prix.



Le petit bimoteur *Miss America* accrocha sa crosse d'appontage dans le câble d'arrêt et stoppa à trente mètres. Malko défit sa ceinture et fut le premier à descendre, devançant Kolin. Un vent frais balayait le pont du porte-avions *America*.

Chanh, derrière les glaces de la tour, agita frénétiquement les bras dans sa direction. Les haut-parleurs ordonnaient déjà de dégager le pont pour le départ de la prochaine vague de F4. Escorté par un lieutenant, Malko gagna la tour. Chanh se précipita vers lui.

— Alors ?

— Moche.

Il attendit d'être dans le lounge des officiers avec Chanh et Kolin pour faire le point. Chanh se recroquevillait à vue d'œil. Malko essaya de le réconforter.

— Je peux vous faire gagner les USA sans repasser par le Viet-nam.

Chanh secoua la tête.

— Non. Ma vie est ici. En Amérique je m'ennuierai. Peut-être que je m'en tirerai. Si Trung-nam n'a pas parlé... Mais, vous, partez et ne revenez pas à Saigon. Thuc aura votre peau.

Malko savait qu'il avait raison. Thuc serait sans pitié.

— Même si je dois me promener dans un tank, je ne quitterai pas le Viet-nam, dit-il. Pas tant que je n'aurai pas démasqué Thuc. J'ai une idée. Mais impossible à réaliser seul.

Le grondement des catapultes couvrit leurs voix. Malko expliqua ce qu'il avait en tête.

Dave Kolin dit soudain :

— Il y a peut-être une solution. Ici, ils ont un système de communication indépendant.

— Certainement. Pourquoi ?

— David Wise et moi, nous avons été parachutés en Europe, jadis. Il me connaît. Si je pouvais lui parler, il me croirait peut-être... Il y a entre nous des choses qui ne s'oublient pas.

— Ça vaut la peine d'essayer, dit Malko. Je vais demander une audience à l'amiral.



La voix de David Wise était aussi claire que s'il s'était trouvé sur le porte-avions voisin, le *Shangrila*. Pourtant, *l'America* tournait en rond dans le golfe du Tonkin et David Wise se trouvait à Washington, à dix mille milles de là. De plus, les communications étaient brouillées au départ et décryptées à l'arrivée. A cause des fuseaux horaires, il avait fallu attendre le soir pour appeler Washington.

L'amiral avait été très compréhensif. Bien qu'il ne portât pas la CIA dans son cœur. Malko avait plaidé sa cause avec habileté et obtenu que son intervention ne vienne pas aux oreilles du MACV de Saigon. Donc, de Richard Zansky.

David Wise avait écouté attentivement son vieux copain. Et Malko. Il avait ensuite demandé quelques heures de réflexion. Il venait de rappeler. Le patron de la Division des plans refusait de désavouer Zansky mais il donnait carte blanche à Malko pour prouver la

culpabilité de Thuc. En acceptant le plan de ce dernier. Et en demandant officiellement à Richard Zansky de collaborer avec Malko dans ce sens.

Quitte à reculer Sunrise d'une semaine.

Lorsqu'il eut fini de parler, Dave Kolin prit le micro.

— Je vous remercie, David, dit l'ancien colonel des bérets verts. Nous allons essayer de continuer.

— Bonne chance, fit la voix métallique de David Wise.

Sans sa voix la petite pièce aux murs d'acier parut soudain bien vide aux trois hommes.



Le remplaçant du commissaire Le-Vien avait une tête d'intellectuel et l'air chafouin. Mais Malko retrouva avec plaisir Tu-anh. La mousson lui avait fait abandonner le maxi pour une super-mini-robe blanche.

Il était revenu à Saigon à l'aube, après trois heures de vol. Et, le lendemain matin, il avait rendez-vous avec Richard Zansky. Cela risquait d'être orageux. Le patron de la CIA de Saigon n'appréciait pas beaucoup l'intervention de David Wise.

— Où étiez-vous ? demanda Tu-anh.

— Au cap Saint-Jacques, mentit Malko.

Elle fit la moue.

— Vous auriez pu m'emmener.

Il se dit qu'un peu de détente ne lui aurait pas fait de mal. Et que Tu-anh décèlerait peut-être certains dangers mieux que lui.

— Dînons ensemble, offrit-il.

Elle battit des mains.

— Oh ! oui. Je connais un bon restaurant vietnamien, à Gia-dinh. Ils ont des crevettes géantes.

— Va pour les crevettes géantes.



— Alors, tu sors avec les Américains maintenant ?

— Il n'est pas Américain, rétorqua vertement Tu-anh.

Elle éprouvait une violente antipathie pour le nouveau commissaire. Elle aurait voulu partir en même temps que Malko.

— Je vais dîner chez Trong-than, et il me ramène ensuite, précisa vertement Tu-anh. Je ne suis pas une putain comme vos interprètes.

Elle lui tourna le dos et claqua la porte.

Aussitôt dans son bureau, il appela le général Thuc sur sa ligne directe.

— Excellence, dit le commissaire, il va dîner chez Trong-than avec la petite.

— Parfait, dit le général Thuc.



Thom s'encadra dans la porte de la cuisine du restaurant Trong-than. Avec sa vieille tenue militaire, ses béquilles et son pied droit manquant, il avait l'air de ce qu'il était : un mutilé de guerre. Le bep le laissa s'approcher des fourneaux, plein de pitié. Avec leur pension de trois mille piastres par mois, les mutilés crevaient tous de faim. Souvent, ils venaient mendier un peu de riz dans les restaurants.

— Veux-tu quelques bonnes crevettes et du riz ? proposa gentiment le bep.

Thom secoua la tête. Il portait une courte barbiche noire qui lui donnait l'air d'un intellectuel.

— Non. Merci.

Il s'approcha du guichet passe-plats et examina la salle. Une trentaine de personnes étaient en train de dîner. Il n'y avait qu'un seul Blanc avec une Vietnamiennne.

Thom tourna la tête vers le bep et ses yeux noirs parurent le transpercer.

— Tu as déjà servi l'étranger ?

L'autre secoua la tête, la cuillère en l'air.

— Non, mais...

Thom tira de sa poche un sachet de plastique contenant une poudre marron et le jeta sur la table.

— Tu vas mettre ça dans son riz.

Terrorisé, le bep défit l'élastique fermant le sachet et le flaira. Ses yeux papillotèrent et il gémit :

— Mais c'est du datura !

Thom approuva, farouche et silencieux. Les mains du bep tremblaient. Le datura, c'était le poison traditionnel du Viet-nam. Le péché mignon du Viet-minh, du temps des Français. Dix-huit légionnaires d'un coup, une fois...

— Mais, je ne peux pas, gémit le bep.

Thom plongea la main dans une de ses grandes poches.

— Alors, je vais le faire moi-même.

Le bep vit la grenade quadrillée noire. De quoi faire un carnage dans la salle pleine. Thom s'était rapproché du passe-plats. Il se jeta contre lui.

— Non. Ne fais pas ça !

— Alors, aide-moi.

Un boy prit deux plats et disparut. Le bep demanda d'une voix étranglée :

— Mais pourquoi veux-tu le tuer ?

— Il est avec ma femme, fit sombrement le mutilé. Elle est partie avec lui et m'a laissé nos enfants.

Le bep baissa la tête. C'était courant. Il avait honte pour sa race. Il releva les yeux et vit le visage décidé du mutilé. S'il n'acceptait pas, il lancerait la grenade.

Qu'avait-il à perdre ?

— Je vais t'aider, petit frère, murmura-t-il.

La poudre brune se dilua dans le riz cantonnais. Le bep versa généreusement tout le sachet. Dans son dos, il sentait le regard du mutilé... Quand il eut achevé de touiller son riz, il posa les deux bols sur le passe-plats et appela un boy.

— Celui-là est pour l'étranger, dit-il en désignant le bol de gauche

Puis, il se retourna vers le mutilé. Ce dernier laissa tomber la grenade quadrillée au fond de sa poche.

Il reprit ses béquilles et en agita une vers le bep.

— Merci, grand frère.

Et il disparut dans la nuit.

Sans les subsides de la police spéciale, il serait mort de faim depuis longtemps.

Le bep jeta le sachet. Dès le lendemain, il prendrait le car pour Dallat. Il faudrait se faire oublier quelque temps. Mais la mort d'un Américain n'allait pas bouleverser le Viet-nam.



La soupe chinoise était délicieuse. Le babillage de Tu-anh berçait Malko. Les crevettes géantes sentaient l'huile de vidange, mais c'était la guerre.

Sous la table, la jambe de Tu-anh se frottait contre la sienne. Mais Malko avait vraiment la tête ailleurs. Le moindre bruit le faisait sursauter. Il se demandait comment Thuc allait chercher à se débarrasser de lui.

— On va écouter des chansons ? proposa Tu-anh.

— Pourquoi pas ?

Malko paya et Tu-anh choisit la plus reluisante des 4 CV après cinq minutes de criailleries. Ils stoppèrent en face du MACV. Cela s'appelait le Queen bee. Dans une salle noire comme un four, des chanteuses vietnamiennes déclamaient sur un ton monocorde des chansons strictement identiques.

A la troisième chanson, Malko éprouva ses premiers troubles. Des sueurs froides, des douleurs fulgurantes dans le ventre. Il tint le coup stoiquement, accusant les crevettes. Soudain, un élanement le plia en deux, le souffle coupé. Tu-anh sursauta :

— Vous êtes malade ?

Malko ne put pas répondre : ses mâchoires tétanisées refusaient de s'ouvrir. Des tremblements convulsifs agitaient tous ses muscles.

Tu-anh se leva avec un petit cri. Malko voulut l'imiter et tomba. Il

avait l'impression qu'un chat lui déchirait le ventre à coups de griffes.

Des voix furieuses bourdonnaient autour de lui, dominées par l'organe aigu et furieux de Tu-anh.

— Non, il n'a pas bu !

On le déposa sans ménagement dans un coin de l'escalier. Une lampe électrique l'éblouit. Tu-anh cria tout à coup :

— Regardez sa bouche, on l'a empoisonné.

Quelques secondes plus tard, il sentit qu'on forçait une lame entre ses dents, pour le forcer à ouvrir la bouche. Puis deux doigts s'enfoncèrent dans sa luette, provoquant un violent réflexe nauséeux. Son estomac se révolta et il vomit.

Un jet aigre et malodorant de deux mètres. Tout son ventre le brûlait, comme s'il avait avalé de l'acide.

Mais sa nausée l'avait soulagé. Il ouvrit les yeux. Tu-anh était penchée sur lui.

— Ramenez-moi à l'hôtel, supplia-t-il. Et appelez un médecin.



Tu-anh était assise sur son lit et lui tenait la main. Un Vietnamien maigre, aux cheveux gris, debout à côté d'elle, prenait le pouls de Malko. Un médecin », pensa ce dernier.

— Que m'est-il arrivé ? demanda-t-il faiblement.

— Vous avez de la chance, fit le Vietnamien.

— Pourquoi ?

Le médecin haussa les épaules.

— Parce que le datura, c'est mortel. Si vous n'aviez pas vomi, vous étiez mort... Et, on s'arrache les ongles contre les murs tellement on souffre.

— Papa est médecin, dit Tu-anh. C'est comme ça que j'ai pensé à vous faire vomir.

— Quand la dose est trop forte, expliqua le médecin, et qu'on parvient à vomir, on peut s'en sortir.

Il referma sa sacoche et tendit la main à Malko.

— Je passerai vous voir demain matin.

Dès qu'il fut sorti, Malko demanda à Tu-anh :

— Où est mon pistolet ?

— Là, dans le tiroir.

— Donnez-le-moi.

1. Cuisinier.

CHAPITRE XXI

Richard Zansky, muet de rage, froissait entre ses doigts le télex de David Wise. La peau morte de son visage ressemblait plus que jamais à un tambour. L'expression de son œil unique était féroce. Même les tatouages de ses avant-bras semblaient vouloir jaillir de sa peau à la gorge de Malko.

Il regrettait visiblement que ce dernier ait été rebelle au datura. Celui-ci, un goût amer encore dans la bouche, n'avait pas la moindre envie de céder.

— Vous faites ce que vous dit Wise, demanda-t-il suavement. Ou je lui dis que vous refusez d'obéir à ses ordres.

— Allez au diable, grinça Zansky.

— Ce n'est pas une réponse.

— D'accord, d'accord. Je vais le faire. Et, après, je vous virerai de ce pays à coups de pied.

— Mme la générale Nhu risquerait de vous en tenir rigueur...

Les yeux d'or de Malko affrontaient, pleins d'ironie, le regard furibond du patron de la CIA.

— Vous êtes fou, fit furieusement Zansky. Thuc a donné trop de gages à notre camp. Il y a trop de sang entre le Viet-cong et lui. Jusqu'à Go-vap.

Malko prit une cigarette dans la boîte, sur le bureau.

— Justement ! Pourquoi n'a-t-il rien tenté pour le prendre vivant ?

Richard Zansky serra les lèvres.

— J'ai réfléchi à cela. Je ne suis pas aussi aveugle que vous le pensez. Je crois avoir l'explication : Thuc voulait éviter la torture à son ami.

Ce fut au tour de Malko de sourire ironiquement.

— Vous lui prêtez de bien nobles sentiments. En tout cas, il veut me

tuer, moi, parce que je suis convaincu qu'il est un traître. Moi disparu, il a la voie libre. Et on retrouvera un Nord-Vietnamien dirigeant en sous-main le Sud-Vietnam.

— Quant aux « gages » » donnés, tout s'arrange toujours en Asie. Même si c'est incompréhensible à nos yeux. Et Thuc ne serait pas le premier agent double à avoir donné des gages au camp qu'il trahissait... Maintenant, voici mon plan. Vous vous souvenez de Mireille, l'hôtesse de l'air de la CIC. On m'avait dit qu'elle servait à Thuc de courrier pour les informations importantes.

» Il faut en trouver une, vraie, s'arranger pour la lui communiquer et voir ce qui va se passer. Nous sommes mercredi. L'avion part tous les samedis. Quand voyez-vous Thuc ?

— Demain. Nous dînons ensemble.

— Eh bien, vous me paraissez tout indiqué. Il sait que vous avez une confiance totale en lui.

Zansky hésitait.

— Si le test est négatif, dit Malko, je vous jure que j'abandonne tout. Et que je vous fais mes excuses.

C'est le dernier mot qui décida l'Américain.

— D'accord, fit-il. Mais Sunrise démarre lundi. Il n'est pas question de le remettre. Nous avons fait revenir le général Duong-ngoc-thao du delta.

— Bien. Mais il faut que l'information que vous donnerez à Thuc soit assez sensationnelle pour qu'il prenne le risque de la transmettre, immédiatement.

— Je connais mon métier, fit sèchement Zansky.

Malko se leva. Ses yeux d'or cherchèrent le regard de l'Américain.

— Si vous aviez la plus petite idée de rapporter à Thuc cette conversation, dit-il doucement, n'y pensez plus.

» Parce que je le saurais, même si je dois m'installer ici.



En sortant de l'ambassade, Malko alla rue Tu-do commander une énorme gerbe de roses pour Tu-anh.

Bien entendu, on n'avait pas retrouvé le bep coupable, en dépit de

l'enquête diligente des hommes du général Thuc. En rentrant au Continental, Malko trouva un mot manuscrit du Vietnamien déplorant l'attentat et l'assurant que l'impossible serait fait pour trouver les coupables.

L'histoire du chat qui se mord la queue.



Malko n'était pas dans sa chambre depuis cinq minutes que le téléphone sonna. C'était Chanh, très excité, parlant à voix basse parmi les crachouillis de l'antique téléphone.

— Descendez tout de suite au bar, demanda-t-il.

Le petit Vietnamien était tout seul à une table. Malko s'assit face au mur. Les yeux de Chanh clignotaient derrière ses lunettes comme ceux d'une chouette en folie. Il se pencha vers Malko.

— Regardez le type seul, là-bas, près du poteau.

En temps ordinaire, Chanh bredouillait déjà. Là, c'était un miracle d'attraper un mot sur cinq. Malko regarda dans la direction indiquée. Un jeune Vietnamien était assis devant un verre de thé froid. De sa place, Malko voyait les muscles tendus de ses mâchoires. Chanh le fixait, comme hypnotisé par un serpent.

— C'est Xi, souffla Chanh, le chef du comité d'assassinat de Saigon-Ouest. Il est venu vous repérer. Les autres tueurs sont déjà en ville. Dès que tout sera prêt, ils frapperont. Il n'y a rien à faire. Foutez le camp.

Malko le regarda en coin pour soupeser la part de lyrisme tropical. Mais le petit Vietnamien semblait fou de peur. Il se tordait les mains sous la table.

— Comment savez-vous que c'est pour moi ?

— Je le sais, fit Chanh, péremptoire. Je n'ai pas vécu vingt ans à Saigon pour rien. Ces types-là ne savent pas qui donne les ordres. Ils les exécutent, même s'ils doivent en crever. Ce sont des fous. Ils tueraient leur mère.

Malko croisa le regard du jeune tueur. Il était rigoureusement immobile, l'air absent. Machinalement, Malko tâta la crosse de son pistolet dans sa ceinture. Ce n'était pas la première fois qu'on voulait le tuer. Pourtant quelque chose lui disait que Chanh n'exagérerait pas.

— Et si je le faisais arrêter maintenant ?

Chanh eut un ricanement triste.

— Cela ne servirait à rien. Il n'a sûrement aucune arme et ses papiers sont en règle.

Au même moment, le jeune tueur se leva et quitta tranquillement la terrasse, tournant à droite dans la rue Tu-do.

— Partez vite, supplia Chanh.

Malko secoua la tête. C'était idiot, mais il n'aimait pas reculer. Les traditions. Même si sa vie était en jeu. Une certaine idée de lui-même.

— Peut-on savoir quand ils vont essayer de me tuer ?

— Non. Peut-être demain, peut-être dans une semaine, un mois. Lorsqu'ils seront sûrs de ne pas vous rater.

Malko ne put s'empêcher de sourire. Un peu forcé quand même.

— Pour vous, alors, je suis mort ?

La voix de Chanh était imperceptible.

— Si vous restez à Saigon, oui. Personne n'a jamais gagné contre eux. Même Bazin, le chef de la Sûreté française. Ils l'ont tué un matin.

Malko faillit dire quelque chose, puis s'abstint. Il commençait à prendre la mentalité saigonnaise. Ne faire confiance à personne.

— Eh bien, Chanh, je vous invite à dîner ce soir. Au champagne. Nous fêterons mes funérailles.

Le Vietnamien faillit en avaler sa barbiche.

— Il ne faut pas plaisanter avec ces choses-là, fit-il. Cela porte malheur.

— A ce soir, dit Malko. A la Cave.

Paradoxalement, la vue du tueur lui avait remonté le moral. Il était fier d'avoir forcé le général Thuc à employer les grands moyens. C'est donc qu'il était dangereux. Et qu'il avait raison. A lui de rester vivant. Il avait bien l'intention de ne pas se laisser massacrer sans réagir.



Il y avait une place vide à la table : Chanh n'était pas venu. Kolin avait amené une ravissante métisse aux lèvres boudeuses et sensuelles, au corps superbe, qui regardait Malko avec des yeux énamourés

depuis le début du repas... Tu-anh était drapée dans un somptueux sarong qui la couvrait jusqu'aux pieds. C'était son jour maxi.

Malko se pencha vers le maître d'hôtel.

— Encore une bouteille de Moët et Chandon.

L'autre fila ventre à terre. Depuis le Tet, on n'avait pas vu un client comme cela. Hélas, il n'y avait pas de Dom Perignon. Le patron savait vaguement que cela existait, mais n'en avait jamais vu.

Malko avait quand même pu composer un repas assez somptueux, moitié chinois, moitié français : de la charcuterie corse, du canard laqué, des grenouilles provençales et un gigantesque gâteau de riz.

Tout au Moët et Chandon 1964.

Tu-anh n'en avait jamais encore bu et s'amusait avec son doigt à faire monter les bulles dorées. Ils étaient les derniers clients de la Cave. Malko s'était juré que tant qu'il y aurait du Moët, ils resteraient. Il avait fait éteindre toutes les lumières, ne gardant que des bougies. Le patron les avait servis dans de la porcelaine bleue de Hué, réservée aux très grands mariages chinois.

A la droite de Malko, la générale Nhu étincelait. On ne voyait pratiquement que ses seins, bronzés et arrogants.

Elle leva sa coupe de champagne et la choqua contre celle de Malko.

— A nous !

Jalouse, Tu-anh pinça Malko.

Il échangea un regard avec Kolin.

L'Américain sourit et leva sa coupe de champagne.

— A demain !

La main d'Hélène rampa sur la ceinture, le torse de Malko et s'arrêta sur la bosse du pistolet.

— Pourquoi es-tu armé ?

Il sourit.

— Pour me défendre contre toi.

Elle n'insista pas. Mais elle prit la main de Malko et la posa sur le renflement de son mont de Vénus, à travers la robe de soie. Extatique, les yeux fermés. elle but son champagne.

Malko ouvrit la dernière bouteille de Moët et Chandon 1964. Il aimait cet intermède fastueux et raffiné, cerné par la mort. Dave Kolin avait confirmé les dires de Chanh, les comités d'assassinat viet-congs n'avaient jamais raté leur coup.

— Allons finir la soirée chez moi, proposa Hélène.

Elle ne voulait pas lâcher Malko. Et le général Nhu était à Dallât.

Celui-ci régla discrètement une addition qui laissa le patron muet de reconnaissance. Même au marché noir, c'était colossal.

Dave Kolin sortit le premier. Malko aperçut la crosse d'un colt 45 automatique. Sous le blouson. L'Américain était un compagnon de valeur.

Mais la rue était déserte. Pas un chat. Ils s'entassèrent dans la vieille Simca de Kolin. Personne ne les suivit. Malko, coincé entre ses deux femmes, se demanda comment il allait s'en tirer. Soudain, Hélène lui glissa à l'oreille :

— Tu la baiseras une autre fois. Cela fait une semaine que je ne t'ai pas vu.

Les abords de la villa d'Hélène étaient également déserts. Les assassins n'étaient pas encore prêts.



Malko se réveilla la bouche pâteuse et l'estomac en vrille. Le datura, plus l'opium ajoutés à la fornication forcenée en pleine mousson, avaient de quoi épuiser un honnête homme. Même barbouze de luxe et prince authentique. Tu-anh avait boudé et Hélène extirpé de lui la dernière parcelle d'érotisme.

Maintenant, il faisait jour et la fête était finie. En se passant son Mennen sur le visage, Malko se demanda si ce serait son dernier jour. Il alla au balcon et inspecta le ciel. Pas d'orage en vue. Il avait faim.

Chanh attendait sous la tonnelle. Il se précipita à la rencontre de Malko.

— Je suis ignoble, fit-il. Je me savais dégénéré, mais pas à ce point. J'ai eu peur, ajouta-t-il piteusement.

— Vous avez manqué une excellente soirée.

Malko venait de finir son petit déjeuner.

— Je vais au MACV, dit-il à Chanh, vous m'accompagnez ?

Le petit Vietnamien hésita imperceptiblement, puis se leva. Ils sortirent ensemble de l'hôtel. Chanh cligna des yeux sur le trottoir, en alerte comme un chat.

Soudain, il serra le bras de Malko à le briser.

— Ils sont là, fit-il d'une voix étranglée.

Un scooter pétarada, monté par deux jeunes gens. Il freina brutalement devant l'entrée du Continental. Le Vietnamien monté en croupe bondit, un coït à la main.

En courant, il ouvrit le feu sur Malko. Celui-ci avait déjà roulé à terre. Les balles du colt firent sauter des éclats de pierre derrière lui.

Il riposta. Le tueur s'abrita derrière une 403 en stationnement.

— Attention, cria Chanh, aplati près de Malko.

Deux autres Vietnamiens couraient vers lui, venant de la rue Tu-do, un colt à la main. Tout à coup, il se retourna et aperçut une silhouette sortant de la Dolce-Vita, un paquet à la main.

Il tira et entendit un cri.

Le paquet s'ouvrit découvrant une vieille mitrailleuse Thomson. A cette distance-là, les balles risquaient de hacher Malko.

Alors, il tira comme un fou, visant l'homme à la mitrailleuse. Les balles rejetèrent l'homme contre le mur.

Puis, il retourna son pistolet contre le premier tueur, tira une fois.

Son percuteur claqua à vide. En une fraction de seconde, il glissa un nouveau chargeur.

Au jugé, il ajusta les deux tueurs qui avançaient le long du bar. Malko semblait avoir des yeux partout. Accroupi sur le trottoir, il tirait sur tout ce qui bougeait. Des gens couraient dans la rue et derrière lui, criant, appelant, s'enfuyant. On se serait cru à un stand de tir.

Soudain, il vit le Xi, le jeune tueur, surgir du bar. C'était lui le véritable exécuteur, les autres n'étaient là que pour le protéger.

Chanh essayait de disparaître dans l'asphalte du trottoir. Malko hésita, ses quatre adversaires étant également proches de lui. Tout à

coup, la haute silhouette de Dave Kolin surgit au coin du trottoir de la rue Tu-do, un 38 magnum au canon de dix pouces dans chaque main. Il avait attendu dans le bistrot des journalistes. Comme convenu avec Malko.

Le tueur, réfugié derrière la Simca, eut un cri rauque : les deux qui marchaient sur Malko se retournèrent mais leurs balles partirent trop tard. La rafale se perdit dans la vitrine du bijoutier Cam-tav, rue Tu-do, et une des balles tua net une des petites filles accroupies par terre.

Dave Kolin, posément, tirait des deux mains, les pieds un peu écartés, paisible.

Les deux tueurs parurent soudain atteints de la danse de Saint-Guy. Ils oscillèrent sur le trottoir, secoués par l'impact des balles blindées, puis des flots de sang jaillirent de leurs corps minces et ils s'effondrèrent sur place.

L'un d'eux, dans son agonie, continua à appuyer sur la détente de son K. 54 et une balle vint s'enfoncer dans la chaussure gauche de Malko, la lui arrachant.

Le premier tueur ouvrit le feu sur Dave Kolin de derrière la Simca. L'Américain s'abrita pour recharger derrière un pilier du bar.

Malko tirait sans arrêt, alternativement, sur les deux tueurs survivants, pour les empêcher d'avancer. Plusieurs balles sifflèrent autour de lui. Moins d'une minute s'était écoulée depuis le premier coup de feu, mais cela semblait une éternité.

Dave Kolin traversa le trottoir en courant et fonça sur le tueur accroupi derrière la Simca au moment où il se relevait pour courir sur Malko.

Quand il ne fut plus qu'à un mètre de lui, il appuya calmement sur les détentes de ses deux pistolets, abaissant les armes tout en continuant à tirer, à mesure que le tueur s'écroulait. Mais il fut projeté en avant par un choc violent. Xi venait de tirer sur lui, et sa balle lui avait traversé l'omoplate.

Le soldat de garde devant la Chambre des députés accourait. Une jeep de la MP freina rue Tu-do, et trois soldats en jaillirent, M. 16 au poing.

Un Américain sortit de l'Hôtel Caravelle, un énorme pistolet à la main. Des coups de sifflet et des appels retentissaient de toute part.

Malko leva les yeux. Xi était à deux mètres de lui, le colt à bout de bras.

En un éclair il photographia le visage maigre, les yeux froids, le torse plat et lisse sous la chemise noire. Xi avait la stature d'un enfant. Puis il ne vit plus que la bouche noire de l'arme braquée sur lui.

Il leva son propre pistolet au moment où le colt explosait.

Il eut l'impression que sa tête éclatait. La balle avait creusé un sillon sanglant dans son cuir chevelu.

Sans viser, il tira à deux reprises. Puis, il roula sur lui-même, glissant dans le caniveau. Une de ses balles avait transpercé la mâchoire de Xi.

Il dut prendre son lourd colt à deux mains pour viser. Mais sa balle passa à un mètre de lui. Malko tira encore une fois. La balle frappa le jeune tueur à l'épaule droite.

Accroupi contre le mur, la joue déchirée, anesthésié par la douleur, Xi lâcha son colt. Il sortit de sa poche une grenade quadrillée. L'arme absolue. Avec ses dents, il arracha l'anneau.

Sa mission avait presque échoué. La solution recommandée dans ces cas-là, était de se jeter sur la victime en tenant la grenade serrée contre soi. Cela ne pardonnait pas.

Le jeune tueur se leva, sans penser qu'il allait mourir. Il avait été conditionné à tuer et ne pensait pas.

Soudain, il parut s'envoler. Son corps parcourut trois mètres entre ciel et terre, et il retomba tout près du corps du tueur à la mitraillette. De la jeep de la MP un soldat tirait sur lui avec une mitrailleuse de 50. Les énormes balles continuaient à arracher des morceaux d'asphalte tout autour de son corps.

Il y eut une explosion sourde. Le corps du tueur sauta en l'air et retomba en une pluie de sang. La grenade qui avait explosé sous lui l'avait coupé en deux à la hauteur du ventre. Des morceaux d'intestin s'accrochèrent au balcon du Continental, sous le nez d'un Hindou de la CIC.

Malko se releva lentement, les oreilles bourdonnantes, étourdi. Le sang coulait sur son front et l'aveuglait. Il l'essuya d'un revers de main et tituba jusqu'au corps de Dave Kolin. L'Américain était étendu, face contre terre, évanoui, une large tache de sang sur sa chemise. Malko glissa une main contre sa poitrine et sentit les pulsations de son cœur.

Des policiers et des soldats arrivaient par camions. Des soldats tiraient en l'air pour écarter la foule. On soutint Malko et deux ambulanciers relevèrent Dave Kolin. Chanh semblait avoir rapetissé de

vingt centimètres. Par miracle il était indemne.

Les balles perdues avaient tué trois personnes en dehors de la petite fille. Dont une des vieilles putains habituées de la terrasse et un barman trop curieux qui s'était penché au mauvais moment. Un blessé, touché par un éclat de grenade gémissait près de son pousse renversé. Prudemment, les gens commençaient à sortir du Continental.

On n'avait pas vu cela à Saigon depuis l'attaque du Tet.

Froidement, les soldats vietnamiens tiraient des rafales de M. 16 dans les cadavres étendus, pour les tuer une seconde fois.

Les Vietnamiens bouclaient le quartier au cas où d'autres tueurs s'y seraient cachés. Quelqu'un jeta une couverture sur le corps déchiqueté de Xi. Les autres furent alignés sur le trottoir, devant la Dolce-Vita. Déjà, le service reprenait à la terrasse du Continental. Un lieutenant vietnamien en profita pour partir avec une bouteille de cognac qu'il avait poliment demandée au barman survivant, une mitraillette à la main.



Malko avait un énorme pansement autour de la tête et l'impression qu'un essaim de guêpes s'était acharné sur son cuir chevelu. Les infirmières du Third Field Hospital lui avaient posé deux points de suture et le bruit des détonations résonnait encore dans ses oreilles.

La porte s'ouvrit sur Richard Zansky. L'Américain paraissait très agité.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— On a voulu me tuer. Une fois de plus.

Il raconta succinctement à l'Américain la bataille rangée.

— Cette fois, ce n'est pas un mari jaloux... Ou il faut admettre que je suis un vrai don Juan. Cinq d'un coup...

Richard Zansky ne répliqua pas. Pour la première fois, Malko sentit qu'un doute s'était infiltré dans son esprit.

— Je suis content qu'ils vous aient raté, fit-il.

Et il était sincère.

CHAPITRE XXII

La longue limousine noire se frayait difficilement un passage à travers la masse des cyclo-pousses, des taxis et des cyclomoteurs qui remontaient l'avenue Le-loi, dans une pétarade assourdissante. A travers les glaces teintées de la Ford, Malko apercevait les faces résignées des malheureux entassés à dix dans les Tri-Lambretta.

Saigon était en révolution : le gouvernement venait d'annoncer qu'il interdirait désormais l'importation des pièces de rechanges pour ces machines, seuls transports en commun de la ville.

Malko examinait la foule grouillante : d'autres tueurs se cachaient peut-être là, à l'affût. Tant qu'il serait à Saigon il n'était qu'un mort en sursis. Le général Thuc n'abandonnerait pas. Il fallait tenir trois jours. Ensuite, ce serait Sunrise et les jeux seraient faits... Mais il se sentait relativement en sécurité. Le général Thuc n'avait pas dû prévoir l'échec de son commando et cela lui prendrait quelques jours avant de pouvoir organiser une nouvelle attaque.

A moins qu'il ne fasse sauter le Continental.

Les journaux saigonnais avaient fait leurs manchettes de l'attaque viet-cong et de la riposte des « forces de sécurité ». Pas un mot de Malko ou de Dave Kolin. Ce dernier se trouvait à Graal et se remettait lentement. Mais il garderait l'épaule raide pour le restant de ses jours. Deux hommes du Secret Service de l'ambassade veillaient sur lui jour et nuit, armés jusqu'aux dents.

Quant à Chanh, il avait demandé à Malko une voiture pour le conduire à Vinh-long, à deux cents kilomètres de Saigon. Il s'était réfugié chez un médecin de ses amis, pédéraste à ses heures, mais bien avec tout le monde. La sécurité valait bien quelques petits sacrifices.

Malko tourna la tête vers Richard Zansky, qui n'avait pas dit un mot depuis qu'il était venu le chercher au Continental.

— Alors ?

— J'ai vu Thuc, dit l'Américain. Hier soir. Nous avons dîné ensemble. Il prétend que le Viet-cong a voulu vous abattre à cause de vos liens avec la générale Nhu. Tout Saigon sait que vous êtes son

amant et que le général ne fait que ce qu'elle lui dit... Or, ils ne veulent à aucun prix d'un gouvernement où Thuc aurait une place prépondérante.

La voiture avançait au pas, cernée par les deux roues. Malko se rejeta prudemment en arrière, hors de vue.

— Vous avez dit « prétend », remarqua-t-il. Serait-ce que vous avez changé d'avis ?

L'Américain écrasa avec colère sa cigarette dans le cendrier.

— Je ne comprends pas cet acharnement contre vous... C'est vrai. Et je ne suis pas content de ce que vous me faites faire.

— Que lui avez-vous dit ?

— Nos troupes, appuyées par l'ARVN, entrent au Cambodge mercredi, dit Zansky à voix basse. Pour détruire les sanctuaires. Je l'ai dit à Thuc. Et je lui ai donné un axe de pénétration. Si c'est un agent viet-cong, il ne peut pas garder cela pour lui. Pas une minute.

Malko regarda Zansky, admiratif et suffoqué.

— Je n'avais pas dit de communiquer quelque quelque chose de si important...

La moitié du visage de Zansky sourit.

— Je ne lui ai pas donné le véritable axe. Nous avions le choix entre différents points. Comme les Anglais, quand ils ont débarqué en 1944.

— Comment allons-nous savoir que Thuc a répercuté l'information ?

— Les reconnaissances aériennes. Les troupes viets vont se retirer de l'endroit que j'ai indiqué à Thuc. Nous connaissons leur implantation par le détail. Il ne peut pas y avoir d'autre fuite, puisque *j'ai inventé* cet axe. Le vrai est beaucoup plus au sud.

» Il n'y a plus qu'à attendre. Nous sommes vendredi.

La Ford s'arrêta. Ils se trouvaient devant la villa du général Nhu.

— Je vous laisse, dit Zansky. Faites attention. Et n'oubliez pas que Sunrise démarre lundi. A moins que...

Malko descendit et aspira un peu d'air tiède et gluant. La mousson se prolongeait. Il devenait épuisant même de respirer. Et Hélène l'attendait, plus avide que jamais, véritable voleuse de santé.

Pendant les trois jours qui venaient, il n'avait plus rien à faire. Que

rester vivant et lui faire l'amour.

CHAPITRE XXIII

Malko renifla l'odeur d'encens qui s'élevait du petit autel niché au fond du jardin du Continental. Depuis l'aube, tous les employés venaient sans cesse en apporter un bâtonnet et l'allumaient sur l'autel des ancêtres.

La Fête des âmes errantes avait commencé. Et Dieu sait si, avec la guerre, il y en avait... Tant de morts n'avaient eu comme sépulture qu'un coin de rizièrre retourné par les bombes. Pour ceux-là, l'encens brûlait sur des milliers de modestes autels, à travers le Viet-nam.

La poitrine serrée par l'angoisse, Malko regarda le ciel, où défilaient de gros nuages blancs. Son petit déjeuner était intact devant lui. Il n'avait pas faim. Il n'avait pas dormi non plus. La veille au soir, Richard Zansky lui avait téléphoné : les divisions nord-vietnamiennes se trouvant sur le soi-disant axe de pénétration US-ARVN n'avaient pas bougé.

Le général Thuc ne trahissait pas.

Dans quelques heures, il y aurait une âme errante de plus : le président. Plus quelques autres. Et le général Thuc deviendrait le véritable patron du pays. Par Nhu interposé.

Il y avait maintenant cinq jours que le général Thuc avait eu le renseignement. Largement le temps de le faire parvenir à Hanoi. L'avion de la CIC¹ partait le vendredi. Le samedi matin, il était à Hanoi, après une escale à Vientiane, au Laos. Les services de renseignements nord-vietnamiens n'avaient pas encore adopté la coutume capitaliste des week-ends.

Si Thuc était un traître, ses révélations auraient été écoutées. Sauf, s'il avait éventé le piège. Mais c'était peu probable. Car les Américains allaient vraiment entrer au Cambodge. Et il avait pu — au niveau où il se trouvait — en avoir confirmation par d'autres sources que Richard Zansky.

Malko n'avait jamais été aussi humilié et perplexe. Obligé de reconnaître que Thuc était le plus fort. Comme la métisse l'avait dit, avant de mourir.

Ou le général Thuc était innocent, ou il était le plus fort des agents

doubles.

Malko se leva. L'odeur d'encens lui donnait envie de dormir. Il devait aller chez le gros Nhu et veiller à ce que le général vietnamien ne tourne pas casaque au dernier moment. En ce moment même, les blindés du général Duong-ngoc-thao faisaient route vers Saigon. Et Malko ne pouvait plus refuser d'obéir à son chef hiérarchique. Hélène allait enfin vivre selon son rang.

Dans une heure, le président et le général Thuc partaient en tournée d'inspection du front ouest en hélicoptère. C'est là que son élimination devait intervenir.

A midi, le président serait mort, le général Nhu au pouvoir et le général Thuc l'homme le plus puissant du Sud-Vietnam. Dans la semaine, les USA reconnaîtraient le nouveau gouvernement. Le seul grain de sable de cette machinerie complexe et ruineuse était Son Altesse Sérénissime, le prince Malko, SAS pour les barbouzes, ses demi-frères.

Malko était plein d'amertume, le commissaire Le-Vien et les autres seraient morts pour rien. Pour un de ces faux bruits, secrets par Radio-Catinat, comme l'appelaient encore les vieux Corses colonialistes.

Dans le hall, il se heurta presque à un des Hindous barbus et farouches de la CIC. Une valise à la main, il avait l'air vanné et furieux. Malko sortit. Au moment où il allait appeler un taxi, une idée le frappa, fulgurante.

Bousculant un des boys, il traversa le hall en courant. L'ascenseur n'était pas là, il monta quatre à quatre l'escalier, fonça vers la chambre de l'Hindou, à deux portes de la sienne. Il frappa.

L'Hindou vint ouvrir, l'air furieux, et considéra Malko avec méfiance.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Un simple renseignement. D'où venez-vous ?

L'Hindou faillit refermer la porte. Malko insista avec son sourire le plus mondain.

— Pardonnez-moi cette question, mais c'est très important.

— J'arrive d'Hanoi, dit l'Hindou de mauvaise grâce. C'est tout ce que vous vouliez savoir ?

— Un instant, fit Malko. Nous sommes lundi. Je croyais que les vols de la CIC avaient lieu le vendredi et que vous reveniez le samedi.

— C'est ce qui était prévu, fit amèrement l'Hindou. Seulement, nous sommes tombés en panne à Vientiane. On nous a fait coucher dans des baraquements infects. C'est une honte et je me plaindrai au président de la commission.

Ça avait dû lui rappeler Calcutta.

Malko crut que son cœur allait s'arrêter.

— Vous voulez dire que vous n'êtes arrivés à Hanoi qu'hier au soir ?

— Exactement. Et qu'est-ce que cela peut vous faire ?

Malko dévalait déjà les escaliers. Il se rua dans la première 4 CV qui passait. Si les Nord-Vietnamiens n'avaient eu l'information que la veille au soir, le temps de la transmettre, les mouvements de troupe n'avaient pu commencer que dans la nuit !

Devant l'affreuse cathédrale de brique rouge, le taxi tomba dans un embouteillage gigantesque et nauséabond. Hilare, un policier dirigeait systématiquement les véhicules dans un sens unique. Malko jeta cent piastres sur le siège et partit en courant vers l'ambassade. Il fallait à tout prix rattraper Richard Zansky.



— M. Zansky est parti pour Tan-son-nhut, nous n'avons pas de moyen de le joindre. Il est avec le président pour deux jours. Vous pourrez le joindre ce soir à Vinh-long.

La secrétaire de Richard Zansky, une Américaine bien en chair, travaillée par la mousson, examinait Malko avec intérêt. Il lui sourit mécaniquement. Sans Zansky, il ne parviendrait jamais à obtenir de l'Air Force une mission de reconnaissance. Il n'était qu'un obscur agent de la CIA, sans aucun pouvoir officiel sur les forces armées américaines.

Soudain, Malko pensa à l'amiral commandant la 7^e flotte.

— Je vous remercie, dit-il à la secrétaire. Je vais rejoindre M. Zansky.

Il était déjà dans l'ascenseur.

Comme un fou, il courut jusqu'au coin de la rue Ba-trung pour attraper un taxi. Il s'effondra sur le siège, trempé de sueur.

Les sentinelles du QG de la Navy eurent à peine le temps de le voir passer. Il fila droit vers le bureau du lieutenant MacDonnel. Dieu merci, l'officier était là, en train de se faire du café. Malko alla droit au but.

— Il faut que je joigne l'amiral tout de suite. Est-ce que c'est possible ?

L'officier rit.

— Tout est possible. Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— Je ne peux pas vous le dire. Et je n'ai aucun ordre officiel. Mais c'est extrêmement urgent et important.

— Ecoutez, dit MacDonnel, nous avons une vacation radio dans dix minutes avec *l'America*. Je transmettrai votre demande. Prenez du café en attendant.

Malko accepta la tasse et s'assit. Pourvu que l'amiral accepte de l'aider.



— Vous aurez une réponse dans trois heures, assura la voix nette de l'amiral. Par le même canal. Le conseiller spécial de l'ambassade sera averti également.

Malko resta muet de reconnaissance. C'était sa dernière chance. Il imagina *l'America* fendant les eaux du golfe du Tonkin.

— Merci, amiral, dit-il enfin. Si j'ai raison, nous allons éviter une catastrophe.

L'amiral ne répondit pas et raccrocha. Il venait de faire une entorse énorme au règlement en acceptant d'envoyer une mission de reconnaissance sur la demande d'un civil de la CIA sans même en référer au quartier général d'Honolulu. Il avait fallu que Malko lui dise toute la vérité pour le décider.



Les catapultes 3 et 4 crachèrent leur avion et leur jet de fumée en même temps. Gracieusement, les deux Skywarriors s'élevèrent dans le ciel bleu du golfe du Tonkin. La mer était d'huile et il n'y avait pas un souffle de vent. Autour des deux porte-avions, un essaim de destroyers

et d'escorteurs avançaient en zigzag. Derrière les avions de reconnaissance, deux Corsaires A.4 de protection décollèrent des catapultes à leur tour, suivis de deux autres.

Puis les six appareils piquèrent vers le sud à mille cinq cents à d'heure. Il fallait moins d'une demi-heure pour arriver à la frontière cambodgienne, dix minutes pour photographier et trente pour retrouver l'*America* qui faisait des ronds dans l'eau indigo du golfe du Tonkin, un peu au-dessus du trente-huitième parallèle.

Au moment où Malko sortit du QG de la Navy à Saigon, les deux Skywarriors étaient déjà à une dizaine de milles du porte-avions. Le vice-amiral avait horreur des pertes de temps.



Malko dut exhiber sa carte de l'ambassade pour la sixième fois. La base de Tan-son-nhut était défendue comme Fort Knox et on était arrêté tous les cent mètres par un barrage hérissé d'armes automatiques. Surtout un jour où le président était en visite. Le *VIP Lonngé* se trouvait juste en face du MACV slead quarters.

Les appareils de reconnaissance étaient partis depuis presque une heure. Il fallait empêcher Richard Zansky de déclencher Sunrise avant leur retour.

Le chauffeur de Malko stoppa. Des chevaux de frise avaient été disposés en travers l'entrée. Les Vietnamiens assuraient la sécurité. Le *VIP Lonngé* était cent mètres plus loin, à gauche.

Malko sauta de la voiture et fonça sur un officier vietnamien sous le nez de qui il mit sa carte de l'ambassade américaine.

— Je vais rejoindre le convoi officiel.

Le Vietnamien secoua la tête.

— Impossible. Aujourd'hui, il faut une carte spéciale pour passer. Même pour les Américains.

Son ton était tellement ironique que Malko sentit son urbanité vaciller. D'autant que le Vietnamien l'avait pris par le bras. Il apercevait le bâtiment entouré de gardes où se trouvaient Richard Zansky et le général Thuc.

— Accompagnez-moi, si vous voulez, fit Malko, mais j'ai une communication urgente pour un haut fonctionnaire américain et j'y

vais.

L'officier posa la main sur l'étui de son colt et dit froidement :

— Nous avons l'ordre de tirer sur tous ceux qui tenteraient de franchir ce barrage.

C'en était trop pour Malko. Il écarta fermement l'officier et franchit la chicane de barbelés, se retournant, il lança :

— Tirez-moi donc dans le dos.

Il entendit les cris en vietnamien. Un soldat demanda :

— Je tire, capitaine ?

Malko faillit se mettre à courir. Il se retourna et cria en vietnamien :

— Vous ne faites pas encore la guerre aux Américains.

Encore vingt mètres, et il fut à l'abri.

En nage, il atteignit le *VIP Lonngé*, un bâtiment climatisé, protégé par un cordon de « marines ». Plusieurs hélicoptères du 170th Battalion étaient à proximité, prêts à démarrer.

Cette fois, il se heurta au visage de bois d'un sergent des « marines ».

— Allez dire à M. Richard Zansky que le prince Malko désire lui parler de toute urgence, demanda Malko.

Il attendit calmement. Trois minutes plus tard, Richard Zansky surgit comme un diable d'une boîte et attira Malko à l'intérieur. Partout ce n'étaient que généraux et colonels vietnamiens disparaissant sous les décorations. Une par défaite. De vrais arbres de Noël.

— Qu'est-ce qui se passe ? Nhu ?

Malko secoua la tête.

— Non. Mais il va falloir retarder la petite cérémonie.

En peu de mots, il expliqua le retard de l'avion d'Hanoi. Zansky l'écoutait, incrédule.

— Même si je dois vous y conduire à la pointe de mon pistolet, conclut Malko, vous allez quitter vos ronds de jambe et téléphoner au QG de la Navy.

L'œil indemne de l'Américain était tellement fixe que Malko se demanda lequel était en verre.

— C'est impossible. Nous partons dans dix minutes.

— Ecoutez bien, fit Malko, si vous ne faites pas ce que je vous dis, je vais publiquement affirmer que le général Thuc est un traître, que vous le savez et que vous le couvrez. Il y a une chance sur deux pour que ce soit vrai. Dans ce cas, vous n'aurez plus qu'à creuser un trou et à vous y enterrer pour le restant de vos jours.

Richard Zansky sursauta.

— Je vais vous faire arrêter.

Brusquement, l'Américain était lointain, glacial, inaccessible. Malko comprit qu'il ne l'intimiderait pas. Il avait les nerfs solides. Son bras serrait celui de Malko et déjà il le poussait vers la sortie. Alors, Malko demanda calmement :

— Vous croyez que le gros Nhu agira si sa femme l'en dissuade ?

Richard Zansky jura entre ses dents. S'il avait pu tuer Malko en cette seconde, il l'aurait fait. Sans le gros Nhu toute l'opération était compromise. Malko renchérit :

— Je vous demande seulement de retarder le départ jusqu'à la réponse de l'amiral.

Richard Zansky n'eut pas le temps de répondre. Une voix connue s'exclama près de Malko :

— Quelle bonne surprise ! Je ne savais pas que vous participiez à notre tournée des popotes !

Le général Thuc était impeccable dans sa tenue blanche sans décoration. Ses yeux pétillaient de bonne humeur derrière ses lunettes. Zansky lâcha Malko, ivre de rage. Malko s'inclina très civilement.

— Je suis ravi de vous revoir, général. Mais je venais seulement porter un message à M. Zansky.

Ses yeux dorés ne quittaient pas le visage de marbre de Richard Zansky. Ce dernier tourna son œil vivant vers le Vietnamien.

— Si vous voulez bien m'excuser une demi-heure, mon général. Son Excellence l'ambassadeur a une communication urgente. Je dois retourner en ville. Nous partirons aussitôt après.

Il entraîna Malko à l'extérieur. Dès qu'ils furent hors de portée de voix, il gronda :

— Vous me paierez cela, petit salaud.



Le lieutenant MacDonnel sursauta en voyant entrer Malko et Richard Zansky. Ils avaient mis moins d'une demi-heure pour venir de Tan-son-nhut.

— Vous arrivez bien ! Nous avons la liaison avec l'amiral depuis cinq minutes.

Il les fit entrer dans une petite pièce encombrée de radios. MacDonnel tendit des écouteurs à Malko. Malko les tendit à son tour à Zansky.

— C'est vous qu'il faut convaincre.

Sans mot dire, l'Américain mit les écouteurs. Puis, annonça devant le micro :

— Ici, Richard Zansky, premier conseiller de l'ambassade de Saigon.

Tout le monde, et bien entendu l'amiral commandant la 7^e flotte, savait à quoi correspondait ce poste.

Malko ne quittait pas des yeux Richard Zansky. Ce fut là qu'il conçut une admiration extraordinaire pour l'Américain. Il s'était attendu à une réaction quelconque, dans un sens ou dans l'autre. Mais le visage de Zansky était un bloc figé, sans une contraction. Il aurait fait fortune au poker.

Au bout de minutes qui s'étirèrent comme si elles étaient en caoutchouc, Richard Zansky retira ses écouteurs d'un geste sec et les tendit à Malko.

— Il veut vous parler.

— Que vous a-t-il dit ?

— Vous aviez raison, dit Richard Zansky d'une voix égale.

CHAPITRE XXIV

Tout le trafic civil de l'aéroport de Tan-son-nhut avait stoppé depuis dix minutes. Il ne fallait pas que les hélicoptères officiels risquent un accident. Seuls, les avions-cargos américains continuaient à décoller toutes les minutes.

La salle climatisée des VIP se vidait, en commençant par les moins élevés en grade. Au fur et à mesure, les hélicoptères décollaient et attendaient en tournant au-dessus de l'aéroport. Malko et Richard Zansky venaient de revenir. L'Américain vint s'excuser auprès du général Thuc.

— Je suis désolé de ce contretemps, nous allons pouvoir partir.

Le général éteignit sa cigarette dans un cendrier, impassible. Dans son geste, la longue cicatrice de son bras apparut. Quelle puissance de dissimulation représentait une réussite comme la sienne ! Quel dommage qu'il ait choisi l'autre camp.

— Laissons embarquer le président, suggéra Richard Zansky, nous partirons les derniers.

Il n'y avait plus autour d'eux que quelques officiers et ceux qui ne prenaient pas les hélicoptères. Bientôt, il ne resta plus que deux appareils au sol. Le vacarme des rotors était effroyable.

— Allons-y, dit Zansky.

Thuc sortit d'un pas vif et se dirigea vers un des hélicoptères, suivi des deux hommes. En principe, le chef de la CIA devait monter avec Thuc. La chaleur gluante les imprégna immédiatement. Les rotors remuaient une poussière brûlante et nauséabonde, tournant au ralenti.

Un jet décolla dans un fracas de tonnerre, suivi d'un second, puis d'un troisième.

Le général Thuc arriva près de la porte de l'hélicoptère et s'effaça pour laisser monter Richard Zansky. Soudain, il s'arrêta, fixant les lettres peintes sur le fuselage. Se tournant vers Zansky, il dit :

— Vous... vous vous êtes trompé d'appareil. C'est celui du président..

Richard Zansky était presque collé à lui. Il se pencha pour arriver

jusqu'à son oreille.

— Non, c'est le vôtre, dit-il.

Le général Thuc regarda de nouveau l'immatriculation.

— C'est celui du président, fit-il d'une voix changée, pas le nôtre !

A cause du bruit des turbines, il était obligé de hurler. Zansky dit froidement :

— Ce n'est pas le nôtre. C'est le *vôtre*.

Il avait appuyé sur le dernier mot. Surpris, Thuc baissa les yeux.

Un 38 cobra de deux pouces et demi était braqué contre son estomac.

— Montez, fit Richard Zansky. Vous pouvez faire confiance au pilote. C'est un de vos hommes.

Le général Thuc recula pour se heurter à Malko qui avait aussi sorti son pistolet. Ses yeux d'or étaient graves et froids.

— Montez, dit-il à son tour. Nous vous épargnons bien des ennuis, général Thuc.

— Je... je ne comprends pas, bredouilla le Vietnamien. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Richard Zansky hurla à son oreille :

— Je vous permets de sauver la face, général. Préférez-vous passer devant un conseil de guerre ? Je sais tout.

Le général Thuc se tut. Son visage sembla se relâcher, s'affaïsser. Il regarda alternativement l'hélicoptère et Richard Zansky, puis hochait légèrement la tête, comme en réponse à une réflexion intérieure.

— Je crois que vous avez raison, monsieur Zansky, dit-il. Je vous remercie.

Il mit le pied sur l'échelle. L'Américain le retint par l'épaule.

— Ne croyez pas que je vous offre une dernière chance, général, dit-il. Regardez.

Les trois jets qui avaient décollé passèrent en formation serrée, au-dessus d'eux.

— Ils veilleront sur vous jusqu'au bout, fit Zansky. Ne vous faites pas d'illusions.

Le général Thuc eut un sourire lointain.

— Je ne me fais jamais d'illusions.

D'un pas vif, il escalada l'échelle et disparut dans l'hélicoptère. Aussitôt, le pilote ferma la porte. Malko et Richard Zansky s'écartèrent, légèrement. La turbine gronda puis l'appareil s'éleva lentement.

— Il a du courage, remarqua Malko.

A pas lents, ils se dirigèrent vers le dernier hélicoptère à ne pas avoir décollé.

Celui de Thuc n'était déjà plus qu'un point dans le ciel. Les trois jets virèrent gracieusement.

— Pourquoi ne pas l'avoir arrêté, demanda Malko. Il devait savoir des milliers de choses. Les Vietnamiens l'auraient fait parler.

La joue lisse comme une peau de tambour rosit légèrement.

— J'aurais eu l'air de quoi ? Depuis un an, j'envoie des rapports à Washington, expliquant que c'est le Vietnamien le plus sûr que j'aie pu trouver.

Malko monta dans l'hélicoptère à son tour. Tan-son-nhut diminua et disparut, puis l'hélicoptère passa au-dessus de la rivière de Saigon et les rizières avec les trous des bombardements de B-52. Comme une petite vérole géante.

Il se sentit très fatigué, soudain.



En bas, c'était la forêt, épaisse et dense, refuge des grandes unités viet-congs. Encadré par deux gunships de protection, l'hélicoptère de Richard Zansky volait vers le sud.

Malko et lui n'avaient pas échangé un mot depuis une demi-heure. D'ailleurs, pour se parler, il fallait utiliser les micros et les casques.

Le convoi officiel s'étalait sur une dizaine de kilomètres, afin de limiter les risques, et les autres appareils n'étaient pas en vue.

Soudain, le pilote, qui conservait l'écoute radio en permanence, tapa sur l'épaule de Richard Zansky et lui fit signe de brancher ses écouteurs. Malko l'imita. D'abord, il n'entendit que des bruits de fond et des voix lointaines et indistinctes. Puis une voix plus claire appela.

— Yankee Delta Un, Yankee Delta Un, donnez votre position.

Malko sentit une boule monter dans sa gorge. Yankee Delta Un, c'était l'appareil où se trouvait le général Thuc.

Une autre voix répondit, encore plus près :

— Ici, Yankee Delta Trois. Yankee Delta Un vient d'exploser pour une raison inconnue. Nous sommes au-dessus de l'endroit où il s'est écrasé.

— Yankee Delta Trois, donnez votre position. Restez sur place. Nous envoyons un Jolly Green Giant.Over.

La voix de Tan-son-nhut se tut. Richard Zansky arracha la fiche de son casque. Il se pencha vers Malko et hurla :

— Le Scorpion s'est mordu la queue.